

53e année, No 43

Montréal, 21 mars 1942

PER  
S-400  
EX. 2

*a-c.*  
**Le Samedi**

DIX CENTS



*George Raft et Marlene Dietrich*

...et 50,000  
communications  
téléphoniques...



Le réseau téléphonique transcanadien et ses associés font tout en leur pouvoir pour satisfaire aux besoins urgents de la guerre et en même temps faire face à la demande sans cesse croissante de service interurbain parmi les civils.

**D**ANS la construction de cette corvette — une des nombreuses construites ou en cours dans les chantiers maritimes du Canada — il entre quelque 370 tonnes d'acier, 130,000 rivets et plus de 50,000 communications téléphoniques ! Oui, le téléphone aide à construire chaque navire, avion, tank et obus . . . il aide à canaliser le courant des approvisionnements essentiels aux industries de guerre . . . à entraîner les combattants dans les camps militaires et les écoles d'aviation . . . tout en accomplissant sa tâche ordinaire du temps de paix !



**TRANS - CANADA  
TELEPHONE SYSTEM**

Le réseau téléphonique transcanadien est possédé et exploité par les sept grands réseaux téléphoniques qui desservent le Dominion du Canada.

## CARNET EDITORIAL

# V

Achetons,  
plus que jamais,  
des Certificats  
d'Épargne de  
Guerre.

LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& CIE, LIMITEE  
LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM  
975, RUE DE BULLION  
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638\*

Président :

FRED POIRIER

Vice-président :

GEORGES POIRIER

Surintendant :

ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef :

FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité :

CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :

HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif :

OSCAR MAJOR

Entered at the Post Office  
of St. Albans, Vt., as second  
class matter under Act of  
March 1879

### ABONNEMENT CANADA

Un an..... \$3.50  
Six mois..... 2.00  
Trois mois..... 1.00

### ETATS-UNIS

Un an..... \$5.00  
Six mois..... 2.50  
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
lité sont priés de nous don-  
ner un avis de huit jours  
l'emballage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.

# LE BEAU RÊVE

UN SAVANT qui fut grand écrivain, célèbre géographe et brave homme par-dessus le marché, écrivit ces lignes à la fin d'un de ses grands ouvrages : "La science, qui transforme peu à peu la planète en un immense organisme travaillant sans relâche pour le compte de l'humanité par ses vents, ses courants, sa vapeur d'eau, son fluide électrique, nous indique aussi les moyens d'embellir la surface terrestre, d'en faire le jardin rêvé par les poètes de tous les âges.

"Toutefois, si la science nous montre dans l'avenir l'image du globe transfiguré, ce n'est point elle seule qui pourra terminer la grande œuvre ; aux progrès en connaissances devront correspondre les progrès moraux.

"Tant que les hommes seront en lutte pour déplacer les frontières fictives de peuple à peuple, tant que le sol nourricier sera rougi du sang de malheureux affolés qui combattent soit pour un lambeau de territoire, soit pour une question d'honneur prétendu, soit par rage pure comme les barbares des anciens jours, la terre ne sera point ce paradis que le regard du chercheur aperçoit déjà par delà les temps. Pour devenir vraiment belle, la "mère nourricière" attend que ses fils se soient embrassés en frères et qu'ils aient enfin conclu la grande fédération des peuples libres."

Celui qui a écrit ces très belles, trop belles paroles, est Elisée Reclus. Il avait une profonde horreur du despotisme et versa quelque peu dans l'Internationale ; pris avec les communards de Paris en 1870, il fut banni, devint professeur de géographie à l'Université de Bruxelles puis mourut paisiblement dans son beau rêve, n'ayant jamais compris grand'chose aux rivalités politiques et rien du tout aux guerres entre les hommes. Un géographe, évidemment n'est pas un gros financier...

De toute façon il fit un beau rêve qui dura toute sa vie et cet heureux mortel eut la chance de le faire tout éveillé. Avec un peu d'imagination il pouvait croire, par instants, que c'était arrivé.

Il faut des hommes comme ça, de temps en temps sur la planète ; d'abord ils sont complètement inoffensifs, ce qui est une qualité fameuse dans notre société d'hommes si peu homogène. Ensuite, ces pêcheurs de lunes attrapent toujours quelques miettes d'idéal qu'ils distribuent généreusement aux autres. Cela donne un meilleur goût aux plats du fameux "banquet de la vie" qui n'est pas toujours proprement cuisiné.

Au fait, la vie n'est pas autre chose qu'un rêve pour tout le monde ; seulement ce n'est pas le même pour chacun. Les uns font des songes plus ou moins creux, d'autres des cauchemars et d'autres encore de simples rêveries. Il y a même des rêves où tout cela se mélange au point qu'on ne sait plus ce qui domine ; généralement ce sont des rêves d'amour.

Le rêve d'Elisée Reclus fut d'une autre espèce ; à l'analyse il donne du mirage, un peu d'ombre, une légère dose de divagation, quelques fantômes souriants, un bout d'aile de chimère, peut-être même l'aile entière, de la fantaisie en quantité suffisante, plus une bonne mesure d'illusion. Avec une pilule contenant tous ces ingrédients on voit l'avenir en rose malgré toutes les gueules sombres qui peuvent s'interposer devant.

Le célèbre géographe a dû faire une bonne consommation de pilules de cette sorte-là.

Eût-il tort ? je ne le crois pas. La boule terrestre ne sera jamais sans doute un paradis, mais elle deviendra tout de même un séjour convenable quand les hommes auront fini par comprendre que s'arracher mutuellement la peau du dos est une opération aussi bête que stérile.

On sait depuis longtemps que l'homme est une bête féroce ; quand il sera simplement une bête il y aura déjà de l'espoir pour sa tranquillité future et, quand il aura toutes les qualités qu'il exige de certaines bêtes, par exemple, de son chien, ce jour-là — hélas, nous ne le verrons pas — on pendra la dernière canaille avec les boyaux du dernier profiteuse et, d'un bout du monde à l'autre, les hommes ne se montreront plus les dents que pour se faire le sourire.

Ce sera long à venir mais la chose est tout de même en route. Les animaux ont déjà commencé.

Vous me direz qu'ils se mangent toujours entre eux ; d'accord ; mais pas ceux de la même espèce ; ils se mangent par nécessité, pas autrement. La loi de vie, qu'on appelle parfois l'instinct de conservation, est implacable, il faut absolument dévorer quelqu'un ou quelque chose pour vivre. C'est ce que fait l'homme comme tout être vivant mais, de plus, il dévore par goinfrerie, par orgueil, par ambition et pour le simple plaisir de la chose.

Il avale ainsi des oiseaux, des poissons, des mollusques, des mammifères et des plantes sans oublier les reptiles et pas mal de choses sur lesquelles il est parfois difficile de mettre un nom. Il gobe des huîtres toutes vivantes et des aliments en décomposition, des épices qui grattent la gueule et des alcools qui l'incendient ; il se sucre et s'emmoutarde, il mange de la tête de veau, de la queue de bœuf, des pattes de cochon, de la cervelle et des tripes ; il boulotte des morues, du caviar et des tortues, du racahout, des truffes et du salmigondis ; il grignote, bâfre, s'empiffre et quelquefois mange proprement mais quand il se lève de table ce n'est pas encore fini.

Quelquefois même, ça ne fait que commencer.

Avec un si beau régime et des aptitudes à la fringale si bien entretenues il fait son chemin dans la vie. Il mange des fortunes, des réputations et des peuples entiers s'il en a la chance. Il est un caporalissime qui, de nos jours, veut avaler toute la terre mais ce n'est certainement pas ça qu'il mangera finalement.

Avant donc d'espérer la réalisation du beau rêve d'Elisée Reclus, il faudra nécessairement faire l'éducation de la gueule humaine et pas seulement en ce qui concerne l'art de se comporter convenablement à table. La caboche a des appétits bien plus dangereux que ceux de la simple mâchoire.

Hélas, les hommes ne sont que des hommes et leur nature comporte deux grandes faiblesses : la gueule trop vorace et l'échine trop souple. Il arrive alors ceci : quelques goinfres s'emplissent la peau à la faire craquer et ceux qui n'ont pas eu cette chance s'inclinent très bas devant eux pour les admirer comme s'ils avaient fait une action méritoire. Pour les jalouser aussi.

Or, la jalousie qui met la bisbille dans les ménages ne peut faire autrement que de culbuter la cabane sociale sur ses bases et c'est alors le quadrille infernal dans une des salles de danse de la planète. Même dans tout l'établissement.

Le jour où l'on comprendra bien que les hommes trop voraces sont, non seulement des êtres inutiles et encombrants mais dangereux, on comprendra sans doute aussi qu'il est immoral de les poser en exemples et de les élever sur un piédestal pour les faire admirer des populations. Nous n'en sommes, aujourd'hui, malheureusement pas encore-là.

Qu'un imbécile possède un million et tout le monde lui trouve de l'esprit ; s'il en a dix c'est du talent et avec cent il a du génie ; on se met à plat ventre devant lui et quand il daigne sourire c'est tout un événement. Il a peut-être bâti sa fortune avec les débris de ce que dix mille ou cent mille pères de famille avaient péniblement économisé, mais de ceux-ci on ne parle point ; ce sont eux les imbéciles...

On ne parlera pas non plus, ou si peu, de tel savant qui contribue, dans un modeste laboratoire, au véritable et sain progrès de l'humanité. Ses travaux ne l'ont point enrichi, c'est un modeste qui fait sans doute aussi quelque beau rêve et les quêteux habillés en gens du monde considèrent son influence comme nulle parce que son portefeuille est vide. Alors on le jette par-dessus bord ce songe-creux-là qu'il est inutile de "licher" puisqu'on ne peut pas l'exploiter...

La terre-paradis c'est un bien beau rêve dans lequel vivent quelques "reclus" qui ne sont pourtant pas géographes, mais pour que ce soit vrai quelque jour, il faudra casser auparavant les cornes à pas mal de diables et les dents à pas mal d'endiablés. Amen.

*F. de Verneuil*

Exclusif au SAMEDI

## MON VOYAGE A ST-PIERRE ET MIQUELON

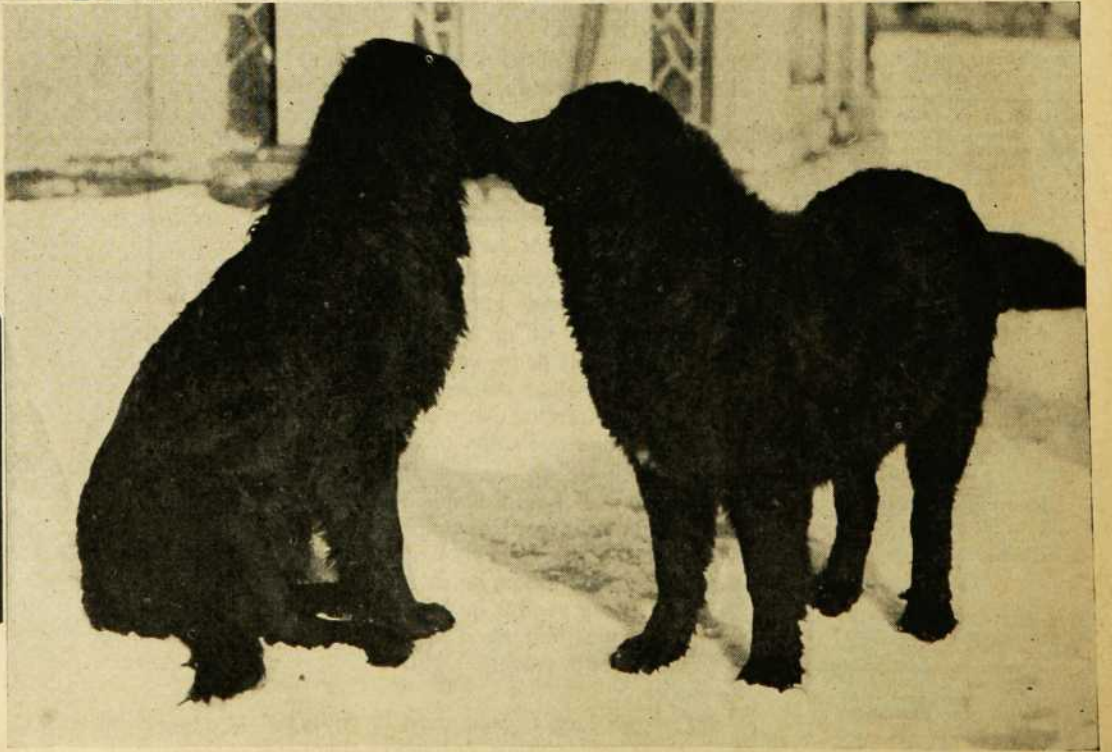
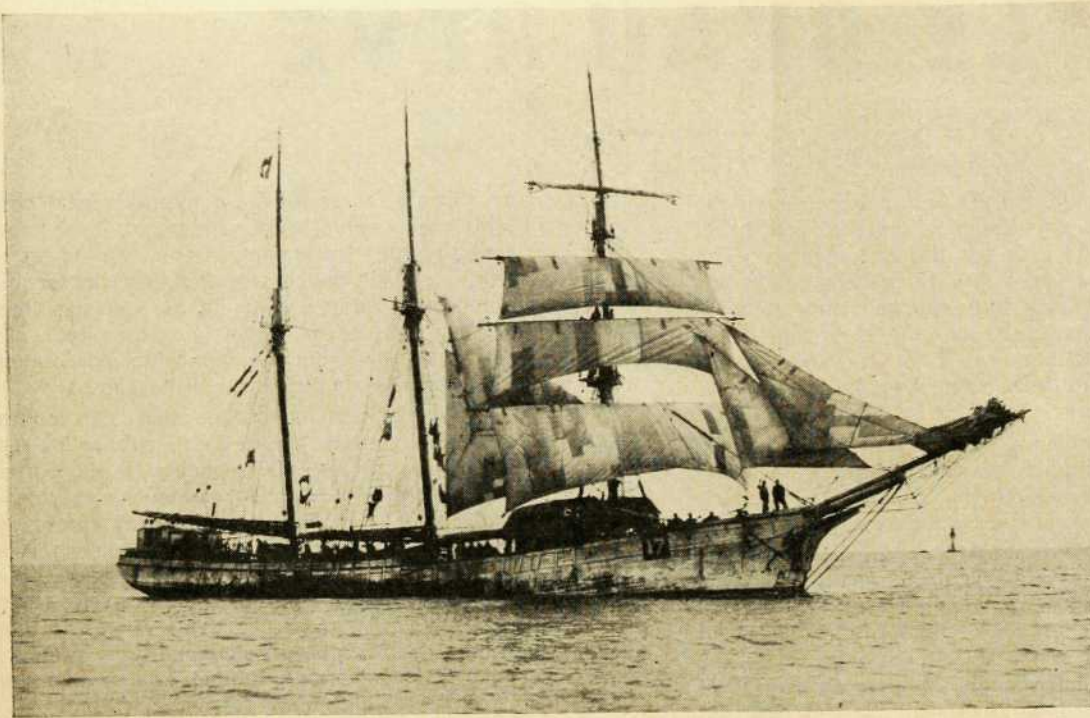
**P**ARTIE le 25 janvier du Canada, après une escale à Terre-Neuve, je suis arrivée en vue des Iles le 4 février au matin. Dès l'abord, le petit port de Saint-Pierre fait une impression très française, qui sera confirmée lorsque je lirai le nom des hôtels : *Hôtel de France, Robert, Lalane* ; des cafés : *Café du Nord, Café Joinville, Café français* ; lorsque je me promènerai *rue de l'Espérance, rue des Basques, rue du président Poincaré*, et que je serai présentée aux familles d'origine basque, normande, bretonne ou acadienne : les Briand, Gautier, Petitpas, Lefèvre, Detchevery, Borotra, Olano...

Nous sommes accostés par le doris du pilote et le doris d'inspection. Premier uniforme français revu depuis la guerre, le douanier originaire de l'Ardèche me parle de Privas, et nous retrouvons tout de suite des souvenirs communs. Un officier des Forces Françaises Libres me change mes dollars : huit cents francs pour \$20... je me crois riche !

Nous abordons, salués par tous les chiens du port, d'allégeance Terre-Neuvoise, qui ont, paraît-il, considérablement engraisé depuis l'arrivée des bâtiments de la France Libre. Tous les chiens sont là avec les enfants aux mines réjouies. Un Terre-Neuve spécialement gros répond au nom de *Papillon*.

Je descends du *Belle-Isle* et un marin des F.N.F.L. me conduit aussitôt chez monsieur l'Administrateur Savary, pour faire viser mon passeport. Le premier fonctionnaire St-Pierrais que je rencontre me reconnaît aussitôt, d'après ma photo publiée dans le *Samedi* du printemps dernier avec celle du Com-

Trois de ces photos ont été prises à Terre-Neuve par l'auteur ; les quatre autres sont de Léon Briand & Fils, Editeurs-Photographes de Saint-Pierre-&-Miquelon. On y voit (page de droite) l'amiral Muselier au milieu d'un groupe de Saint-Pierrais ; des officiers des Forces Navales Françaises Libres ; une vue de Saint-Pierre et deux instantanés de chiens de Terre-Neuve qui, comme nous le dit Mlle de Miribel, "ont beaucoup engraisé depuis l'arrivée des gaullistes."



## AVEC L'EXPEDITION DE LA "FRANCE LIBRE"

PAR

**ELISABETH  
DE MIRIBEL**

mandant d'Argenlieu et du Lieutenant Savary, lors de leur passage au Canada. Et je dédie ces quelques lignes à tous les lecteurs du *Samedi* dont j'ai vu le journal à la place d'honneur sur bien des tables.

Ma première visite est pour l'amiral Muselier, qui m'invite fort aimablement à déjeuner à *L'Hôtel du Gouvernement* au-dessus duquel flotte le drapeau français et le pavillon à croix de Lorraine. L'amiral me fait admirer les photos du plébiscite et de la revue des FFL, ainsi que de nombreuses croix de Lorraine, peintes, gravées ou sculptées, qui lui furent offertes par la population. L'amiral me montre aussi quelque 80 tracts de propagande qui avaient été imprimés et distribués par les gaullistes de l'île avant le ralliement. Je veux citer l'un des plus touchants, un appel au général de Gaulle sous forme d'oraison :

« Charles de Gaulle, chef des Français Libres, écoute la voix des Saint-Pierrais qui appellent ta venue dans leur pays, du fond du cœur. Sois sûr qu'ils t'aiment et t'honorent comme tu le mérites. Espérant que bientôt tu délivreras le sol de la mère-patrie, ils te présentent leurs hommages et souhaitent ta prompte victoire et celle de tes amis. »

Après déjeuner, Blaise, le fidèle ordonnance-maître d'hôtel de l'Amiral, qui jamais quitte son chef depuis Gibraltar, me fait visiter *l'Atelier* où sont confectionnés, depuis Noël, les uniformes destinés aux 40 jeunes filles du corps auxiliaire féminin et aux 30 jeunes garçons de *L'Ecole des mousques*. Les uniformes sont entièrement confectionnés sur place, dans une grande salle de l'école communale ; seize ouvrières travaillent sous les ordres du maître-tailleur Blaise. Les pompons rouges et les galons sont fabriqués dans l'atelier de tissage ainsi que la toile bleue ; j'ai vu faire sous (Lire la suite page 42)



# DANS LE MONDE SPORTIF

CHOSÉS ET AUTRES

■ Le gardien de buts, dans un club de hockey majeur, est d'une importance vitale. Les experts affirment, avec raison, que le cerbère est, au hockey, ce que le lanceur est pour le baseball, de 60 à 65% la force du club. De plus, si vous étudiez le tableau de pointage de la N. H. L., vous constaterez que le Canadien a compté le plus petit nombre de buts, qu'il a, à son palmarès, le plus grand nombre de buts marqués contre lui, précisément à cause de la faiblesse de sa défense, et que ses joueurs ont obtenu le plus grand nombre de punitions. Donc, rien de surprenant que le club Canadien ait passé la majeure partie de la saison en sixième et septième place, autrement dit :

*Voilà pourquoi votre belle fille est muette...  
Et le Canadien ramasse la casquette.*

Ces deux derniers vers boitent, à coup sûr. Les rimes ne sont peut-être pas des plus riches, mais elles disent la vérité. Toutefois, cela n'empêchera pas le Tricolore de participer aux séries de détail de fin de saison. Est-ce montrer trop d'optimisme que de leur souhaiter un semblable succès, en dépit des bûches et des embûches que l'ennemi tend à nos joueurs !

■ Cecil « Tiny » Thompson, ancien gardien de buts des Bruins de Boston, détient toujours le record mondial des arrêts pour une seule joute. Le 3 avril 1933, à Toronto, au cours d'une joute des séries de détail, Thompson exécuta 113 arrêts, sous les yeux de 15,000 personnes. Cette joute mémorable dura 104 minutes et 46 secondes supplémentaires, soit 164 minutes 46 secondes. Toronto sortit victorieux du Boston par 1 à 0, alors que Lorne Chabot, cerbère du Toronto, réussit 93 arrêts sans se faire déjouer... Willie Mondou, sportsman bien connu, frère d'Armand Mondou, ancienne étoile du Canadien, a épousé récemment Mlle Simone Constantin... Alfie Malfara, l'un des meilleurs premiers buts du baseball semi-professionnel local, travaille actuellement pour une usine de guerre de Valleyfield. La saison prochaine, il évoluera sur le losange de l'équipe du gérant Lucien Leduc, en dépit des offres alléchantes que lui fit la direction du club Québec, de la Ligue Canado-Américaine... Jos. Choquette, le célèbre fabricant de bâtons de hockey, s'est fait couper les bouts de l'annulaire et de l'auriculaire de la main droite. Lors de cet accident, Jos était à fabriquer l'un des bâtons de hockey de Pete Morin... Voici le palmarès de Ty Cobb, demandé par M. V. Beauvais, de Montréal : Ty Cobb joua 24 ans, dans la Ligue Américaine. Il obtint une moyenne au bâton de .367, la plus forte de tous les joueurs des ligues majeures. Au bâton, 11,430 fois ; points, 2,244 ; coups sûrs, 4,221 ; buts volés, 892,

PAR OSCAR MAJOR

dont 96 en une seule saison. Vingt-trois fois sur vingt-quatre, Ty Cobb termina la saison avec une moyenne au bâton de .300 et plus. Sa moyenne de la saison de 1911 fut de .420.

■ Souvent, quand un boxeur a encaissé une défaite, même si elle est de celles que personne ne remarque, l'usage veut que le gérant et le vaincu se répandent par les salles de rédaction pour convaincre le chroniqueur sportif d'une chose : que Kid X a combattu avec un bras en moins et la tête coupée, qu'il a cependant manifesté une supériorité visible à tous les coins de la salle, que si la décision lui a été volée, ce ne peut être que par l'effet d'un complot et d'une ténébreuse injustice. Le jeune Marty Dame, de St Louis, champion des 118 livres d'un récent « Golden Glove », a changé tout cela. Il s'est promené ici et là en racontant qu'il n'avait pas mérité la décision que les juges lui avait accordée, au détriment de son adversaire Ed. Hemenway. Le jeune Dame exagère dans l'autre sens. Hemenway aussi, refusant la victoire de cette manière.

■ Robert « Red » Heron, 24 ans, 170 livres, six pieds, l'habile ailier du Canadien échangé pour le trouble-fête Murph Chamberlain, est aussi un brillant joueur de baseball que les clubs Trois-Rivières ou Québec devraient mettre à l'essai, dans la Ligue Canado-Américaine. Précisément, les Athlétiques de Québec ont besoin d'un premier but, dont le coup de bâton peut faire grand bruit. Red Heron est l'homme désigné pour remplir efficacement cette position. Profitera-t-on de cette occasion pour engager un joueur canadien de plus ?



MILTON SCHMIDT

Vous avez sous les yeux les plus récentes photos des Trois Copains des Ours de Boston, enrôlés depuis un mois dans le Corps d'aviation royal canadien, comme aviateurs de deuxième classe. Sans aucun doute, le club de hockey de l'aviation, à Ottawa, aura la chance de remporter avec ces trois étoiles du Boston et Johnny Acheson, du Royal de 1941, le championnat amateur. Toutefois, nous ne croyons pas que les mogols de la N.H.L. approuvent l'organisation d'une série entre les champions du monde professionnel et les As de l'aviation, à moins de verser les recettes entières aux bénéfices d'œuvres de guerre. Dans le corps d'aviation royal canadien, Dumart, aile gauche, est commis à la comptabilité, Bobby Bauer, aile droite, mécanicien électricien de la radio, Milton Schmidt, centre, est moniteur d'éducation physique. Dans l'aviation, l'œuvre des sports est éducatrice avant tout. On y utilise au maximum les moyens les plus variés et l'on ne néglige pas les précieuses sources d'énergie nationale.

■ Le minuscule coureur américain Gregory Rice, tenant du record mondial des 3 milles sur une piste d'intérieur en 13 minutes 51 secondes, s'est développé sans aucun instructeur. Il est à l'emploi d'une fabrique de jouets de New-York et, par le fait même, se trouve contraint de s'entraîner le soir seulement. Le plus rapide coureur à pied du monde Gregory Rice a franchi la distance de deux milles en 8 minutes 51 secondes 1/2, un record du monde. Ce courageux Rice souffre d'une hernie double. C'est pourquoi l'armée américaine l'a réformé... Les directeurs de la Ligue de baseball Internationale se sont montrés des plus généreux à l'adresse des Leafs de Toronto. Dans le but de leur aider, les mogols ont décidé de donner chacun un de leurs joueurs aux occupants de la dernière place du circuit Shaughnessy. Newark leur a passé Jack Haley, souffrant d'un sérieux mal de bras depuis 3 ans, alors qu'il lança une joute de 18 manches. Rochester leur a donné le joueur d'intérieur Lynn Myers, qui a déjà compté sept points en une joute sans avoir réussi à frapper un seul coup sûr... Au lieu de poursuivre les propriétaires du club de hockey amateur Johnston, de la Ligue Eastern, les athlètes de ce club ont préféré s'approprier la franchise et jouer au pourcentage.

■ Les filles et femmes anglaises capturent souvent les farouches parachutistes nazis ; ces derniers subissent l'humiliation de se faire cueillir parfois par de très jeunes filles ou par de vieilles dames, qui les soignent avant de les remettre à la police. L'autre semaine, cinq Allemands firent un atterrissage d'urgence dans un champ près de la maison de Mme Marshalsea. Son mari, laitier, était parti pour sa ronde. Alors, cette femme de 50 ans prit un fusil de chasse à deux coups, et tint les parachutistes en respect jusqu'à l'arrivée des gardes civils. On le voit, les femmes anglaises se battent comme leurs hommes, comme il se doit dans une guerre où toute la famille est menacée par l'ambition allemande... L'athlète américain, Cornelius Warmerdam, de San Francisco, a brisé son propre record mondial du saut à la perche. Il réussit à sauter 15 pieds 7 pouces 1/4, à l'aide de son long bâton de bambou. Pour bien vous rendre compte de la difficulté de cet exploit, essayez-le vous-même.

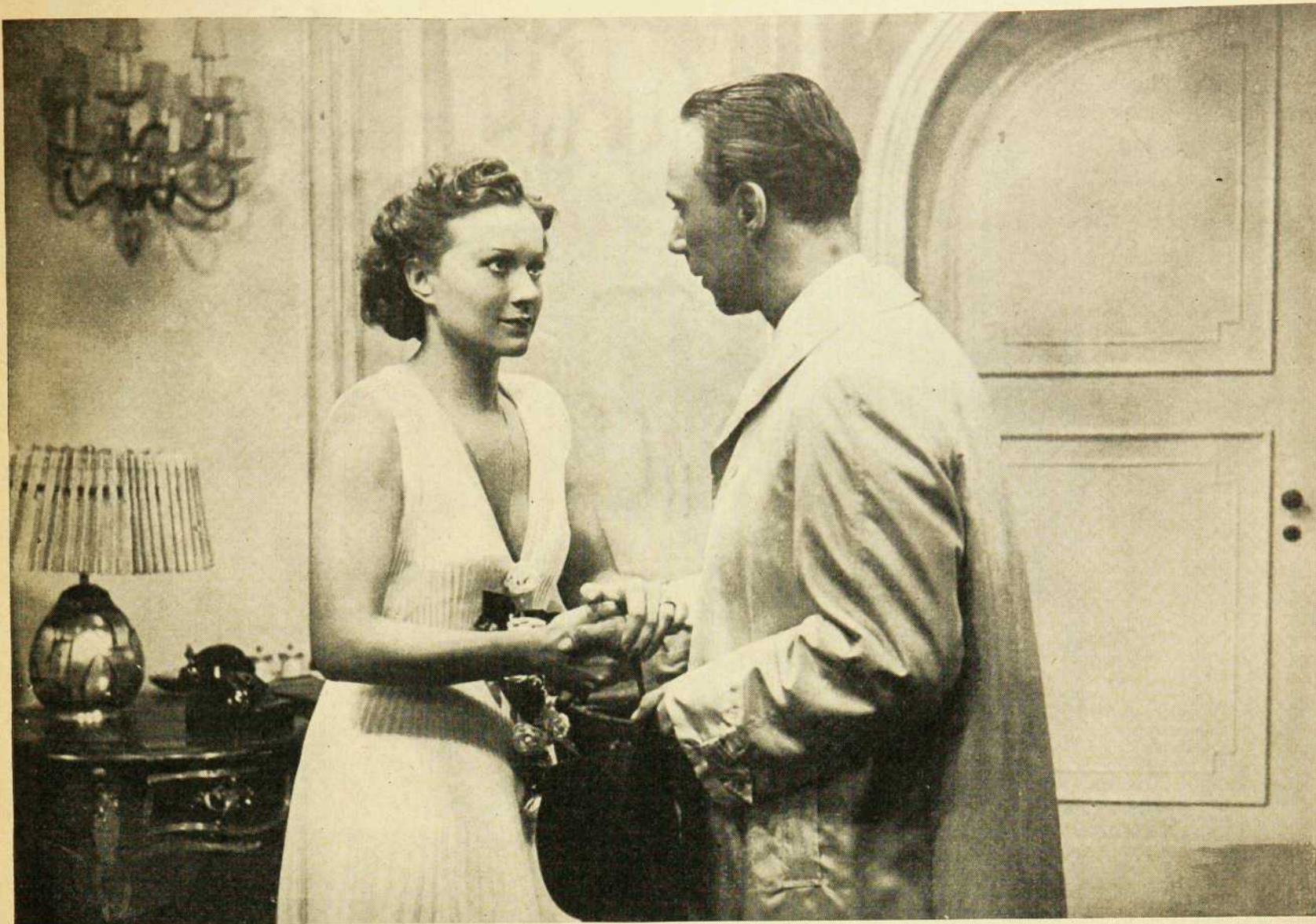
■ Maxie Berger, boxeur israélite de Montréal, est le pugiliste qui a livré le plus grand nombre de combats aux bénéfices de bonnes œuvres. Sur 100 batailles, comme boxeur professionnel, Maxie a combattu 40 fois pour des institutions de charité. Et il s'enorgueillit, non sans raison, de ce genre de philanthropie... L'Indien Chief Bender, ancien lanceur étoile des Athlétiques de Connie Mack, en qualité d'instructeur des clubs-fermes des Yankees, enseigne aux lanceurs du Newark et du Kansas-City tous les trucs du monticule.



WOODY DUMART



BOBBY BAUER



"Voulez-vous devenir ma femme?" demanda Paddy sans autre préambule.

# PETITE FÉE

NOUVELLE D'AMOUR

PAR LEO DARTEY

COMME Elyane était toujours d'une élégance raffinée, on avait pris l'habitude, autour d'elle, de la considérer comme une coquette dépensant en fanfreluches et en toilettes les modiques rentes que le commandant Rivier avait laissées en mourant à sa femme et à sa fille.

Cependant, tout en la jalosant un peu, en la critiquant beaucoup, on la recherchait pour l'élégance et l'aristocratie que sa présence donnait à une fête. C'est pourquoi, après avoir hésité un peu, les Martinel se décidèrent à l'inviter à la soirée qu'ils donnaient en l'honneur de Paddy Hollson.

Elyane se réjouit comme un enfant en recevant l'invitation. D'un bond, elle fut au cou de sa mère.

— Maman, maman... la fête chez les Martinel, songe donc, ce sera splendide. Ils ne savent qu'inventer pour satisfaire leur hôte, leur nabab, ce fameux américain, milliardaire, je crois, ou tout comme.

Impassible, Mme Martinel constata.

— A en croire la chronique, tous les Américains sont milliardaires, alors...

— Oui, mais celui-ci appartient certainement à la bonne société de New-York. Il n'y a qu'à voir l'affolement des Martinel, pourtant bien à leur aise, à l'idée qu'un tel personnage va venir chez eux! Au fond, tu sais, je crois qu'ils espèrent lui faire épouser Lucine.

— Drôle d'idée, bougonna la mère qui ne voyait rien de joli en dehors de sa petite fée, comme elle appelait Elyane. Elle est insipide et commune. Dis-moi, mon enfant, qu'allons-nous te faire de beau pour cette fête?

Et la mère et la jeune fille se perdirent en projets.

C'est que là résidait le secret de l'élégance d'Elyane. Trop peu fortunée pour pouvoir s'adresser à de grandes couturières, trop orgueilleuse pour ac-

cepter les petits modèles en série d'une maison de second ordre, Elyane, courageuse et intelligente, courait la présentation de grande couture, en revenant nantie de précieux renseignements, l'esprit hanté de modèles éblouissants. Son habileté admirable lui permettrait en quelques nuits, parfois en quelques semaines de veille, de reconstituer les plus difficiles. Aussi, son esprit un peu faussé par la facilité de son adresse ne s'intéressait-elle qu'aux modèles les plus compliqués, les plus difficiles. De là, un certain manque de simplicité qui partout faisait critiquer la jeune fille, dont l'orgueil se refusait à avouer que ses toilettes ne sortaient pas de chez le bon faiseur.

Elle entama donc, pour la fameuse soirée, un travail ardu et compliqué. Copie d'un modèle aperçu chez Rouff: la robe serait un tissu de petites roses plates en voile rose reliées entre elles par un simple point de fil d'or. Emergeant du frais bouquet, ses épaules et son cou, son visage lui-même semblèrent, le soir du bal, une autre rose plus fraîche et plus matinale encore. La robe, après trois semaines de veilles prolongées, était un pur bijou.

Nulla de ses amies n'eut pu rivaliser avec cette élégance. Près d'elle, les petites robes simples semblaient vêtements de pensionnaires. Elyane, qui s'en apercevait, exultait.

— J'ai dépensé quatre fois moins qu'elle, songeait-elle, ravie, et j'ai l'air d'une reine parmi ses suivantes! Tout cela grâce à un peu de travail.

Ce qui acheva de la ravir, ce fut de remarquer que l'Américain Hollson, un fort bel homme, correct et distingué, la suivait d'un œil visiblement intéressé. Il l'invita, lui fit un compliment sur sa toilette, puis, revenant près du maître de la maison.

— Quelle est donc cette très jolie personne?

— C'est une petite amie de mes filles qu'elles aiment beaucoup malgré la différence de fortune, dit l'autre, perfide. Oui, Elyane Martinel vit avec sa mère d'une forte petite rente, mais ce sont des femmes très distinguées.

— Oui, ça! affirma l'Américain convaincu. Mais... mais elle porte aujourd'hui une robe! J'ai vu cette robe présentée chez Rouff à ma sœur. Elle vaut six mille francs!

D'une seule phrase, le maître de la maison exécuta la pauvre Elyane.

— Elle n'est pas toujours très, très raisonnable.

— Comme c'est dommage! soupira Paddy Hollson avec regret.

Plusieurs fois, chez des amis communs, il rencontra encore la jeune fille. Toujours il en semblait enchanté, venait s'asseoir auprès d'elle, la faisait parler longuement. Si bien qu'autour d'eux, l'idée s'accrédita vite que Paddy Hollson et ses millions iraient à l'adroite Elyane. Celle-ci le pressentait à son tour avec une sorte de joie confuse.

Les millions, certes, ne lui étaient pas désagréables, mais c'était surtout l'homme, avec sa cordialité digne, son autorité pleine de sûreté, sa vigueur tant morale que physique, qui la séduisait. Peu à peu, elle se laissait prendre au mirage très doux d'une telle union, reconnaissante éperdument à son élégance et son adresse (Lire la suite page 41)



Sur la piste venait d'apparaître une belle grande fille brune, vêtue d'un costume espagnol, castagnettes aux mains.

## L'ENIGME DU "MEXICO"

MARINO, LE CORSE

LORSQUE Bruno Marino poussa ce soir-là la porte vitrée du bar de « La Cigarette », boulevard Saint-Martin, il se sentit au cœur un pincement douloureux qu'il connaissait bien :

Depuis trois ans bientôt qu'il faisait son dur et dangereux métier de mauvais garçon, vendeur de drogue, marchand de femmes, receleur et tous les à-côtés de ces professions louches, il s'était senti comme il disait, « un cœur d'homme ». Depuis qu'il avait connu Fernande Bosse, la jolie fille qui dansait au « Mexico », la boîte de nuit de la rue Fontaine, il n'était plus le même ! Un trafiquant de femmes qui se sent pincé, c'est rare, dans le métier, presque une honte ! Pourtant il ne pouvait se dé-

fendre de ce sentiment qui, de jour en jour, l'envahissait davantage.

Ils ne vivaient pas en ménage, non que Bruno s'y soit refusé, car c'était là sa plus chère ambition, mais Fernande s'y était catégoriquement refusée. Elle voulait conserver sa liberté, ne point avoir sans cesse un amant jaloux et tyrannique sur le dos. Mieux, lui d'ordinaire si autoritaire avec ses maîtresses ou les pauvres filles qu'il soumettait à son honteux trafic, n'avait pas protesté contre les volontés de Fernande.

— Je te défends, lui avait-elle dit, de venir rôder autour du « Mexico ». D'abord ça ne plait pas au gérant, ensuite ça fait fuir les clients ! Je te rappelle que je suis au pourcentage pour le champagne, j'ai besoin d'être à l'aise... Mon numéro fini, je te

promets d'aller te rejoindre à la « Cigarette », on passera un moment ensemble !

Il s'était incliné, docile, suppliant, ayant une peur affreuse de la perdre.

Et puis, Bruno n'était pas sûr de l'amour de Fernande ; tantôt elle paraissait très éprise de lui, d'autres fois elle devenait froide et indifférente, sans qu'il y eut, en apparence, une raison valable à ce changement d'attitude.

Depuis trois jours, Fernande n'était pas venue à la « Cigarette » !

Il n'osait aller la relancer au « Mexico » où il savait être mal reçu. Ses soirées se passaient moroses, sans entrain ; ses copains de belote le remarquaient, il y avait autour de lui une sourde raillerie qui l'humiliait, l'enrageait, et, en son for intérieur,

il insultait la danseuse : « Pour être une vache ! c'est une sale vache ! » Mais que n'aurait-il pas donné pour l'apercevoir ce soir-là, assise près du comptoir, buvant paisiblement sa menthe-cassis à sa table habituelle.

C'est pour cela que son cœur battait plus fort lorsqu'il poussa la porte du bar. La petite salle s'embuait de la fumée bleue des cigarettes, les joueurs de belote, au fond de l'arrière-salle, s'immobilisaient, le dos courbé, en des poses attentives, tous des gars en casquette à l'allure louches, ou d'autres jeunes gens trop bien pompadés. Ainsi que d'habitude, le patron, le père Haustalot, un originaire du Massif Central, trônait derrière son comptoir ceinturé d'un tablier bleu, sa grosse tête rasée et ses petits yeux de rat ressemblant

assez bien à une pleine lune, évoquait dans la tabagie l'astre-mort. sorti d'un nuage! D'un coup d'œil rapide, Marino constata que sa maîtresse n'était pas dans le bar.

Il pâlit et demanda au patron, la gorge oppressée :

— Fernande n'est pas arrivée ?

L'autre, occupé à essuyer un verre, répondit tranquillement :

— Je ne l'ai pas vue !

Ces mots tombèrent sur le cœur de Bruno comme un coup de hache violemment asséné.

— On n'a rien envoyé pour moi?... pas une lettre? interrogea encore l'amoureux dont la voix défilait.

— Pas de papier, non, mais une « affaire » !

Il cligna de l'œil d'un air entendu :

— Rayon Amérique du Sud! La personne est dans l'arrière-salle, si tu veux la voir ?

— Bien sûr, fit Marino d'une voix lasse, on n'a pas le droit de refuser une affaire! Mais je me demande pourquoi Fernande n'est pas venue depuis trois jours!

A ce moment, un homme vint s'accouder au comptoir, grand, gros, large d'épaules, un chapeau melon rejeté en arrière, une grosse chaîne d'or barrant son gilet, il présentait l'aspect cossu et de mauvais goût d'un vendeur de bestiaux.

On le connaissait bien chez Laustalot, on le nommait M. Louis et personne, parmi les hommes du milieu qui fréquentaient là, n'ignorait qu'il était un important « patron » de province. Marino le connaissait mieux que les autres car, souvent, il avait été son pourvoyeur en femmes.

— Ça va, le Corse ?

— Bien sûr, M. Louis! Vous êtes en « remonte » à Paris ?

— Non, non, une histoire de famille, un héritage à toucher! Un tas de formalités chez le notaire! Bref, ça gaze maintenant. Mais qu'est-ce que j'apprends sur toi, paraît que tu es malade, mon gros ?

— Moi ?

— Oui, enfin, mordu pour « Chiquita », la Fernande, si tu préfères. T'es pas louf, un garçon comme toi, déluré, connaissant le métier!

— Ça se commande pas, M. Louis! J'en suis bien assez enragé, allez! J'en suis malade quand je ne la vois pas! un corps sans âme! J'ai plus goût à rien!

— Et naturellement, elle le sait? Elle se fiche de toi ?

— Je crois tout de même qu'elle a du sentiment pour moi. Mais c'est un caractère entier, elle n'aime pas être freinée...

— Tiens, le Corse, tu me fais pitié. La petite te roule et toi tu n'es qu'un imbécile!

Marino bondit sous l'outrage :

— Pour dire des choses comme ça, M. Louis, faut les prouver! La petite n'a pas d'amant... j'entends d'amant de cœur!

— Voire? fit le tenancier en levant vers le lustre enfumé un index mystérieux.

— Expliquez-vous, M. Louis! dit Bruno d'un timbre tremblant.

— Ecoute, mon petit, permets d'abord à un type du métier de te laver la tête. Tu es un gars d'attaque, je ne dis pas non, mais tu es jeune! Tu ne connais pas encore les roublardises des femmes! De vrais chameaux lorsqu'elles s'en mêlent. Crois-moi, j'en parle par expérience. Voilà vingt-cinq ans que je les pratique!

— Eh bien, voilà la vérité vraie. Hier au soir, mes affaires terminées, je me suis rendu au « Mexico » histoire d'y rencontrer de vieux copains à moi et de passer une soirée en musique. Je l'ai vue, ta Fernande! Un beau morceau de femme, diable oui! Elle se fait appeler sur l'affiche

« Chiquita ». Du diable si on ne la prendrait pas pour une véritable espagnole! Des dents, une taille, des yeux! Cette femme-là ferait de l'or en maison!

— N'est-ce pas qu'elle est jolie? dit naïvement Marino.

— Il ne s'agit pas de cela, fils! Mais surtout de ce qui t'intéresse. Le gosse venait de finir son numéro sur piste; tout de suite après, elle est venue dans le hall rejoindre un gigolo, une espèce de mec à la noix, joli comme un dieu, efféminé comme une coquine, enfin, tu vois cela d'ici? Ils sont restés ensemble toute la soirée et ils se faisaient des yeux, fallait voir! Je ne suis pas un nouveau-né, alors je me suis dit: Ce pauvre Marino, il ne tardera pas à être coiffé!

— Savoir! grogna le jeune rufian en serrant les poings.

— Si elle a un béguin dans la peau, je me demande ce que tu pourras pour l'empêcher!

— Je descendrais le type et au trot! Quand il sera entre quatre planches, elle pourra bien alors lui roucouler des romances!

Le patron déclara :

— Moi, je ne suis pas pour la méthode violente. On se fait paumer, après il faut faire de la tôle! Non! Si tu m'avais consulté tout de suite, je t'aurais dit: Quand on a une pouliche, faut la tenir en main, autrement dit, quand on est le maître d'une femme, faut pas lui en laisser prendre à son

placer au bon endroit! Là, dans le cervelet, par exemple, ni vu ni connu, personne ne sait qui a fait le coup!

— C'est intéressant!

Le visage de Bruno prenait une sombre résolution.

— Vous avez raison, M. Louis, faut que je mette de l'ordre dans mon ménage. Je n'irai pas au « Mexico » ce soir, c'est trop tard. La même a fini son numéro depuis une heure. Mais demain soir, faudra que ça gaze ou sinon!

— T'emballer pas! conseillait placidement le tenancier. Veille au grain avant de faire des choses!

— Je ne suis plus un gosse! jeta Marino avec colère.

Les coudes au comptoir, le père Laustalot les écoutait, fixant sur eux son regard aux gros yeux de myope.

— N'oubliez pas le client dans la salle du fond, M. Marino!

Le Corse eut un haut-le-corps. C'était vrai, il avait oublié « l'affaire » dont lui avait parlé le patron de « La Cigarette », et puisqu'il ne pouvait s'occuper de Fernande ce soir, mieux valait ne pas perdre le nord pour le « business ».

— Vous dites un client. C'est donc un homme? Je ne vois pas ce que ça peut avoir à faire avec le transport!

Le patron du bar eut un large rire.

— C'est un rabatteur de gibier! Vous n'avez pas pigé?

— Mon nom ne vous dira rien, mais si vous y tenez absolument, je m'appelle Pierre Fourcade, on me nomme aussi « le Léopard ». Je viens de la part de grand Louis.

Bruno devenait plus confiant, se détendait.

— Si vous venez de la part de grand Louis, c'est différent, nous pouvons causer. Vous avez une commission pour moi?

— Oui, c'est-à-dire grand Louis m'a dit de vous dire qu'il tenait deux poulettes à votre disposition, tout ce qu'il y a de bien! Un choix pour là-bas.

— Bon, et alors?

— Il vous amènera le gibier demain, ici, à onze heures.

— Ça colle!

Pierre Fourcade avala une gorgée de son café-crème, puis demanda négligemment :

— Grand Louis m'a aussi prié de vous demander si, parmi les recrues pour l'Amérique du Sud, vous ne vous étiez pas occupé d'une certaine Blanche Fallet, une petite bourgeoise dévoyée?

Bruno éclata de rire.

— Pour sûr un drôle de numéro! J'ai eu toutes les peines du monde à l'expédier là-bas! Elle s'était amourachée de moi, l'idiot! Elle croyait que c'était arrivé! Je l'ai collée de force sur le paquebot en lui promettant d'aller la rejoindre la semaine suivante. Là-bas, des amis l'attendaient. On lui a enlevé ses illusions d'un coup, à la pauvre chatte. Ce que les femmes peuvent être gourdes! Paraît que celle-là n'a pas pu s'y faire, elle a clamé au bout d'un mois! Affaire de tempérament, comme on dit! Tu répéteras cela à Grand Louis!

Il dit avec méfiance :

— Pourquoi qu'elle l'intéressait cette môme?

Le Léopard haussa les épaules et leva les bras dans un geste d'ignorance.

— J'sais pas!

— Bon, on s'expliquera demain! Pour ce qui est du rendez-vous, vous lui direz que c'est d'accord! Maintenant, le Léopard, je vous dis bonsoir, j'ai aussi mes petites affaires.

Le vieillard s'était levé avec difficulté.

— Eh, le pèpère, dit Bruno, vous ne semblez pas solide sur vos fumerons!

— J'ai des douleurs! répliqua l'homme laconiquement.

— Faut soigner ça! railla Marino.

Ils étaient maintenant sur le seuil du bar. Ils se séparèrent avec un vague salut du doigt au chapeau.

Bruno était de nouveau rentré dans la salle commune.

M. Louis faisait un zanzi sur le comptoir avec le patron.

— Alors, ton affaire, ça a marché?

— Oh! rien de sérieux, encore, des promesses de grand Louis. Mais il m'a si salement claqué dans la main, celui-là!

Il s'adressa aux joueurs de belote :

— Bonsoir les potes, je me fais les cales.

— Salut, le Corse, à la revoyure!

M. Louis le saisit au passage par le bras :

— Où te débines-tu, mon gars?

— Je vais au « Mexico ». Faut mettre les choses au point avec Fernande!

— Tu sais ce que je t'ai dit! De la fermété, de la poigne au besoin, mais pas d'emballer! compris?

— Oh, rassurez-vous, M. Louis, j'veux pas briser les glaces! Et puis, à c't'heure, à moins d'un changement de programme, il est presque certain que Fernande s'est déjà esbignée!

## RÉCIT POLICIER COMPLET

PAR

M.-R. NOLL

II

LE RABATTEUR

aise! Si tu avais surveillé Fernande dès le début, tu n'en serais pas à envisager d'avoir recours aux moyens extrêmes! Et puis, je te le répète, si la vengeance est douce, la perspective d'aller en prison l'est beaucoup moins! Si tu m'en crois, ne fais pas de sale coup, mais va plus souvent au « Mexico ». Te sachant là, la petite évitera de faire des bêtises!

— Elle ne veut pas!

— A cause?

— Des clients, qu'elle dit. Ça la gêne dans son turbin, elle dit comme ça que je suis trop jaloux!

— Des raisons! La petite veut être libre pour d'autres manigances! A présent, si elle te plaque, c'est pas douteux, elle a trouvé une bobine qui lui revenait mieux que la tienne!

Bruno était devenu verdâtre. Il considérait avec un regard dur et brute la pointe de ses souliers.

Il leva enfin la tête et dit au tenancier :

— Je vous remercie de ce que vous m'avez dit, M. Louis. Ce sont des choses qu'il faut savoir! Ne vous en faites pas pour moi! J'exécuterai le petit jeune homme sans qu'il y ait de bobo pour moi. J'ai déjà fait plusieurs fois le coup du « Mexicain », j'ai encore ma caboche sur les épaules!

Le tenancier ouvrait de grands yeux :

— C'est quoi, le coup du Mexicain?

— Vous occupez pas, un couteau qu'on lance de loin et qui sait se

LE CORSE avait pénétré dans la petite pièce faisant suite à la salle du bar. Un étroit réduit en boyau prenant jour par la vitre du fond, derrière le comptoir. Lorsque, par hasard, des clients, plus souvent d'un genre spécial, y venaient, on allumait les ampoules du plafond. Alors, en une atmosphère de cave, sentant le bouchon de l'humidité, on distinguait une demi-douzaine de tables, des banquettes de moleskine verte, des panneaux de glace sales, une seule ampoule allumée dans la demi-pénombre jetait sur l'ensemble une fausse clarté. On distinguait un consommateur attablé devant un café-crème. C'était un homme ayant dépassé la cinquantaine depuis longtemps, vêtu sans recherche d'un pardessus marron, d'un chapeau mou de même nuance, d'aspect assez fatigué.

Sur le seuil, Marino l'examinait avec défiance. Dans le douteux métier qui était le sien, on devenait rapidement méfiant de tout.

— Et alors? questionna-t-il sans autre préambule.

Il s'était campé sur une chaise en face de l'inconnu.

L'autre releva la tête, un instant les deux hommes se dévisagèrent.

— Vous êtes bien Bruno Marino?

— Je pourrais d'abord vous demander ce que vous êtes vous-même?

Le vieil homme eut un haussement d'épaules.

— C'est égal, tu me sembles bien excité. Je serais de toi, j'attendrais demain pour être de sang-froid.

— Après ce que vous m'avez dit, j'aurais pas le courage d'attendre jusque-là! J'ai la jalousie qui me mord le cœur comme une vipère! Ce soir, il faut que je vois Fernande, que je la ramène dans ma chambre. Sans ça, je vous le dis, M. Louis, ça bardera! Je ne donnerais pas deux sous du petit gigolo dont vous m'avez parlé. Au fait, comment est-il celui-là?

— Je ne vais pas encore te monter la tête?

— Dites toujours!

— C'est un petit brun, la peau blanche comme une femme, des yeux bleus, des cils longs comme le pouce. Une miniature de mode, quoi! Je ne peux pas t'en dire davantage. D'ailleurs, tu le reconnaîtras bien, puisque Fernande ne le quitte pas!

Pour la seconde fois, cette affirmation fit blêmir le Corse.

— On verra la suite! gronda-t-il d'une voix sourde.

Il tendit la main au tenancier et sortit du bar en claquant la porte. Il y eut des rires à la table des joueurs de belote.

— Le torchon brûle! Qu'est-ce que la Fernande va prendre comme volée!

### III

#### UN CRIME ÉTRANGE

LE JAZZ finissait une rumba endiablée. Les dîneurs, par petites tables, suffoquaient dans l'air étouffant de l'établissement que brouillait encore la fumée des cigarettes. Le « Mexico » était une boîte de nuit de la rue Fontaine fréquentée par les snobs qui venaient là, après le théâtre, finir la nuit.

Les amateurs savaient qu'on y trouvait de jolies filles, de la musique, du mauvais champagne et des attractions. La salle, peu vaste, carrée, ménageait au centre une piste libre où venaient s'exhiber les artistes de l'établissement, placés sous les feux d'un projecteur.

Tout autour, des tables fleuries agrémentées de petites lampes coiffées d'abat-jour de soie.

Il pouvait être environ deux heures du matin, la chambrée était nombreuse, très gaie; le bruit des conversations et des rires se perdit dans les hurlements frénétiques du jazz.

Lorsque le sourd vrombissement des cuivres, de la batterie et des saxos se fut éteint, un silence de torpeur pesa sur les assistants.

Un grand jeune homme en smoking, qui dînait seul près de l'orchestre, se retourna soudain et poussa un cri joyeux.

— Par exemple, chef! Vous ici! Si je m'attendais à vous découvrir dans un lieu de plaisir! Ce n'est guère votre genre! En service?

L'inspecteur Pressart, qui venait d'être ainsi interpellé, retroussa d'un mouvement des lèvres dégoûté, sa grosse moustache rousse parsemée de fils blancs et répliqua d'un air maussade:

— Je suis bien heureux de te voir, mon petit Bob, mais je n'appartiens pas comme toi à la Mondaine! Alors, qu'est-ce que tu veux que je vienne faire dans cet antre? Non, pas du travail! mais ce soir j'avais un cafard de tous les diables et je me suis dit: « Va te distraire un peu, mon petit François! Tu es célibataire, libre comme le vent. C'est le moment ou jamais de voir ces fameuses boîtes de nuit dont on parle tant! »

« J'ai pris mon smoking des jours de fête et je me suis amené ici vers une heure du matin pour y souper et convier à ma table une âme sœur! Ah! mon petit, depuis une heure que

je suis là, je m'ennuie à mourir, le dîner est raté, les femmes sont moches à vomir, le jazz m'assomme. Bref, en fait de lieu de plaisir, on devrait appeler cela une boîte d'ennui!

— Ne perdez pas votre soirée, chef, venez à ma table. Je connais un tas de gens dans l'établissement et, puisque vous me paraissez en humeur galante, je connais pas trop loin, une belle fille pas trop farouche et qui, suivant votre expression, n'est pas moche à vomir!

— Qui cela?

— Chiquita, la danseuse de la boîte!

— Une Espagnole?

— Oh! à la manque! Elle doit avoir vu le jour quelque part à Montmartre ou au Montparno. Mais belle, alors, ça oui! Du reste, son numéro n'est pas encore passé, vous allez la voir.

A ce moment, l'annonceur de l'établissement s'avança sur la piste, emboucha un porte-voix et clama:

— Je vous l'avais bien dit! Beaucoup de clients d'ici ne viennent que pour elle!

— Tu la connais?

— Naturellement!

— Facile?

— Oui et non. Elle choisit ses clients. Lorsqu'on ne lui plaît pas, il n'y a rien à faire, lui offrirait-on des sommes importantes. Bonne allumeuse, d'ailleurs! On lui connaît un amant de cœur, un gars assez louche, déjà condamné pour recel, un certain Bruno Marino, surnommé par ses amis, le Corse.

— Voilà qui ne me plaît, guère! fit le gros inspecteur en faisant la moue.

— Il paraît du reste que le ménage se détraque depuis quelque temps. On dit ici que Chiquita en a assez

La fille eut un haut-le-corps, une contrariété visible se marqua sur son visage.

— Je ne puis pas, ce soir...

— Pourquoi? Nous sommes décidés à commander un « Jéroboam »!

— C'est impossible. A un autre jour, mon petit Bob!

— Ah! Je vois, raille le policier. C'est le petit monsieur pommadé qui t'a retenue!

— Quand cela serait! J'ai le droit de choisir mes amis.

— D'accord, ma fille, ne t'emballe pas. Mais depuis près d'un mois, vous ne vous lâchez guère. Je serais de toi, je me méfierais du Corse!

— J'ai défendu à Bruno de venir ici, et puis, ce sont des affaires qui me regardent!

— Elle n'a pas l'air commode! constata Pressart lorsqu'elle se fut éloignée.

Chiquita, ou plutôt Fernande Bosse, avait été droit au jeune homme. On la vit sourire de toutes ses dents avec une expression heureuse, cependant qu'elle prenait place à ses côtés.

A présent, assis l'un près de l'autre, ils se parlaient bas en se tenant la main. Les deux policiers ne les perdaient pas de vue.

Soudain, l'inspecteur de la brigade mondaine saisit le bras de son compagnon.

— Ça va se gâter, chef! Voyez ce visage collé à la vitre, derrière le couple. C'est Marino, le Corse...

Presque immédiatement, l'apparition de la rue disparut.

Une seconde à peine s'écoula, puis on entendit une clameur rauque, et la voix tragique de Chiquita hurlant:

— Le salaud! Il me l'a tué!

On se levait des tables, la musique s'arrêta, chacun se précipitait vers le coin où se tenait la danseuse et son nouvel ami.

A cause de l'encombrement, les deux policiers ne purent se rendre compte de ce qui s'était passé; c'est à grand-peine qu'ils se frayèrent un passage parmi la foule compacte et curieuse se pressant contre la fenêtre.

C'est alors qu'ils aperçurent le compagnon de Chiquita. Celui-ci, renversé sur son siège, la tête affalée sur la nappe tachait le lin blanc d'une large rigole de sang. Planté au milieu de la nuque, se voyait le manche de corne d'un long couteau catalan.

— Le coup du Mexicain! murmura l'inspecteur Pressart.

Presque aussitôt, il cria sur un ton haut, afin d'être entendu de la salle:

— On vient de commettre un crime! Je suis l'inspecteur principal Pressart, de la police judiciaire. Qu'on ferme les portes et que personne ne sorte!

Les ordres furent immédiatement exécutés.

— Maintenant, écartez-vous. S'il y a un médecin parmi vous, qu'il veuille bien donner ses soins à la victime!

Un homme d'un certain âge, décoré, sortit des rangs et dit:

— Je suis le docteur Pitre, de l'Hôtel-Dieu. Je vais examiner le blessé.

Déjà, les maîtres d'hôtel et les garçons faisaient reculer les consommateurs vers l'extrémité de la salle.

Pressart et son collègue examinaient les lieux.

— Le type a « clapoté », il n'y a pas de doute! dit Pressart. Je connais le topo. Ceux qui pratiquent le « coup du Mexicain » connaissent leur affaire.

— Parbleu! répliqua Bob-Rex. Je connais déjà le coupable! Le Corse!

(Lire la suite page 13)



Médard Bourgault, de St-Jean-Port-Joli, a exécuté en haut-relief cette sculpture sur bois, à la demande de M. Henri Gonthier, secrétaire de l'Institut des Brasseries du Canada. Cette œuvre est la première d'une série qui sera confiée à nos artistes et artisans canadiens-français. (Photo Richard Arless)

— Voici notre troisième exhibition, Mlle Chiquita dans ses danses d'Andalousie!

Bob Rex poussa le coude de son compagnon:

— Regardez-la, chef, une pure merveille!

En effet, sur la piste venait d'apparaître une grande fille vêtue d'un costume espagnol.

Tout de suite, elle se mit à danser en agitant des castagnettes, le corps presque immobile, ponctuant les arêts des guitaristes par des coups de talon. C'était en effet une superbe créature, brune, le teint mat, des yeux splendides, presque trop grands que le fard bleuâtre faisait paraître immenses.

— Fichtre! dit Pressart en claquant des doigts. Voilà une jolie poupée!

du Corse! Elle aurait un autre béguin, laisserait tomber l'autre dont la jalousie l'excède. Tenez, chef, penchez-vous un peu à droite. Voyez-vous ce petit jeune homme brun à la coiffure pommadée, installé à la table derrière la vitre et qui boit du champagne.

— Parfait! On dirait une...

Il lança le mot.

— Ce ne doit pas être son genre. C'est la nouvelle toquade de Chiquita!

— Sans blaque! Enfin, chacun son goût, comme dit l'autre!

A ce moment, le numéro de Chiquita prenait fin.

La danseuse quittait la piste après une chaleureuse ovation du public.

Elle passait au milieu des tables. Bob l'arrêta au passage par le bras.

— Veux-tu venir prendre quelque chose à notre table, Chiquita?



LES DINERS DE GALA ont du succès s'ils commencent par une Crème de Champignons Campbell's.



LES REPAS DE FAMILLE deviennent intéressants quand ils comprennent de la Crème de Champignons Campbell's.

## AU CANADA, CETTE SOUPE EXQUISE... SE SERT TOUS LES JOURS...

Voici une soupe qui fut vite adoptée—la Crème de Champignons Campbell's! Les gens la trouvent si crémeuse, si appétissante, si délicieuse et si différente qu'ils en raffolent tout de suite. "Quelle soupe idéale pour les réceptions!" disent-ils. Ils aiment tant sa saveur, la trouvent si alléchante et si délicieuse qu'ils en mangent bientôt régulièrement! Il y a quelques années, la plupart des gens ne connaissaient pas la soupe crème de champignons. C'était naturel, car si l'on servait de la crème de champignons chez soi ce

n'était que très rarement; c'était une spécialité des grands restaurants et des clubs élégants. Puis la Crème de Champignons Campbell's fut présentée! Et, ici et là, une hôtesse qui voulait faire une surprise à ses invités servait cette soupe au dîner.

"Mais, elle est délicieuse!" disaient-ils en chœur. Et c'est vrai! Car Campbell la fait avec de la crème extra-épaisse et de jeunes champignons de couche frais, puis l'assaisonne délicatement. Chaque succulente cuillerée a le goût de

champignon, et contient des tranches de champignons tendres. Ce n'est pas étonnant que tant d'invités s'écriaient: "Nous en servirons bientôt chez nous!"

Aujourd'hui, sur les étagères des cuisines, depuis Halifax jusqu'à Vancouver, on trouve de la Crème de Champignons Campbell's. Les gens en parlent à leurs amis, les familles en redemandent de plus en plus, et c'est ainsi qu'elle devient si populaire! Goûtez-y—c'est la soupe dont les Canadiens se régalaient tous les jours!

### CRÈME DE CHAMPIGNONS *Campbell's* PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES



RECHERCHER L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Voici comme régal  
Une soupe alléchante  
Et vraiment épatante  
Qui n'a pas son égal!

CHOIX DE 22 SORTES... de soupes alléchantes et nourrissantes qui plairont à la famille et aux invités.

- |                  |                      |                                     |                           |
|------------------|----------------------|-------------------------------------|---------------------------|
| Asperges         | Poulet aux Combos    | Crème de Pommes de Terre (nouvelle) | Potage Écossais           |
| Fèves avec Bacon | Poulet et Nouilles   | Mock Turtle                         | Tomates                   |
| Boeuf            | Clam Chowder         | Queue de Boeuf                      | Légumes                   |
| Bouillon         | Consommé             | Pois                                | Légumes à la Végétarienne |
| Céleri           | Crème de Champignons | Pepper Pot                          | Légumes et Boeuf          |
| Poulet au Riz    | Rognons              |                                     |                           |



**AFFAMÉS LÀ-BAS — ICI, BIEN NOURRIS ET EN SANTÉ**



**LE CANADA N'A JAMAIS  
MIEUX MANGÉ**

## **LE PAIN FOURNIT AUX CANADIENS LE 1/4 DE LEUR ENERGIE**

Aujourd'hui, l'Europe conquise connaît les affres terribles de la faim. Des millions d'Européens obtiennent moins de nourriture en une semaine que nombre de Canadiens n'en consomment en un seul jour. Nous devons être reconnaissants de cette abondance . . . d'être robustes et en bonne santé !

Le fait qu'après deux années de guerre le Canada mange mieux que jamais est un magnifique témoignage en faveur du boulanger canadien. N'est-il pas reconnu aujourd'hui que les Canadiens tirent du pain le quart de leur énergie ! Le pain est riche en hydrates de carbone producteurs d'énergie. Lorsqu'il est fait ou mangé avec du lait, il est aussi une source importante de protéines, lesquelles sont précieuses pour la reconstitution des muscles.

Continuons à maintenir notre énergie et notre vitalité. Gardons-nous en bonne santé afin de faire notre part pour la défense du Canada. Mangeons plus de pain à chaque repas.

Préparée par les fabricants de la Levure Fleischmann  
comme contribution au progrès de la santé au Canada



### **ACHETEZ LE PAIN DE VOTRE BOULANGER**

Votre boulanger accomplit un important service public. Sa grande expérience, son outillage scientifique et les excellents ingrédients producteurs d'énergie qu'il emploie lui permettent de fabriquer un pain qui contribue à maintenir la nation en bonne santé.

## L'ENIGME DU 'MEXICO'

(Suite de la page 10)

c'est un spécialiste! Regardez, chef! La vitre sur la rue, derrière la banquette, était légèrement ouverte. Il faisait une chaleur excessive, on a sans doute voulu aérer! C'est par là que le Corse a lancé son couteau...

—Voire? fit Pressart en se frottant le nez d'un air songeur.

—Les portes de l'extérieur sont closes, annonça le gérant.

—Parfait! Dites donc, personne dans vos sous-sol?

—On y a trouvé un homme. Il se cachait à l'intérieur des water. Du reste, nous connaissons bien l'individu, c'est l'amant de cœur de Chiquita, un mauvais drôle du nom de Bruno Marino!

—Ah, diable! Vous le ferez monter dans la salle. Je vais téléphoner au commissariat du quartier.

Pressart se rapprochait du lieu de l'événement:

—Eh bien, docteur?

—Plus d'espoir! La lame a pénétré de trois centimètres à l'intérieur du cervelet!

Chiquita, qu'on tenait à distance, semblait donner les marques du plus grand désespoir.

Le médecin se penchait vers le policier et baissant la voix:

—J'ai une révélation bien curieuse à vous faire, M. l'inspecteur, et que mon examen m'a révélé sans doute possible. La victime n'est pas un homme!

—Hein!

—Non, je vous répète qu'il s'agit d'une femme! Voilà un mystère qui ne manquera pas, j'en suis certain, de défrayer la chronique judiciaire!

Pressart était en arrêt comme un chien de chasse qui vient de sentir le gibier.

—Voilà qui complique les choses, murmura-t-il entre ses dents.

## IV

## LA DOUBLE ÉNIGME

LE COMMISSAIRE arriva, suivi d'un car de police. Immédiatement, toutes les issues furent occupées. On procéda à un interrogatoire et à un contrôle d'identité des dîneurs qui furent immédiatement relâchés après avis exprès de se tenir durant l'enquête à la disposition de la police.

On ne garda au « Mexico » que les principaux intéressés du drame, c'est-à-dire Fernande Bosse, dite Chiquita, Bruno Marino qu'encadraient deux agents, le gérant et le personnel de l'établissement. Les deux premiers furent conduits séparément l'un dans les sous-sol, l'autre à la cuisine.

La salle évacuée, le commissaire put faire sa première enquête facilement, sur les indications des deux inspecteurs. Le parquet arriva peu après et c'est alors qu'on procéda aux premiers constats. Deux photos furent prises par l'inspecteur Broussais, accompagnant ces messieurs, sur la position de la victime. Après quoi, le corps du pseudo-jeune homme fut allongé sur la banquette de velours jaune sur laquelle il était assis et l'inspecteur commença l'examen détaillé de ses poches.

Celles-ci ne contenaient que des objets sans importance, un portefeuille de marocain portant les lettres d'initiales M. D., quatre cents francs en billets, un coupon de loge pour les Folies-Bergères, une pochette de soie, un plan de Paris, le guide des plaisirs parisiens. Dans la poche de droite du gilet, une montre d'or, un chronomètre « savonnette » et un ticket de chemin de fer à la date du jour à destination de Boulogne-sur-Mer.

## NOS MILITAIRES



Le soldat FERNAND LAVOIE, en service actif dans l'est du pays. Envoi de sa mère, Mme Gaudiose Lavoie, de Montréal.



Le caporal LEON DINEL, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mme R. Godin, 1128, rue Visitation, Montréal.



Le soldat LARENYCE RIEDEAU, de Maniwaki, P. Q., en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Gervaise Riendeau, Maniwaki, P. Q.



Les trois frères PILON, de gauche à droite: REAL, RAYMOND-MARIE et RENE-MARCEL, dont l'un est dans la marine et les deux autres dans l'aviation. Envoi de leur mère, Mme Pilon, Montréal.

## La vie aux camps d'été



Entre deux courses, on prête l'oreille aux instructions du chef... le jeu n'en sera que plus amusant, ensuite. La colonie de vacances Jeanne d'Arc reçoit chaque été des fillettes pauvres, grâce à l'argent qui lui est fourni par la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises. Donner à la Fédération, c'est accroître le nombre des "colonettes".

—Aucune pièce d'identité? questionna le juge d'instruction debout derrière Broussais.

—Aucune, monsieur le juge.

—Couvrez le corps et allez téléphoner au fourgon municipal afin de le faire transporter à l'institut médico-légal. Je vais dans le bureau du gérant afin d'y faire subir un interrogatoire aux intéressés.

L'inspecteur Pressart était venu serrer la main de son collègue, un vieil ami à lui qu'il retrouvait avec plaisir. Il présenta Bob.

—Nous voilà en famille, on va pouvoir causer. Qu'en penses-tu, mon vieux pote? Tu as entendu notre déclaration au juge. As-tu une idée?

Broussais, un vieux de la vieille, intransigeant et routinier, avait l'amour des théories toutes faites.

—Pour moi, il n'y a aucun doute, fit Bob. C'est le Corse qui a fait le coup!

—Parbleu! ponctuait Broussais.

—C'est égal, préfère Pressart, je donnerais bien quelque chose pour savoir qui est ce particulier, je devrais dire cette particulière!

Dans le bureau particulier du gérant de la boîte de nuit, le juge d'instruction, M. Barral, commençait l'interrogatoire de Chiquita. La danseuse, encore empêtrée dans ses falbalas espagnols, le visage décomposé, les yeux bouffis de larmes, paraissait en proie à une violente émotion.

Après l'avoir fait asseoir, le juge vint tout de suite au but:

—Je regrette, mademoiselle, d'avoir à vous interroger à un instant très douloureux pour vous. Si j'en crois les dires du personnel de l'établissement, vous étiez au mieux avec la victime. Certains même n'hésitaient point à vous dire sa bonne amie. Saviez-vous que votre jeune compagnon était une femme?

—Sammy! Une femme? Oh, non, je ne le savais pas! Comment l'aurais-je deviné! Nous n'étions encore rien l'un pour l'autre! A dire vrai, il me plaisait, j'aimais sa douceur, sa façon polie de me parler. Et puis, je me suis mis à avoir pour lui un béguin. Je me sentais chipée! J'enrageais de voir qu'il ne me parlait de rien, ne me faisait pas même la cour! Pourtant, je lui en faisais des avances! Je me disais: Faut-il qu'un homme soit gourde pour ne pas comprendre! Il y avait une chose que je n'arrivais pas à comprendre. Le petit venait au Mexico tous les soirs. Il m'offrait le champagne, me faisait jaser sur ma vie! Il savait que j'étais la maîtresse du Corse et je pensais qu'il ne s'avançait pas par crainte d'une vengeance de mon amant. Parce que, vous savez, M. le juge, c'est Marino l'assassin!

—Qui vous le fait croire?

—D'abord, c'est un spécialiste du « coup du mexicain », ensuite, il sentait bien depuis quelque temps que j'avais soupé de lui, que je le lâchais! La preuve, c'est qu'il est venu rôder ici! C'est la jalousie! Il m'a vue avec Sammy, il a piqué une rage, il a frappé!

—Du dehors?

—Je ne sais pas, probablement! Enfin, je ne me suis pas rendue compte tout de suite. J'ai vu Sammy se pencher brusquement sur la table, un flot de sang inonder la nappe. J'étais affolée, vous comprenez. Après, seulement, j'ai vu le couteau planté en pleine nuque et je me suis dit immédiatement: C'est Bruno qui a fait le coup!

—Vos déclarations sont très intéressantes, mademoiselle, déclara M. Barral. Cependant, il me faut vous demander encore quelques explications sur le compte de ce... de cette... enfin, de la victime. A plusieurs reprises, vous venez de la

nommer Sammy, connaissez-vous son nom de famille, sa situation de fortune, sa profession, tout au moins les indications vraisemblablement fausses qui vous auraient été fournies par la victime ?

Fernande Bosse secoua la tête :

— Je ne connaissais que son prénom, Sammy. Du reste, M. le juge, ici, nous ne connaissons guère les clients autrement. Pour le reste, ils nous disent rarement leurs affaires privées ! Pour ce que ça nous intéresse ! Pourtant, pour le petit, j'étais plus curieuse, mais par moyen de le faire dégoûter. Il m'a dit pourtant qu'il était anglais. J'ai cru comprendre qu'il était écrivain ou journaliste dans son pays.

— Voici une indication précieuse ! Est-ce tout ce que vous pouvez nous dire ?

— Je ne sais rien d'autre, monsieur le juge.

— C'est bien ! Je vais interroger votre amant. Retirez-vous dans la pièce voisine !

Lorsque Fernande Bosse se fut retirée, M. Barral pria l'inspecteur Broussais de lui amener Bruno Marino.

Le Corse parut, entouré de deux agents. Il était livide.

Avant même d'attendre la première question du juge, il s'écria farouchement :

— Je sais qu'on me soupçonne du crime ! Ce n'est pas moi ! Je vous le jure, monsieur le juge, je n'y suis pour rien !

— Vous protesterez plus tard ! En attendant, répondez-moi. Veuillez d'abord me décliner votre identité.

L'autre balbutia :

— Bruno Marino, 32 ans, né à Calvi.

— On vous appelle « le Corse » dans le milieu peu recommandable dont vous faites partie. Je sais aussi que votre casier judiciaire est loin d'être vierge : plusieurs condamnations pour recel et vagabondage spécial ! Enfin, la question n'est pas là. Vous êtes depuis deux ans l'amant de cœur de Fernande Bosse, dite Chiquita, l'allumeuse de cet établissement !

— Je ne le nie pas.

— Il paraît aux dires mêmes de votre maîtresse, que vous étiez d'une jalousie féroce à son endroit !

— C'est possible, je l'aime ! Quand on a une femme dans la peau comme j'ai celle-là, comment ne pas être jaloux ?

M. Barral eut un petit rire :

— C'est-à-dire qu'ainsi que vos semblables, vous entendiez la fidélité à votre façon. Le client ne comptait pas, c'était là un commerce, uniquement. Mais ce que vous ne pouviez pas admettre était que votre maîtresse choisisse un autre amant de cœur !

— Ça se comprend !

— Or, les assiduités de ce jeune et beau client du Mexico n'étaient guère de votre goût ! Vous sentiez que votre amie vous quittait. Alors, vous êtes venu « faire respecter vos droits », comme vous dites. Vous avez vu Chiquita en compagnie du jeune homme. Vous avez profité de la circonstance d'une glace entr'ouverte derrière le couple pour accomplir votre vengeance !

— C'est faux, M. le juge ! Quand le type est tombé, j'étais dans la salle, par conséquent, je n'aurais pu le frapper par derrière.

— Personne ne vous y a vu ! au contraire, deux inspecteurs de police qui passaient la soirée ici vous ont vu appliquer le visage contre la glace derrière le couple.

La pâleur du Corse s'accrut.

— Je vais vous expliquer, M. le juge. Depuis deux jours Fernande ne venait plus à nos rendez-vous habituels. J'ai rencontré un copain au bar

de « la Cigarette », boulevard Saint-Martin ; il m'a appris des choses !... Fernande avait un pépin pour un blanc-bec qui venait le soir au Mexico. Dame, faut comprendre, ça m'a donné un coup dans l'estomac. J'ai voulu me rendre compte ! C'est vrai que je me suis approché de la fenêtre pour regarder à l'intérieur de la salle. Tout de suite j'ai vu Fernande en train de rigoler avec son type ! Mon sang n'a fait qu'un tour ! Je suis rentré alors à l'intérieur de la salle, je voulais faire du scandale, donner une volée au greluchon ! Je venais de déboucher du couloir, lorsque j'ai vu tout le monde se précipiter vers le coin où se trouvaient les pigeons. J'ai entr'aperçu le type le nez sur la nappe avec du sang partout. Ça m'a tout de suite refroidi. Je me suis dit : On vient de faire un sale coup ! Toi, mon petit, défile-toi par rapport aux petits ennuis que tu as eu avec la justice. Seulement, on avait déjà bouclé les portes, alors je suis descendu au sous-sol et me suis caché à l'intérieur du lavabo...

M. Barral semblait sceptique sur le récit du Corse.

— Il est bien dommage pour vous, Marino, que personne ne vous ait vu dans la salle au moment du crime ! D'autre part, vous êtes connu pour être un spécialiste du « coup du Mexicain », c'est-à-dire le lancement à distance d'un couteau qui, bien placé, doit tuer sur le coup la victime !

— Il y en a d'autres que moi ! gronda le Corse.

— De plus, votre maîtresse, Fernande Bosse, vous accuse catégoriquement d'être l'auteur du crime ! Étant données les lourdes charges pesant sur vous, je ne peux vous maintenir en liberté.

— On m'arrête ! cria Marino en brandissant les poings, et c'est Fernande qui m'a donné ! La vache ! Elle me paiera ça !

## V

### LA VENGEANCE DU LÉOPARD

UNE demi-heure plus tard, le Corse s'en allait, encadré des inspecteurs Broussais et Pressart. Il avait eu une crise de colère éperdue contre sa maîtresse et on avait dû lui passer les menottes pour le maintenir.

Un petit jour sale et pluvieux jaunissait le ciel d'une mauvaise lueur. A cette heure, la rue Fontaine était presque déserte, à l'exception des balayeurs municipaux commençant leur service.

Fernande Bosse n'était pas fâchée de l'arrestation de Marino, car elle redoutait tout de la violence de son amant.

Peu à peu cependant, le gars s'était calmé ; à présent, morne, la tête basse, il suivait sans rien dire les inspecteurs.

— Fichtre ! Il ne fait pas chaud, constata Pressart en remontant précipitamment le col de son pardessus.

C'est à cette minute que la chose se produisit.

Le Corse eut un brusque soubresaut et s'affaissa littéralement entre les bras de ses gardiens.

— Bon Dieu, que se passe-t-il ? s'écria Pressart en remettant debout, presque de force, le prisonnier.

— Regardez, chef !

L'inspecteur Broussais désignait du doigt le manche d'un couteau à cran d'arrêt fiché profondément dans la nuque de Marino !

— Nom d'un chien ! s'exclama l'inspecteur principal. Le coup du Mexicain ! Je serais curieux de savoir d'où est partie la lame ! Occupez-vous du type, Broussais, emballez-le dans la voiture et conduisez-le

dare-dare à l'infirmerie du Dépôt. Je crois qu'il est fichu ! Enfin, qu'importe ! Je rentre au Mexico. Le coup n'a pu venir que de là puisque la rue est déserte !

L'inspecteur principal pénétra à nouveau dans la boîte de nuit.

Le juge d'instruction Barral venait de s'en aller par une porte de service communiquant avec une rue voisine. Pressart fut contrit de ce contre-temps. Il fit cependant son enquête ; l'établissement était vide à l'exception du gérant et de Bob-Rex qui s'appretait à son tour à vider les lieux.

— Il est impossible, déclara le gérant, qu'un projectile eût été envoyé d'ici. Les portes ont été hermétiquement fermées derrière la sortie de ces MM. du parquet. Je suis resté seul avec l'inspecteur Rex en attendant l'arrivée du fourgon qui doit venir prendre le corps. Cependant, il se peut que le couteau ait été envoyé d'une fenêtre de l'immeuble !

— Impossible ! coupa l'inspecteur. La lame serait tombée en biais et de ce fait aurait manqué son but !

— Alors, je ne vois pas, M. l'inspecteur. Tout ce que je puis vous dire c'est que ce second attentat ne venait pas d'ici.

Pressart grogna quelque chose.

— Qu'en penses-tu, Bob ?

Rex sourit.

— Il y a pas mal de portes cochères à côté. Il est six heures du matin, celles-ci doivent être ouvertes, du moins à un battant. Or, il se peut que le meurtrier du Corse se soit embusqué derrière l'une d'elles et de là ait fait son coup !

— Parfaitement raisonné ! Viens avec moi, nous allons faire une inspection de ce côté.

— Vous pensez bien, chef, que l'individu a déjà eu le temps de calter ! Et puis, dans ce quartier où presque toutes les maisons ont des issues sur les cours intérieures des autres immeubles, c'est chercher une aiguille dans une meule de paille !

Il se vérifia, en effet, que l'immeuble conjoint au Mexico, une maison bourgeoise assez cossue, possédait une porte cochère dont l'un des battants était ouvert. La concierge, interrogée, déclara qu'elle avait ouvert sa porte ainsi que de coutume, à six heures moins le quart, afin d'aller battre ses paillassons sur le trottoir. En revenant d'aller chercher ceux-ci, elle avait vu un homme d'un certain âge s'abriter sous le porche. Elle ne lui avait rien dit, pensant qu'il était venu s'abriter de la pluie, l'averse commençait et l'homme n'avait pas de parapluie.

— Il arrive souvent, ajouta-t-elle, que des personnes viennent ainsi s'abriter dans le couloir en cas de mauvais temps ! J'ai pensé que ce vieux se rendait à son travail et que l'ondée l'avait surpris. Je suis rentrée dans ma loge et, lorsque j'en suis sortie, il n'était plus là. Je n'y ai pas fait attention.

— Pouvez-vous me faire la description de cet homme ? demanda Pressart.

— Ma foi, à dire vrai, je ne l'ai pas bien regardé. Il m'a paru plutôt miséreux dans ses vêtements. Plus très jeune, comme je vous le disais, il devait avoir dépassé la cinquantaine.

Le commissaire de police du quartier de la place Blanche venait d'entrer dans son cabinet lorsque le brigadier de service lui apprit qu'un homme demandait à lui parler d'urgence.

— Il ne vous a pas dit ce qu'il voulait ?

— Il m'a parlé de révélation au sujet du double meurtre du « Mexicain » !

— Ah ! diable ! amenez-le moi !

Celui qui entra était un homme âgé, assez misérablement vêtu, dont la barbe, mal taillée, grisonnait.

Il se tint debout devant le bureau du commissaire et déclara d'une voix tranquille :

— Je m'appelle Eugène Follet, représentant de commerce, c'est moi qui ai tué les deux victimes du Mexico, faites-moi arrêter !

Et comme le magistrat le considérait avec stupeur, il poursuivit :

— A présent, plus rien ne m'importe, qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, ma pauvre enfant est vengée ! Tout est bien !

Et comme le magistrat le pria de s'expliquer, voici le navrant récit qu'il conta :

— Je suis resté veuf de bonne heure avec une fille à élever, ma petite Blanche, toute ma joie ! Je gâtai terriblement l'enfant qui abusait de ma faiblesse à son égard. Devenue jeune fille, elle se montra coquette et vaniteuse, mais un père ne voit pas ces choses-là ! Mon métier m'obligeait à de longs voyages en province. Durant mon absence, Blanche restait seule, livrée à elle-même. Ce fut cela qui la perdit ! A un de mes retours, je trouvai le logis vide, ma fille envolée ! J'appris par une voisine les fréquentations entretenues par elle avec un mauvais gars. Elle ne me cacha pas qu'il avait le genre « souteneur ». Désespéré, je m'adressai à la police. Celle-ci feignit de faire une enquête. Je n'appris rien ! On me fit observer en outre que ma fille, étant majeure, se trouvait libre de ses actes !

Six mois plus tard, je recevais une lettre d'Argentine. Ma pauvre enfant mourait dans un hôpital minée par la plus triste des maladies honteuses. Elle me contait son calvaire et comment, se croyant aimée d'un homme, celui-ci l'avait vouée à la répugnante corvée de fille de plaisir en Amérique du Sud ! Blanche ne me révélait pas le nom de son séducteur. Je savais seulement qu'il appartenait à ce monde louche qu'on appelle « le milieu ». C'est alors que, pour découvrir à tout prix ce misérable, je me mis à mon tour à fréquenter les gens de la pègre. Je m'y faisais appeler Pierre Fourcade, dit le Léopard. Durant trois ans, je cherchai en vain celui qui avait perdu mon enfant ! Un hasard miraculeux me l'a fait découvrir au bar de la Cigarette. J'ai résolu de l'exécuter immédiatement, c'est pourquoi je l'ai suivi lorsqu'il se rendit au Mexico. Moi aussi j'avais appris de mes nouveaux amis l'art d'exécuter le « coup du Mexicain ». Je quettai le misérable par une fenêtre entr'ouverte sur la salle du restaurant. Lorsque je le vis entrer je jetai mon couteau. C'est alors que mon geste rata son but et le couteau vint se planter dans la nuque du compagnon de Chiquita. Mais je n'avais pas, pour cela, renoncé à ma vengeance, je quettai dans les environs la sortie de Marino et lorsque je le vis paraître entre les deux inspecteurs, je m'embusquai derrière une porte cochère et le frappai. Voilà, maintenant vous savez tout ! Arrêtez-moi !

Ainsi s'expliqua l'énigme du « Mexico ». Cependant, un mystère demeurait dans cette singulière affaire : jamais il ne fut possible d'apprendre l'identité véritable de la jeune femme portant un costume masculin.

Qui était en réalité l'énigmatique Sammy ?

La police s'est désintéressée de la question et la belle Fernande l'a, elle, complètement oubliée !

# Ce Roulé au Saumon, suffisant pour huit, est fait avec UNE SEULE BOÎTE DE POISSON!

Tendre, léger, fondant dans la bouche car il est fait avec la Poudre à Pâte "Magic"

## ROULÉ AU SAUMON "MAGIC"

2 tasses farine  
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"  
½ c. à thé sel  
4 c. à soupe shortening  
1 œuf  
½ tasse lait

1 boîte saumon (1½ tasse)  
4 c. à soupe lait  
2 c. à soupe jus citron  
2 c. à thé oignon râpé  
1½ c. à soupe persil haché

Tamiser ensemble les trois premiers ingrédients. Ajouter le shortening. Bien l'incorporer avec une fourchette. Battre l'œuf légèrement dans une tasse à mesurer; compléter à ¾ de tasse avec du lait; ajouter au premier mélange. Rouler sur une planche enfarinée en une abaisse de 8 pouces de longueur et de ¼ de pouce d'épaisseur. Mélanger le reste des ingrédients, étendre également sur la pâte. Rouler comme un gâteau roulé; cuire sur tôle beurrée, environ 30 minutes à four chaud (425° F). Servir en tranches avec une Sauce aux œufs chaude. Recette pour 8.

**SAUCE AUX OEUFS:** A deux tasses de sauce béchamelle moyenne, ajouter 2 œufs cuits dur (hachés) et si désiré, 2 c. à thé de persil haché.

LE COÛT DE LA VIE monte, mais il ne faut pas pour cela que les repas soient tristes et insignifiants! Remarquez ce Roulé au Saumon, par exemple. Une boîte de saumon suffit pour "régaler" huit personnes! Facile à réussir aussi, si vous employez la Poudre à Pâte "Magic". La "Magic" rend la pâte si légère et si délicieuse que vous entendrez des "oh" et des "ah" d'admiration autour de la table, dès la première bouchée!

La "Magic" n'assure pas seulement des plats appétissants et délicieux... mais elle évite des pertes d'aliments. Employer la "Magic", c'est la réussite certaine. Et elle est si économique: elle coûte moins d'un sou par cuisson ordinaire! Les experts en art culinaire recommandent la "Magic" et 3 ménagères canadiennes sur 4 la préfèrent. Inscrivez aujourd'hui même la "Magic" sur votre liste d'achats!

FABRICATION CANADIENNE



*Livre de Cuisine gratuit!*

Plus de 300 recettes "Magic" qui allègeront votre budget —

Nouveaux plats de viande, gâteaux, galettes, poudings, tartes! Recettes éprouvées, délicieuses et économiques! Postez le coupon ci-dessous, dès aujourd'hui!

POUDRE À PÂTE "MAGIC" LS-3

Fraser Ave., Toronto

Veuillez s'il vous plaît m'envoyer le nouveau Livre de Cuisine "Magic". Je veux essayer d'autres recettes comme ce délicieux Roulé au Saumon.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Province \_\_\_\_\_

# LES VIES BRISÉES

par **MARC MARIO**

## Coup de fortune

**A**CCOUDÉE, appuyant son front sur sa main gauche, Valérie Dubourg relisait les quelques lignes que sa plume venait de tracer sur la feuille de papier à lettre.

Dans les plis qui barraient son front se lisait la préoccupation douloureuse, le souci torturant qui l'angoissait, et ses yeux aux lueurs verdâtres décelaient la contrainte humiliante où la poussait une nécessité impérieuse.

— Faut-il que je sois tombée bas pour m'adresser à lui !... — se dit-elle avec un sombre découragement mêlé d'un amer dépit.

Mais l'énergie de sa volonté secoua la pusillanimité qui l'envahissait, et, triomphant du sentiment de honte qui venait de l'arrêter un instant, elle trempa la plume dans l'écrioire et se remit à l'œuvre.

— J'ai beau ne pas vouloir... Il le faut !...

Et sa plume courut sur le papier comme si elle avait hâte d'avoir achevé, afin de ne plus voir ce qu'elle écrivait.

La lettre terminée, elle la plia, la mit sous une enveloppe qu'elle cacheta et, fébrilement, traça l'adresse, luttant contre son aversion, contre sa haine, contre le dernier effort de son orgueil révolté, pour écrire le nom du destinataire.

Puis, l'écriture séchée, elle colla un timbre-poste, mit la lettre dans un porte-cartes noir et vieilli, se coiffa d'un chapeau tout ajusté d'une voilette, et elle sortit, ayant soigneusement fermé la porte de son petit logement.

Valérie Dubourg se trouvait dans une position désespérée, réduite aux dernières extrémités, tenaillée par les implacables besoins de l'existence ; et cependant les affres douloureuses de l'âpre lutte pour la vie n'avaient point révélé sa misère aux rares personnes qui la connaissaient, pas même à celles qui la voyaient chaque jour, tant elle avait mis de soin à dissimuler, de fierté tenace à donner le change. — Et si cette dissimulation constante et supérieurement habile, digne d'une comédienne émérite, n'avait pas eu pour but d'épargner à son orgueil de cuisantes blessures, elle l'aurait mise en œuvre quand même, car il lui aurait semblé que sa détresse n'eût évoqué aucune compassion, tant elle l'aurait sentie méritée, juste, infligée par la justice immanente et mystérieuse comme un châtement.

Ah ! certes oui, cette femme n'aurait été digne d'aucune pitié, si l'on avait connu son existence, ses machinations, ses roueries perfides mises au service d'une ambition démesurée, rendue criminelle par la plus noire envie.

Partie de bas, de la condition la plus humble, Valérie Dubourg avait dû à un protecteur discret une édu-

cation qui, en affinant son intelligence et en servant ses facultés, ne pouvait faire d'elle qu'une déclassée. Ouvrière sans éducation et simple, elle eût pu être une honnête et une brave femme ; mise sur la voie, son envie orgueil la devait conseiller funestement. Et, en effet, lorsque cessèrent les subsides de l'inconnu qui s'intéressait à elle, elle se trouvait trop jeune pour être livrée à elle-même sans aucune fortune. Elle avait envié le sort heureux, la fortune patrimoniale de ses amies de couvent, toutes envolées alors dans leurs familles, et elle se crut capable d'atteindre par l'intrigue les sommets où la naissance ne l'avait point portée.

Musicienne, elle professa le piano, cherchant, en même temps que des élèves, des occasions de plaire, l'aventure qui l'élèverait, peu lui importerait que celui qu'elle rencontrerait la conduisit, même par la main gauche, sur la voie dorée entrevue et âprement convoitée. — Mais ni époux, ni amants ne se présentèrent, et il semblait qu'on s'éloignait d'elle sous l'influence d'une intuitive aversion, comme si l'on pressentait la perversité qu'elle cachait et le mal que plus tard elle devait faire. Il semblait que la nature prévoyante avait inscrit sur ses lèvres minces, dans les plis de son sourire perfide, dans les regards troublants de ses yeux, sur la table énigmatique de son front, tout ce que son âme contenait d'épouvantable et de cynique.

Au moment où commence ce récit, qu'émotionnera un drame dont cette femme malfaisante doit être la sinistre héroïne, Valérie Dubourg était réellement à bout, — à bout d'expédients comme à bout de ressources. — Plus une élève, plus une invitation, plus un espoir ; tous ceux qu'elle connaissait partis en leurs châteaux, sur les plages, en province. Et devant elle, la vie inexorable, avec ses besoins quotidiens, avec ses nécessités impérieuses, et cet orgueil irréductible qui défendait à la misérable de rien laisser paraître de cette désespérante détresse.

Il fallait qu'elle fût joliment bas, — ainsi que nous l'avons entendu s'échapper de ses lèvres comme en une imprécation, — pour qu'elle s'adressât à celui qui, un jour, avait été quelque chose pour elle, qui s'était pris, aveugle, au mirage de ses artifices, et qu'elle avait chassé.

Elle allait, et, en approchant du bureau de poste de la rue Milton, elle ralentissait le pas, comme si elle eût espéré encore, contre l'impossible, rencontrer une chance heureuse, un salut qui l'affranchirait de l'humiliante obligation de s'adresser à cet homme.

Elle regardait autour d'elle et elle aperçut tout à coup une jeune femme, mise avec élégance quoique sombrement vêtue, d'une distinction frappante, qui, comme elle, s'approchait de la boîte aux lettres. Une fillette de sept ans, jolie à croquer, ravissante sous les boucles blondes qui enca-

draient son visage d'ange, l'accompagnait, lui tenant la main.

— J'aurais pu être ainsi !... — pensa envieusement Valérie Dubourg.

Et, à ce moment même, la jeune femme, poussant un cri qui s'étouffa dans sa gorge, abandonna la main de sa fillette pour porter la sienne à son cœur, chancela et s'abattit doucement sur le trottoir, tandis que son visage devenait subitement d'une pâleur de cire vierge.

— Maman !... — cria la fillette épouvantée.

Deux personnes s'arrêtèrent, prêtes à porter secours, en même temps que Valérie Dubourg, qui se trouvait plus rapprochée, se baissait pour ramasser la lettre échappée de la main de la jeune femme. — L'une s'occupa de l'enfant qu'elle chercha à rassurer et qu'elle éloigna, malgré ses pleurs, afin de lui dérober le déchirant spectacle ; tandis que l'autre, aidée par Valérie Dubourg, relevait la jeune femme inanimée.

En un instant, il y eut autour d'elles un groupe nombreux.

Le professeur de piano avait lu, en ramassant la lettre, la suscription tracée d'une écriture large : *Monsieur le marquis de Jessaint, rue de Péra, à Constantinople* ; elle avait vu cinq cachets de cire rouge qui fermaient le pli dont ses doigts constataient l'épaisseur.

— Si c'était le salut !... — pensa en une inspiration abominable cette femme que la détresse aux abois rendait capable de tout.

Et elle avait fait disparaître la lettre que personne n'avait remarquée.

Elle s'empressait maintenant avec les autres autour de la jeune femme inconnue, la soutenait, paraissant alarmée, désolée.

— Mon Dieu, quel malheur !... Où y a-t-il un pharmacien ?

Un gardien de la paix indiqua celui du faubourg Montmartre et l'on y transporta la jeune femme.

Valérie Dubourg, laissant à d'autres ce soin, avait pris la main de l'enfant, et la caressant, elle la conduisit, suivant le groupe.

— Viens, ma pauvre mignonne... viens, ma petite chérie... — lui dit-elle. — Ce ne sera rien... Ta maman va être guérie... Viens...

Ainsi, en conduisant la fillette, on la laisserait entrer chez le pharmacien et elle entendrait ce qu'on dirait au sujet de cette jeune dame. Elle serait là lorsqu'elle reviendrait à elle.

Personne ne l'avait vue ramasser la lettre, pas même l'enfant que la chute de sa mère avait épouvantée et qui sanglotait en l'appelant.

En effet, tandis que le gardien de la paix arrêtait les curieux à la porte de la pharmacie, Valérie Dubourg y pénétra avec la fillette, et elle comprit à ce que l'on disait qu'on la prenait pour une parente ou une amie.

Un médecin, le docteur Lapieyre, qui se trouvait chez le pharmacien, prodigua ses soins à la jeune femme,

et tout en essayant de la rappeler à la vie, il diagnostiquait.

— Ce n'est pas seulement une syncope, — dit-il avec une manifeste inquiétude. — Il y a quelque chose du côté du cœur... C'est très grave !...

Et tout bas, se tournant du côté du pharmacien, il ajouta :

— Il faut la faire transporter le plus tôt possible chez elle.

Le pharmacien s'entendit aussitôt avec le gardien de la paix qui envoya chercher une civière, et pendant ce temps, le docteur, s'adressant à celle dont l'apparente sollicitude le trompait, lui demanda :

— Comment cela est-il arrivé ?... Cette dame doit avoir eu une vive émotion... N'est-elle pas soignée pour une maladie de cœur ?

La misérable avait compris ce qui se passait, et aussitôt, une pensée machiavélique pénétra dans son esprit : elle résolut de profiter de l'erreur commise à son égard. Elle entrevit le salut, qu'elle était prête à demander à n'importe quel expédient. Elle sentait, avec son intuition du mal, un parti à tirer de cette situation. — Oh ! si elle pouvait s'éviter d'expédier cette lettre qui avait tant coûté à son orgueil !...

— Je ne sais pas, — répondit-elle, simulante à merveille une émotion affectueuse et compatissante. — Il y a si longtemps que je ne l'avais vue... J'ai été surprise de la rencontrer, car je ne la savais pas à Paris.

En parlant, Valérie Dubourg éloignait l'enfant, se plaçant devant elle, afin qu'elle n'entendit pas ses paroles.

— Au moment où je m'avançais, — continua-t-elle, — elle est tombée. Elle demanda alors à la fillette :

— Est-ce que ta mère était malade ?... Dis, ma mignonne, réponds-moi !...

— Non, maman n'était pas malade, — répondit l'enfant en pleurant.

— Elle n'a jamais fait venir le médecin ?

— Non.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes à Paris, n'est-ce pas ?

— Oh ! si... il y a longtemps... depuis Pâques...

Valérie Dubourg sourit à cette réponse, et, s'adressant au médecin :

— Pauvre mignonne, elle était encore bien jeune quand j'ai vu sa mère pour la dernière fois.

Cela justifiait l'attitude de l'enfant, si l'on comprenait qu'elle ne la connaissait pas.

Le rôle de l'aventurière avait été supérieurement joué et tout le monde était dupe de sa savante manœuvre. Le docteur Lapieyre la prit à part, afin de lui dire la vérité sur la situation de celle qu'il prenait pour sa parente.

— Oui, docteur, je vais la faire conduire chez elle, — répondit Valérie Dubourg avec de visibles alarmes. — Mon Dieu, est-ce cruel de la retrouver ainsi !... Et cependant

c'est heureux que je me sois trouvée là!...

« D'après ce que vient de dire la petite, — ajouta-t-elle, — j'ai compris qu'elle n'a pas de médecin. Je vous serais très obligée, Monsieur le docteur, si vous voulez bien lui donner vos soins.

— J'y consens volontiers, — répondit M. Lapieyre.

— Où demeurez-vous? — demanda alors Valérie Dubourg à l'enfant dont elle prit la main et qu'elle caressa en essuyant ses larmes.

— Nous sommes dans un hôtel, rue de Rivoli, — répondit la fillette. Le docteur hocha la tête.

— Dans un hôtel, — dit Valérie Dubourg qui comprit la signification de ce geste, et qui vit aussitôt tout le parti à tirer de cette situation, — ce ne sera pas bien commode pour la faire soigner... Et c'est loin!... Ne vaudrait-il pas mieux la faire transporter chez moi, tout près d'ici, rue Clauzel?...

— C'est infiniment préférable, — approuva le médecin.

A ce moment, on apporta la civière qu'on était allé chercher à la mairie de la rue Drouot, — car à l'époque où commence notre récit, Paris n'était pas encore pourvu du service des voitures des Ambulances Urbaines, — et en y voyant installer sa mère inanimée, la fillette éclata en sanglots.

— Maman!... Je veux maman!... — gémit-elle. — Maman!...

Valérie Dubourg l'arrêta, la prenant dans ses bras, avec une sollicitude admirablement feinte.

— Ne crains rien, ma chérie, — lui dit-elle. — On va porter ta maman chez moi, ici, tout près, parce que c'est trop loin l'hôtel où vous demeurez, et le docteur qui va venir avec nous la guérira.

Et profitant de l'inattention du médecin qui se faisait remettre par le pharmacien les médicaments dont il pouvait avoir besoin, elle demanda :

— Comment t'appelles-tu, ma mignonne?... Car tu ne me connais pas, bien que je sois de ta famille... Je ne vous savais pas à Paris... Quel est ton petit nom?

— Liette. — Nous allons passer devant, n'est-ce pas? docteur, — ajouta l'habile intrigante en s'adressant tout bas à M. Lapieyre, — cela évitera de nouvelles émotions à cette enfant, et je vais tout préparer pour recevoir ma pauvre parente.

— Viens, Liette... — dit Valérie Dubourg à l'enfant qui se laissa emmener passivement, ayant jeté un regard douloureux sur la civière, dont le rideau lui cachait maintenant sa mère. — On va porter maman à la maison et nous la soignerons bien... Nous la guérirons... Viens, ma chérie!...

Elle donna son adresse au gardien de la paix qui allait diriger les porteurs : « rue Clauzel, 17, » et, tenant la petite Liette par la main, elles traversèrent la foule, qui s'était amassée nombreuse à la porte de la pharmacie.

Chemin faisant, elle la questionna encore, et lui parla d'elle surtout, afin de lui inspirer confiance, lui disant quelle affection la liait à sa mère.

En arrivant à la maison qu'elle habitait, Valérie Dubourg expliqua à la concierge ce qui lui arrivait, afin que l'on ne s'étonnât point de ce qui allait se passer, car elle avait toujours vécu seule.

— Comprenez-vous cela, Madame Robin?... Une parente à moi que je n'avais pas vue depuis des années, car elle habite la province... Je ne savais même pas qu'elle était à Paris... Je la rencontre rue Lamartine, et au moment où j'allais l'embrasser,

si heureuse de la revoir, elle tombe évanouie... Et cette pauvre enfant qui pleurait... Ma pauvre petite Liette!... Nous avons fait porter sa mère à la pharmacie, et le docteur qui se trouvait là n'a pas pu la rappeler à elle. Alors j'ai dit de la faire transporter ici... Elle demeure à l'hôtel, rue de Rivoli... Je la soignerai bien mieux chez moi, n'est-ce pas?...

La concierge s'apitoya sur le sort de l'enfant, dont le charme s'augmentait encore de sa douleur, et qui était en proie à un véritable effarement au milieu de ces personnes qu'elle ne connaissait pas.

— Venez m'aider, madame Robin. — poursuivait l'aventurière. — Nous allons préparer ce qu'il faut pour la recevoir... Mon Dieu, quel affreux malheur!...

Et l'habile comédienne avait l'air absolument désolée.

Chez elle, elle donna à la concierge ce qu'il fallait afin de changer les draps à son lit, et tout préparer; puis, dès qu'elle vit arriver le sinistre cortège, car elle guettait par la fenêtre, elle lui dit :

— Descendez... vous montrerez le chemin aux porteurs.

Et rapidement, sous le prétexte de retirer son chapeau, Valérie Dubourg passa un instant dans la pièce voisine, fit sauter les cachets de la lettre volée, et, sans examiner le contenu de l'enveloppe d'où elle tira divers papiers, elle courut à la signature qu'elle lut : « Odeline d'Arcis. »

Elle avait eu le temps de voir, sur les cachets de cire rouge, des armes surmontées d'une couronne.

— Vicomtesse d'Arcis!... — pensa-t-elle, des éclairs allumés dans les yeux. — Est-ce possible?... Elle serait donc la femme d'Adrien?... Et ces papiers... Je lirai plus tard... Oh! c'est le salut!... Je n'aurai pas la honte d'écrire cette lettre!...

Et, ayant fait disparaître les papiers dans sa poche, elle rejoignit l'enfant qu'elle débarrassa aussi de son chapeau, la cajolant, l'embrassant.

— Voilà maman qui arrive, ma petite Liette... Nous allons bien la soigner toutes les deux...

Le docteur précédait la civière; la concierge guidait les porteurs à travers l'escalier.

Le visage du médecin avait pris une expression douloureuse.

— C'est fini, — annonça-t-il tout bas. — Eloignez vite cette enfant.

— Morte!...

— A l'instant!... Au moment où l'on franchissait le seuil de la maison, j'ai soulevé le rideau et j'ai vu... C'est fini!...

— Mon Dieu, quel affreux malheur!... — gémit Valérie Dubourg en essuyant ses yeux pour y appeler des larmes. — Cette pauvre Odeline!... Et cette enfant, ma pauvre petite Liette!...

— Elle l'emmena, la tenant affectueusement.

— Viens, ma mignonne... Voilà maman qu'on ramène...

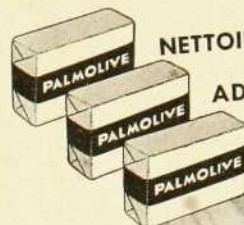
— Maman!... oh! maman!... Je veux la voir...

— Tout à l'heure, ma chérie... Il faut laisser faire le docteur... Viens!... viens!...

On étendit sur le lit le corps d'Odeline d'Arcis. La malheureuse avait succombé à une affection cardiaque, ainsi que le docteur Lapieyre l'avait diagnostiqué.

Alors, quand Valérie Dubourg eut révélé la vérité à Liette, ce fut une douleur telle qu'une enfant de cet âge aurait paru incapable de comprendre aussi vivement la cruauté de la mort.

Aucune force ne put la détacher du corps inanimé de sa mère qu'elle appelait en pleurant, par les noms les



NETTOIE PROFONDEMENT, NATURELLEMENT, SÛREMENT

ADOUCE ET SOULAGE LA PEAU IRRITÉE

VOUS CONFÈRE UN PARFUM DÉLICAT, FASCINANT



Conservez ce teint d'écolière

avec le **PALMOLIVE**

le savon de beauté fait avec les meilleures huiles de beauté dans la nature!



L'HUILE D'OLIVE appréciée depuis des siècles comme embellisseur naturel de la peau.

Avivez votre beauté! Baignez-vous régulièrement au Palmolive embellissant. Des regards admirateurs vous diront bientôt que vous possédez le charme attirant d'un teint d'écolière.

Si vous avez la peau tant soit peu sensible, vous apprécierez davantage le Palmolive. Etant fait d'huiles de palme et d'olive—deux des aides de beauté les plus douces que l'on trouve dans la nature—le Palmolive soulage tout en nettoyant! Oui, pour un nettoyage doux mais à fond... pour une propreté immaculée, soulignée d'un parfum fascinant... pour une peau merveilleusement douce et souple—sans irritation—comptez sur le doux Palmolive. Laissez sa mousse abondante et embellissante aider à faire revivre le charme incomparable de la beauté naturelle de l'épiderme.

**POUR ÊTRE PLUS BELLE... EMPLOYEZ LE PALMOLIVE**

fait d'huiles d'olive et de palme, les meilleures aides de beauté dans la nature

plus tendres, et qu'elle baignait de ses larmes. En vain, Valérie Dubourg et l'excellente Mme Robin s'efforçaient de la consoler. Liette n'entendait rien et son adorable visage d'ange reflétait un désespoir épouvantable, comme si elle avait en ce moment l'intuition du sort affreux auquel elle se trouvait vouée.

Les formalités furent accomplies à la mairie par le mari de la concierge qui déclara le décès, attesté par le certificat du docteur.

Pendant ce temps, Valérie Dubourg, se félicitant de l'inspiration qu'elle avait eue, jouait le rôle que les circonstances lui assignaient et s'orientait sur la voie nouvelle qu'elle allait suivre.

Mme Robin, qui lui avait offert ses services, demeurait auprès de la morte que la petite Liette ne voulait plus quitter, et, jouant à merveille le rôle affectueux qui devait lui valoir la confiance de cette enfant, l'aventurière essayait de la consoler en lui expliquant sa situation.

— Ma pauvre chérie, — lui dit-elle, — le coup qui te frappe m'a teint bien cruellement aussi... Il y avait bien longtemps que je n'avais pas vu ta pauvre mère, car vous habitiez la province, et moi j'étais à Paris... Et la destinée a voulu que je la retrouve pour la voir mourir dans mes bras!... Je l'aimais tant, ta pauvre mère!... Car nous sommes presque parentes... Tu ne me connais pas?... Tu étais trop jeune... Quel âge as-tu maintenant?...

— Sept ans, — répondit Liette au milieu de ses larmes.

— Chère mignonne, — dit Valérie Dubourg en l'embrassant. — Tu ne resteras pas seule, je te le promets!... Je serai pour toi une petite mère... Je t'aimerai comme ta maman t'aimait...

La concierge s'édifiait par cette comédie supérieurement jouée et elle était convaincue désormais que sa locataire appartenait à la famille de cette morte inconnue et de cette enfant.

Alors, tandis que Liette, sur les conseils de sa fausse parente, priait agenouillée au chevet du lit mortuaire, Valérie Dubourg passa dans la pièce voisine afin d'être seule. Elle brûla la lettre qu'elle avait écrite, — cette lettre qui avait tant coûté à son orgueil humilié, devenue inutile désormais, — et elle examina les papiers que contenait le pli dérobé à la morte.

À la lettre de la vicomtesse se trouvait jointe une feuille de papier timbré, au bas de laquelle ces trois mots avaient été tracés par la mère de Liette : « Bon pour pouvoir », et la signature « Odeline de Charleval, vicomtesse d'Arcis ».

La lettre, longue de quatre pages qu'emplissait une écriture fine et serrée, expliquait l'usage auquel ce pouvoir était destiné.

La vicomtesse d'Arcis, très malheureuse, abandonnée de son mari quelques mois avant la naissance de sa fille, n'avait jamais pu avoir de ses nouvelles. — Elle s'adressait aujourd'hui à un vieil ami de sa famille, le marquis de Jessaint, habitant Constantinople, afin de le prier de faire de nouvelles recherches, car les derniers renseignements parvenus lui avaient appris que le vicomte d'Arcis devait se trouver en Turquie avec la femme dont l'amour lui avait fait faire les pires folies.

Elle avait appris que son mari avait dissipé, jusqu'au dernier sou, son patrimoine et sa fortune personnelle.

Elle voulait lui faire savoir qu'il était père, car elle pensait que le sentiment de la paternité le lui ramènerait et que l'amour inspiré par sa ravissante Liette l'attacherait à elle. — C'est à lui qu'elle destinait cette pro-

curation générale, ce pouvoir illimité donné par un blanc-seing, pour lui prouver sa confiance en lui abandonnant sa fortune entière. — Odeline chargeait le marquis de Jessaint de dire tout cela à son mari et d'employer son amitié en lui parlant de sa fille, dont la photographie était jointe à la lettre.

À mesure qu'elle lisait, Valérie Dubourg se pénétrait de la situation et bénissait la chance heureuse qui avait placé cette femme et cette enfant sur sa route.

Ainsi, d'après ce qu'elle venait de lire, à peu près personne, si ce n'est en Anjou, ne connaissait leur existence, car elles avaient vécu seules, depuis plus de sept ans, dans leur château, dont le nom, LA POMME-RAIE, par Saint-Gemmes-sur-Loire (Maine-et-Loire), surmonté de la couronne, timbraient la feuille de papier à lettre.

Le marquis de Jessaint, un vieil ami de la famille de Charleval, habitait Constantinople depuis de longues années; il avait été l'un des témoins d'Odeline lors de son mariage et il ignorait encore le malheur qui l'avait frappée, l'abandon de son mari qu'elle avait tenu caché comme une honte, car elle ne s'adressait à lui que comme dernière ressource.

— Qu'est-elle venue faire à Paris?... — se demandait l'aventurière. — Qui y connaît-elle?... Qui y a-t-elle vu?... Il faut que je sois complètement renseignée!... A cet hôtel, où elle habitait avec sa fille, je le saurai sans doute... La situation que je me suis faite, la présence de cette enfant auprès de moi, la parenté que j'invoquerai, ce pouvoir que je ferai régulariser, tout me permet d'agir maintenant qu'elle n'est plus!

Et la misérable serra précieusement la lettre et la procuration dans un portefeuille qu'elle enferma dans son secrétaire.

Lorsque l'on fit la toilette funèbre de la morte, Valérie Dubourg s'empara de tout ce qu'elle portait sur elle, et elle trouva notamment dans la poche de la robe d'Odeline d'Arcis un porte-monnaie bien garni.

En causant avec Liette, qu'elle gagnait de plus en plus par son hypocrite affection, elle se fit indiquer l'hôtel de la rue de Rivoli que sa mère et elle habitaient depuis près de trois mois, et, sous prétexte des démarches à faire en vue des obsèques, elle s'y rendit.

Les propriétaires de l'hôtel furent surtout heureux que le décès de la vicomtesse d'Arcis ne se fût point produit dans leur établissement, et ils ajoutèrent foi, sans le moindre soupçon, à tout ce que leur dit Valérie Dubourg, qui solda la note de sa prétendue parente et fit transporter chez elle les bagages que l'on trouva dans la chambre.

Elle partit complètement édifiée, ayant su, dans une conversation habilement dirigée, se faire dire tout ce qui l'intéressait.

Elle n'ignorait plus rien lorsqu'elle examina chez elle les papiers trouvés dans les bagages de la morte, et, après les funérailles, elle connut jusque dans les plus petits détails l'existence de la vicomtesse au château de la Pommeraie par les longs entretiens qu'elle eut avec Liette.

L'enfant se prenait de plus en plus, en effet, à ses démonstrations affectueuses, heureuse, dans son isolement, de se sentir aimée.

Alors Valérie Dubourg organisa sa nouvelle existence; car son parti était définitivement pris: elle allait continuer le rôle usurpé de parente de la petite Liette d'Arcis, et, grâce au blanc-seing trouvé dans la lettre adressée au marquis de Jessaint, elle pourrait accaparer la fortune de la vicomtesse, qui devait être importante, d'après ce qu'elle avait vu, bien

à l'abri et facilement réalisable, puisque Odeline était mariée sous le régime de la séparation de biens. — Elle saurait manœuvrer avec toute la prudence et l'habileté nécessaires pour s'implanter dans la situation qu'elle venait de se créer; mais auparavant il lui importait de laisser ignorer le décès de la vicomtesse et de se débarrasser de l'enfant.

L'aventurière n'était pas en peine, et son imagination, secondée par une intelligence merveilleuse, devait lui suggérer les moyens d'atteindre son but criminel.

À Paris, elle en était sûre maintenant, personne ne connaissait la vicomtesse d'Arcis, à l'exception de son notaire, M<sup>e</sup> Lavalette, dépositaire d'une certaine partie de sa fortune. — En Anjou, où elle avait habité depuis son mariage, cloîtrée en son château depuis l'abandon de son mari, la nouvelle de sa mort ne pouvait être connue. Chez le notaire, comme à la Pommeraie, elle se présenterait munie de la procuration générale qu'elle libellerait à son nom sur le blanc-seing, et affublée du titre de parente que les circonstances lui indiqueraient.

Et ce titre ne fut pas long à être découvert. L'acte de baptême de Liette, trouvé dans les papiers de sa mère, le lui suggéra. — Elle serait la marraine de l'enfant, en se substituant à Lia de Chavanges, une amie d'Odeline de Charleval, morte un an après la naissance de sa filleule.

Pour usurper cette personnalité nouvelle, il était prudent de quitter la maison de la rue Clauzel, où Valérie Dubourg était connue, et le prétexte fut aisément tiré de la douleur de l'enfant constamment renouvelée en cette chambre où elle avait vu mourir sa mère.

Quelques jours après, sous son nouveau nom de Lia de Chavanges, l'aventurière quittait donc son logement et allait s'installer avec sa prétendue filleule dans une maison de la rue de Picpus, à l'autre extrémité de Paris, en un quartier où personne ne pouvait la connaître.

Elle eut vite trouvé le parti à prendre au sujet de Liette qui lui donnait maintenant le titre de marraine.

Parmi les annonces publiées par un journal, elle lut celle-ci :

VEUVE AISEE, habit. environs de Paris, se chargerait d'élever un enfant sans famille. Soins maternels.—S. A. poste rest. à Clamart.

Valérie Dubourg écrivit à l'auteur de cette insertion, donnant quelques vagues explications sur ce qu'elle voulait faire, et, par retour du courrier, elle eut une réponse d'une femme nommée Sophie Ardusson qui l'invitait à venir la voir et lui expliquait sa situation.

L'enfant fut aisément préparée à cette séparation.

— Tu comprends, ma petite Liette, il faut songer à ton éducation. Je ne peux pas rester constamment à Paris, car il faut que j'aie en province pour régler les affaires de ta pauvre mère...

Tu me comprends bien, n'est-ce pas?... Et puis tu es grande maintenant et tu es raisonnable... Alors tu resteras auprès de cette dame qui te mettra en pension et qui aura bien soin de toi... Moi, je reviendrai te voir dès que tout sera terminé...

La mignonne était incapable de volonté, tant son esprit se trouvait désemparé au milieu des douloureux événements et des bouleversantes conjonctures en lesquelles elle se trouvait depuis la mort de sa mère.

L'accord fut vite conclu avec Sophie Ardusson.

C'était une femme d'une trentaine d'années, veuve, n'ayant aucune fa-

mille, car son frère, Thomas Ardusson, blanchisseur à Clamart, avec qui elle avait vécu jusqu'alors, était mort à l'hôpital le jour où les créanciers firent vendre la blanchisserie à leur profit. — Elle pensait, ainsi qu'elle l'avait entendu dire, se créer quelques ressources en se chargeant d'élever un enfant riche.

Valérie Dubourg, qui n'avait d'autre souci que de se débarrasser de la fille d'Odeline d'Arcis, ne s'arrêta pas à l'aversion instinctive qu'inspirait cette femme. Elle fit ses conditions et exposa la prétendue situation de l'enfant.

— Cette pauvre mignonne est dans une situation de naissance qu'il ne m'est pas permis de révéler, — dit-elle. — Elle s'appelle Liette Darcis.

En donnant ce nom, elle dénaturait complètement l'état-civil de l'héritière de la vicomtesse, qui avait été inscrite à la mairie de Pont-de-Cé sous les noms de Lia-Odette d'Arcis, et elle rendait ainsi pour plus tard, si cela devait être tenté, toute investigation impossible.

— Je suis chargée d'elle par sa famille, — continua-t-elle. — Vous recevrez une somme de vingt mille francs pour pouvoir aux frais de son éducation et aux soins qui lui sont nécessaires jusqu'au jour de sa majorité. Cette somme vous sera payée en deux fois, la moitié, le premier janvier prochain, et l'autre moitié un an après. — En attendant, voici deux mille francs pour attendre les quelques mois qui nous séparent du premier versement.

Je viendrai chaque fois qu'il me sera possible voir Liette, moins souvent que je le voudrais certainement, car j'habite la province, aux environs de Lyon... Dans le cas où vous auriez quelque chose de grave et d'urgent à m'apprendre au sujet de l'enfant, vous écrirez à cette adresse.

Et elle remit une carte sur laquelle on lisait : « Mademoiselle D. U. B. Poste restante, Lyon ».

La mère dissimula la joie que lui causait cette excellente aubaine, et quand on lui amena Liette, le lendemain, elle se livra envers elle aux démonstrations les plus affectueuses.

Quinze jours après, Valérie Dubourg avait vendu son mobilier; elle s'était fait remettre par le notaire, au moyen de la procuration libellée au nom de Lia de Chavanges qu'elle avait usurpé, les titres au porteur constituant une importante partie de la fortune de la vicomtesse d'Arcis.

Le lendemain même de cette opération, elle quittait Paris.

## II

### Liette Darcis

L'ÉTÉ de l'année 1878 ne fut pas seulement une saison exceptionnelle pour Paris, où l'Exposition et le palais du Trocadéro attiraient d'innombrables visiteurs venus de tous les départements et de l'étranger; ce fut aussi, pour la banlieue, une période admirable, particulièrement heureuse, qui fit la fortune des restaurateurs établis aux meilleurs endroits. Ce fut également une occasion unique pour les propriétaires des villas, car, dans bien des localités, à Sèvres, à Meudon, par exemple, il n'y avait plus, dès les premiers jours de juin, une seule maisonnette à louer.

C'est ce qu'expliquait l'agent de locations de Meudon à une nouvelle cliente en quête d'une villa pour la location de laquelle cependant elle ne fixait aucun prix.

— A Meudon comme à Bellevue tout est loué; il ne me reste absolument rien. — Si cependant madame voulait aller jusqu'à Fleury... ou encore du côté de Clamart...

— Non, pas à Clamart, — fit vivement la cliente.

— Je ne veux pas dire à Clamart même, mais sur la route de Clamart à Fleury.

— Je n'aime pas Clamart... Où se trouve Fleury ?

— Tenez, madame, sur ce coteau en face, — dit l'agent de locations en montrant par la fenêtre les hauteurs boisées qui font, à l'est et au sud de Meudon, une ceinture verdoyante.

— C'est loin de Clamart, n'est-ce pas ?

— Il y a au moins cinq kilomètres de Fleury à Clamart. Fleury est sur le territoire de Meudon et fait partie de sa commune. C'est très joli, très sain, à la porte même du bois, et j'ai là une propriété superbe, admirablement ombragée... J'ai failli la louer ce matin et j'ai rendez-vous demain avec un notaire de Paris qui doit venir la visiter. Certainement elle ne restera pas longtemps sans être louée, car je vous le répète, madame, il n'y a plus rien.

— Eh bien ! allons la voir, — décida tout à coup la cliente.

La propriété convint à merveille. Le prix de location, quoique élevé, — trois mille francs pour la saison, — ne souleva aucune objection, et le reçu de la moitié de cette somme, payable au moment de l'entrée en jouissance, fut délivré au nom de mademoiselle de Chavanges.

C'était bien, en effet, l'ex-professeur de piano de la rue Clauzel, réincarnée dans la personnalité de l'amie de la vicomtesse d'Arcis, que nous retrouvons, après dix années, locataire pour quelques mois d'une villa de la banlieue parisienne, voisine de la localité habitée par la femme Ardusson et par Liette devenue aujourd'hui une grande et ravissante jeune fille de dix-sept ans.

Valérie Dubourg avait fait preuve d'une habileté consommée dans la métamorphose aujourd'hui complètement réalisée ; les chances les plus favorables avaient, du reste, secondé son usurpation audacieuse.

Munie de tous les papiers de la mère de Liette, qu'elle avait trouvés dans les malles de l'hôtel de la rue de Rivoli, elle avait pu se mettre minutieusement au courant de tout ce qui concernait celle dont elle allait s'approprier la fortune. Elle disparut d'abord, se fixant à Lyon, où elle passa une année entière sous le nom de Lia de Chavanges, sûre que personne ne pourrait lui contester ce nom. — La famille de Chavanges, originaire de l'Ain, se trouvait depuis plusieurs années complètement éteinte ; le père de Lia, le dernier survivant, avait vécu fort retiré en son manoir qu'il légua aux hospices, et il n'avait laissé aucunes relations.

Au moyen d'une femme d'affaires, dont elle fit une sorte d'intendant et qu'elle envoya à La Pommeraiie, la fausse Lia de Chavanges congédia un à un tous les anciens serviteurs du château et les remplaça par de nouveaux.

Elle ne vint s'établir à Saint-Gemmes que deux ans après la mort de la vicomtesse, et elle y vécut dans une retraite absolue, entourée d'un confortable et d'un luxe qui lui en firent paraître le séjour très supportable.

Du reste, elle voyagea fréquemment : elle vint à plusieurs reprises à Lyon, où la gardienne de Liette devait lui écrire ; elle se rendit aussi à l'étranger, afin de s'assurer qu'elle n'avait rien à craindre de la part du vicomte d'Arcis, et passa plusieurs fois une partie de l'hiver à Paris.

Un seul point préoccupait l'usurpatrice : la fille de la vicomtesse d'Arcis vivait toujours.

Elle avait besoin d'être tenue au courant de ce qui se passait relative-

ment à cette enfant qui constituait pour elle une menace, un danger.

Poste restante, à Lyon, où la femme Ardusson devait lui écrire en cas urgent, sous les initiales qu'elle avait indiquées, pas une lettre n'arriva et les années s'écoulèrent ainsi sans aucune nouvelle, tandis que Valérie Dubourg voyait approcher rapidement l'époque à laquelle Liette, devenue une jeune fille, atteindrait sa majorité.

Jusqu'alors, elle n'avait pu être inquiète. Elle savait que Liette se trouvait en pension, d'après les renseignements qu'elle avait habilement obtenus. — Mais elle avait dix-sept ans aujourd'hui. — Qu'allait-il se passer ?

Sophie Ardusson n'aurait aucun intérêt à conserver cette charge, si toutefois elle ne s'était pas attachée à Liette.

En tous cas, il ne lui serait pas possible de retrouver celle qui la lui avait confiée, à moins que la mémoire de l'enfant n'eût survécu dans l'esprit de la jeune fille, et que Liette elle-même, se souvenant des premières années de sa vie passées au château de sa mère, n'en retrouvât le chemin.

Cela paraissait bien improbable à l'aventurière, mais il importait de ne point se laisser surprendre par les événements.

— Liette doit avoir dix-sept ans aujourd'hui, — s'était dit la néo-châtelaine de La Pommeraiie ; — c'est l'époque où son éducation doit être terminée... Je veux savoir ce qui se passe !...

Elle essaya de calmer l'inquiétude qui n'avait cessé de la tourmenter lorsqu'elle envisageait l'avenir, en raisonnant avec logique :

— Toutes mes précautions ont été bien prises... Cette femme ne possède ni acte de naissance, ni aucun papier. Elle ne connaît que le nom que je lui ai indiqué, Liette Darcis, sous lequel il lui serait impossible de retrouver sans qu'on le lui indiquât celui de Lia d'Arcis...

Néanmoins, je veux savoir ce qu'elle va faire de Liette... Je veux voir...

Comment se fait-il que, pendant ces dix ans, cette femme ne m'ait pas écrit une seule fois à l'adresse que je lui avais donnée, poste restante, à Lyon ?

Et c'est ainsi que Valérie Dubourg s'était décidée à partir. — En passant quelques semaines dans les environs de Clamart, elle se renseignerait aisément, car elle ne pouvait confier cette mission à personne.

Qui la reconnaîtrait aujourd'hui, après dix années, sous la nouvelle physionomie qu'elle s'était faite ?... Sa coiffure de cheveux précocement blanchis, disposés en petits bandeaux couvrant les tempes, modifiait complètement son visage dont l'ovale se trouvait allongé ; sa toilette, grâce au changement successif apporté par la mode, la transformait au point de la rendre absolument méconnaissable.

À ce sujet, l'habile aventurière se sentait complètement rassurée.

Pour le temps qu'elle avait résolu de passer dans la villa de Fleury, la fausse Lia de Chavanges avait amené deux domestiques qui vinrent la rejoindre au moment où elle s'y installa, et l'on ne prit pas plus garde à elle qu'aux nombreux Parisiens qui viennent passer la saison en ces délicieux coins de banlieue, fuyant la poussière et la chaleur du macadam.

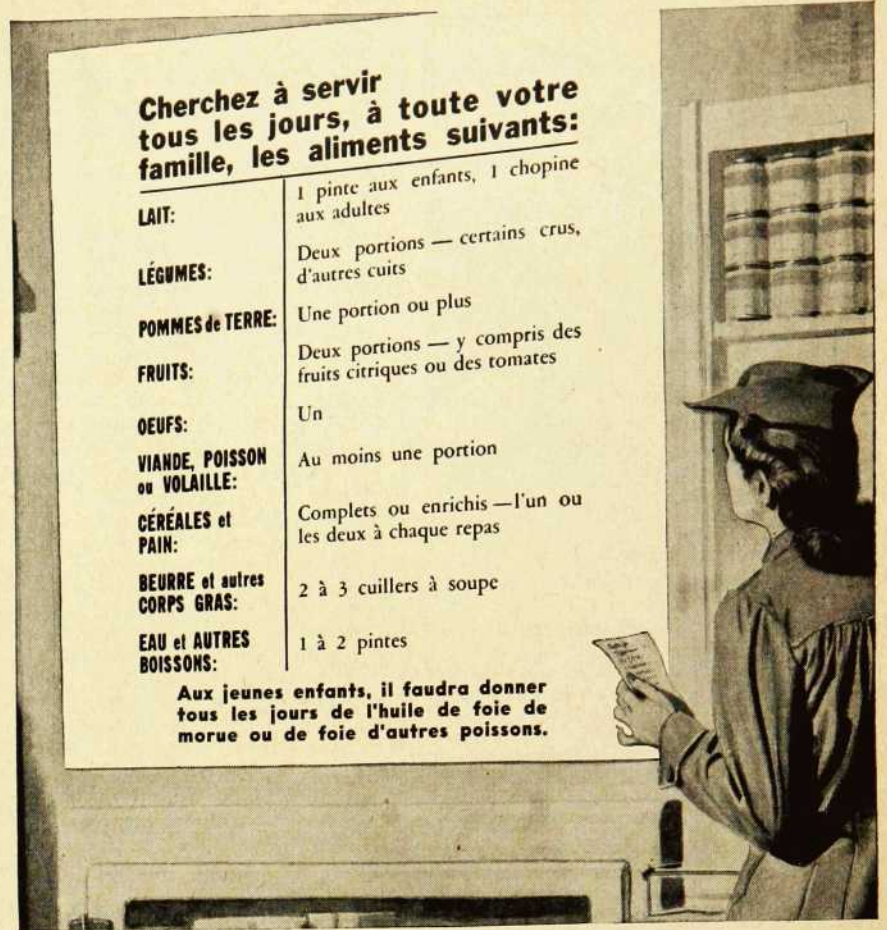
Aussitôt elle se mit en quête.

Sous l'allure d'une promeneuse, elle retrouva sans peine la maison de la femme Ardusson, toujours la même, avec ses deux fenêtres du rez-de-chaussée qu'elle habitait, ouvrant sur la rue de Paris ; elle n'osa point passer trop près, non dans la crainte

## Cherchez à servir tous les jours, à toute votre famille, les aliments suivants:

|                                     |   |
|-------------------------------------|---|
| <b>LAIT:</b>                        | 1 pinte aux enfants, 1 chopine aux adultes                    |
| <b>LÉGUMES:</b>                     | Deux portions — certains crus, d'autres cuits                 |
| <b>POMMES de TERRE:</b>             | Une portion ou plus   |
| <b>FRUITS:</b>                      | Deux portions — y compris des fruits citriques ou des tomates |
| <b>OEUFs:</b>                       | Un  |
| <b>VIANDE, POISSON ou VOLAILLE:</b> | Au moins une portion  |
| <b>CÉRÉALES et PAIN:</b>            | Complets ou enrichis — l'un ou les deux à chaque repas        |
| <b>BEURRE et autres CORPS GRAS:</b> | 2 à 3 cuillers à soupe  |
| <b>EAU et AUTRES BOISSONS:</b>      | 1 à 2 pintes  |

Aux jeunes enfants, il faudra donner tous les jours de l'huile de foie de morue ou de foie d'autres poissons.



## Nourrissez-vous bien votre famille?

**LA QUANTITÉ DES ALIMENTS** ne garantit pas, à elle seule, une bonne nutrition. "Manger beaucoup" ne veut pas toujours dire "Être bien nourri".

Pour que le régime alimentaire quotidien soit bien compris, il faut qu'il y ait une juste proportion entre les aliments qui fournissent de l'énergie, les aliments constructeurs et réparateurs, et les aliments protecteurs et régularisateurs.

Les aliments en question ne coûtent pas plus cher que les autres. Cependant, ils contribueront à vous assurer la bonne santé qui vous permet de vaquer à toutes vos occupations. Une alimentation bien comprise contribuera également à vous préserver des maladies qui sont, en général, plus fréquentes par les temps difficiles et fatigants, comme ceux que nous traversons.

Des experts en diététique ont préparé des tables-guides très simples, permettant de choisir les aliments qui conviennent le mieux. La table ci-dessus en est un exemple. En vous y conformant, les repas que vous servirez fourniront les éléments d'un régime alimentaire bien compris. Vous n'avez pas à vous inquiéter de subtilités techniques telles que : hydrates de carbone, protéines, vitamines et sels minéraux.

Voici quelques conseils grâce auxquels vos dollars iront plus loin, pour la nourriture de votre famille :

**1. Les aliments en saison** sont, en général, meilleur marché ; en achetant en grandes quantités, vous ferez des économies.

**2. En ce qui concerne la viande, les bas morceaux** ont la même valeur nutritive que les morceaux plus chers.

**3. Les fruits secs** peuvent remplacer les fruits frais, lorsque ceux-ci sont hors de saison ; mais il faudra y ajouter des jus de fruits citriques, ou du jus de tomates. Les fruits en conserve ont, à peu de chose près, la même valeur nutritive que les fruits frais.

**4. Faites cuire vos légumes jusqu'à ce qu'ils soient tendres**, pas plus, et dans aussi peu d'eau que possible. Servez-vous de l'eau et du jus des légumes en conserve, pour vos soupes et vos ragoûts. Ils contiennent des vitamines et des sels minéraux. N'ajoutez pas de bicarbonate de soude à vos légumes — il détruit les vitamines. Consommez une certaine quantité de légumes crus.

**5. Le lait, frais, conservé, séché**, ou sous forme de fromage, est une des substances alimentaires les plus avantageuses que vous puissiez acheter pour votre argent. Il constitue la meilleure source de calcium.

Si vous désirez de plus amples renseignements sur la façon de faire des menus nourrissants et économiques, demandez à la Metropolitan un exemplaire de ses brochures gratuites : "Le Livre de Cuisine" et "Ce qu'il faut manger pour se maintenir en bonne forme".

L'annonce ci-dessus est publiée par la Metropolitan Life Insurance Company dans l'intérêt de la Campagne Nationale pour l'Alimentation.

### Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker

PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln

PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE  
AU CANADA : OTTAWA

Metropolitan Life Insurance Company,  
Direction Générale au Canada, Ottawa.  
Veuillez bien m'envoyer un exemplaire  
de vos brochures 3-S-42, "Le Livre de  
Cuisine de la Metropolitan", et "Ce  
qu'il faut manger pour se maintenir  
en bonne forme".

Nom .....

Rue .....

Localité .....

## Sa vie a coûté une vie...



**S**ON premier sourire, son premier regard sur la vie... et la maman ne sera pas là pour l'accueillir. Tous les ans, ce drame silencieux se répète mille fois au Canada. Tous les ans, mille bonheurs se changent brusquement en mille deuils... Mais pourquoi? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL auraient évité ces conséquences douloureuses...

Grâce à FEMOL, des milliers de femmes ont franchi avec sérénité les étapes pénibles de leur vie. Et combien d'entre elles, qui redoutaient tous les mois la période accablante, voient maintenant sans malaises, sans terreurs, l'approche de la journée difficile!

FEMOL n'est pas un simple calmant: c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Pourquoi ne pas adopter FEMOL aujourd'hui même?

POUR LA JEUNE FILLE      POUR LA MAMAN  
POUR LE RETOUR D'ÂGE

# FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Jolignez-vous à la foule des femmes heureuses  
INSTITUT CAZO  
637, rue Craig ouest, Montréal.

## MONGEAU & ROBERT CIE LTÉE

Importateurs  
de Charbons Anthracite  
et Bitumineux

1600 est, rue Marie-Anne

MONTREAL

Tél.: AMherst \* 2131



Mentholatum soulage promptement du mal, trouve l'explication des faits dont elle faisait la constatation.

reconforte tous les jours

d'être reconnue, mais comme si une force intérieure, la pusillanimité du criminel sans doute en présence de son œuvre, lui en interdisait l'approche.

Elle y revint à plusieurs reprises, se demandant chaque fois comment elle pourrait s'y prendre pour se renseigner, sans attirer sur elle l'attention, et un jour elle aperçut une grande et ravissante jeune fille qui pénétra dans la maison de Sophie Ardusson, dont de l'intérieur elle entr'ouvrit les volets.

Il n'y avait aucun doute à avoir: cette jeune fille ne pouvait être que Liette.

Les traits de l'enfant, du reste, étaient demeurés ineffaçablement gravés dans le souvenir de Valérie Dubourg. — L'adolescence les avait poétisés, comme elle l'avait embellie toute entière, mais les années n'avaient apporté aucun changement dans l'adorable visage d'ange que la misérable avait admiré lorsque la criminelle envia la saisit, dix ans auparavant, en présence de la vicomtesse d'Arcis et de sa fille.

Et pourtant, à sa vue, Valérie Dubourg fut absolument saisie d'une stupeur qui, un instant, la cloua sur place.

Il fallait bien que le visage de Liette fût toujours le même pour qu'elle l'eût reconnue ainsi à première vue, car la mise de la jeune fille contrastait étrangement avec la riche toilette qu'avait eue autrefois l'enfant.

Son costume, d'une simplicité déconcertante pour qui connaissait son origine aristocratique, était aujourd'hui celui d'une petite ouvrière parisienne qui, toujours gracieuse, se taille une toilette coquette dans une « fantaisie » à vingt-neuf sous le mètre.

— Que s'est-il passé?... — se demandait l'ex-professeur de piano. — Qu'est-ce que cette femme a donc fait d'elle?... Elle ne savait rien évidemment de la naissance de Liette, elle ne connaissait rien de sa famille, et le nom que je lui ai donné ne pouvait l'éclairer; mais cependant il lui était impossible de prendre cette enfant pour une fille d'ouvriers... Comment l'a-t-elle donc élevée?... Le souvenir de Liette se serait-il effacé?... Ne se rappellerait-elle plus son enfance?...

Et une joie secrète la fit tressaillir. Les conjonctures imprévues que la misérable envisageait lui apparaissaient comme les plus favorables à la sûreté de sa criminelle entreprise.

Elle eut l'intuition que tout lien devait être irrémédiablement brisé entre l'héritière de la fortune de la vicomtesse d'Arcis et celle qui l'avait accaparée.

Mais, suscitée par ces pensées nouvelles si propices à ses desseins, Valérie Dubourg voulut plus que jamais savoir la vérité.

Elle revint, elle rôda, elle observa, et plusieurs fois elle revit Liette.

Elle eut même l'audace de pénétrer dans une boutique où elle l'avait vue entrer, sûre de ne pouvoir être reconnue, et elle l'entendit parler. — Sa voix la frappa, car elle la reconnut malgré les années écoulées.

Elle l'écouta, tout en faisant de son côté quelques achats, et d'après les paroles échangées entre la jeune fille et la commerçante, elle ne put plus concevoir un seul doute.

Alors, l'esprit de cette femme, qui semblait posséder l'intuition complète du mal, trouva l'explication des faits dont elle faisait la constatation.

— Sophie Ardusson, — se dit-elle, — a voulu garder pour elle les vingt mille francs que je lui ai envoyés; elle a laissé ignorer à Liette qu'on l'avait largement payée pour se charger d'elle, afin que, se croyant d'une

humble origine, l'enfant n'eût aucune prétention. Elle en a fait une ouvrière!...

La certitude désormais était absolue, et cependant Valérie Dubourg, poussée malgré elle par une mystérieuse inquiétude, éprouvait le besoin de pénétrer plus avant dans le secret de cette existence.

Elle observa encore, et un soir, elle vit passer un jeune homme, sur le trottoir opposé, devant la maison de la femme Ardusson dont les deux fenêtres étaient ouvertes.

C'était un ouvrier appartenant indubitablement à l'industrie, probablement un mécanicien à en juger par son bourgeron et sa cote de toile bleue.

Valérie Dubourg l'examina attentivement, tandis qu'il paraissait absorbé par celle qui se trouvait à l'intérieur de la maison, et elle constata la mâle beauté de ses traits, la régularité de son visage éclairé par des yeux brillant à la fois d'intelligence et d'amour, — car, elle ne pouvait en douter, ce ne pouvait être qu'un amoureux, son allure l'indiquait clairement.

— Parbleu! je ne me trompais pas, — se dit-elle en voyant ce jeune homme traverser la rue et s'approcher de la fenêtre à laquelle parut Liette.

Et elle s'approcha à son tour, du pas lent d'une promeneuse, afin d'entendre ce qui allait se dire entre les jeunes gens dont les mains se seraient par dessus l'appui de la fenêtre.

Elle s'arrêta à quelques pas, au bord du trottoir, paraissant chercher quelque chose dans le petit sac de maroquin pendu à son bras, afin de se donner une contenance, et elle entendit:

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? — demanda le jeune homme.

— J'ai travaillé toute l'après-midi à cette broderie que je dois livrer demain matin, — répondit Liette.

— Mais demain c'est dimanche, vous ne travaillez pas?

— Je me lèverai de bonne heure, j'aurai fini à neuf heures; j'irai aussitôt porter ce travail au couvent des sœurs de la Présentation à Meudon.

— Avez-vous pensé à moi? Liette rougit adorablement à cette question et sa réponse fut faite si bas que Valérie Dubourg ne put en entendre un mot. — Le sens pourtant ne lui en échappa point.

— Moi, — répondit le jeune ouvrier dont les regards brillaient amoureuxment, — j'ai trouvé le temps plus long que de coutume, sans doute parce qu'il me tardait d'être à demain où je vous aurai toute l'après-midi...

A quelle heure pouvez-vous sortir? — demanda-t-il en effleurant de sa main celle que la jeune fille avait posée sur l'appui de la fenêtre.

— Maman Sophie doit partir à midi et nous déjeunerons de bonne heure afin qu'elle soit prête, — dit Liette. — Alors dès qu'elle sera partie...

— Je vous attendrai à midi et demi sur la route de l'orphelinat. Nous irons du côté du bois de Meudon.

— Oui... à demain, Pierre. Les deux jeunes gens se serrèrent la main maintenant, et leurs dernières paroles furent prononcées tout bas.

Valérie Dubourg s'éloigna à ce moment.

— Il faut que je l'aie vue et entendue pour le croire!... — pensa-t-elle avec une joie qu'elle avait peine à contenir.

Liette devenue une simple ouvrière!... Liette aimée par un ouvrier!... Qu'ai-je à craindre désormais?... Rien!... Non, rien ne peut plus venir déranger mes projets!... Ah! quelle inspiration j'ai eue ce jour-là!...

Mais tout d'un coup, l'éclat de cette joie coupable s'éteignit, et un pli vint, sous la voilette, barrer le front de l'usurpatrice.

— Si cependant Liette se souvenait!... — se dit-elle en proie à une appréhension voisine de la terreur. — Si elle a gardé le souvenir du passé... Ce château où elle a vécu... sa mère... le luxe dont son enfance a été entourée... Et si elle veut un jour épouser cet ouvrier, il faudra bien qu'elle cherche les papiers qui lui seront alors nécessaires...

Et lui qui l'aime, que ne fera-t-il pour elle, pour connaître son origine, pour retrouver sa famille!... Oh! il faut que je sache!... Il le faut, et demain je serai là... Je veux les entendre pour connaître leurs projets!...

Valérie Dubourg s'était éloignée, se défendant mal contre le bouleversement plein de menaces qui venait de succéder à la joie un moment conçue, et elle regagna la villa Fleury en prenant le train pour Meudon.

Mais le lendemain, à l'heure qu'elle avait entendu fixer, elle se trouvait sur la route ombragée de grands arbres qui va de Clamart au bois de Meudon en passant devant l'orphelinat fondé par la duchesse Galliera.

Et elle n'eût pas longtemps à attendre.

Vers deux heures, elle vit arriver Liette et celui qu'elle l'avait entendu appeler Pierre, celui qu'elle aimait.

Ils marchaient l'un près de l'autre, lentement, causant sans interruption, si absorbés tous deux qu'ils ne voyaient rien et ne remarquaient personne: elle les yeux baissés qu'elle levait furtivement, par instants, sur le visage du jeune homme; lui la devorait de ses regards qui traduisaient éloquentement la passion d'amour la plus ardente.

Ils étaient vêtus de leurs costumes des dimanches.

Liette portait une robe de claire mousseline de laine, semée de fleurettes; elle était coiffée d'un chapeau de paille garni d'un piquet de bluets et de blés mûrs, dont la nuance se fondait dans les tons dorés des blondes ondulations de sa chevelure; au cou, un ruban bleu noué au milieu des frisettes de la nuque était piqué par devant d'une petite broche en perles fantaisie; sa main fine et gantée portait, ouverte, une ombrelle crème bordée d'un volant de quipure.

Pierre avait un simple vêtement de drap bleu marine et un chapeau de paille.

Les suivre n'offrait aucune difficulté, et, marchant à distance derrière eux, se tenant de l'autre côté de la route, Valérie Dubourg continua à les observer, ennuyée de ne pouvoir, à cause de la distance, entendre ce qu'ils se disaient.

Elle ne les perdait pas de vue et essayait de comprendre, d'après les gestes, d'après les attitudes des deux jeunes gens, le sens de leurs paroles.

— Que peuvent-ils se dire? — fit-elle, pour diminuer ses regrets. — Ils parlent d'amour, ça se voit bien.

Dans le bois, peut-être je pourrai me rapprocher d'eux, — ajouta-t-elle lorsqu'on arriva à la porte de Fleury.

Le bois de Meudon était plein de bruits, de chansons et de rires. — Les bandes et les couples s'y trouvaient en nombre, comme chaque dimanche, et des familles entières, qui avaient déjeuné sur l'herbe, à l'ombre des chênes, des châtaigniers et des bouleaux, occupaient de vastes emplacements, rendant difficiles aux nouveaux arrivants le moyen de trouver une place un peu à l'écart.

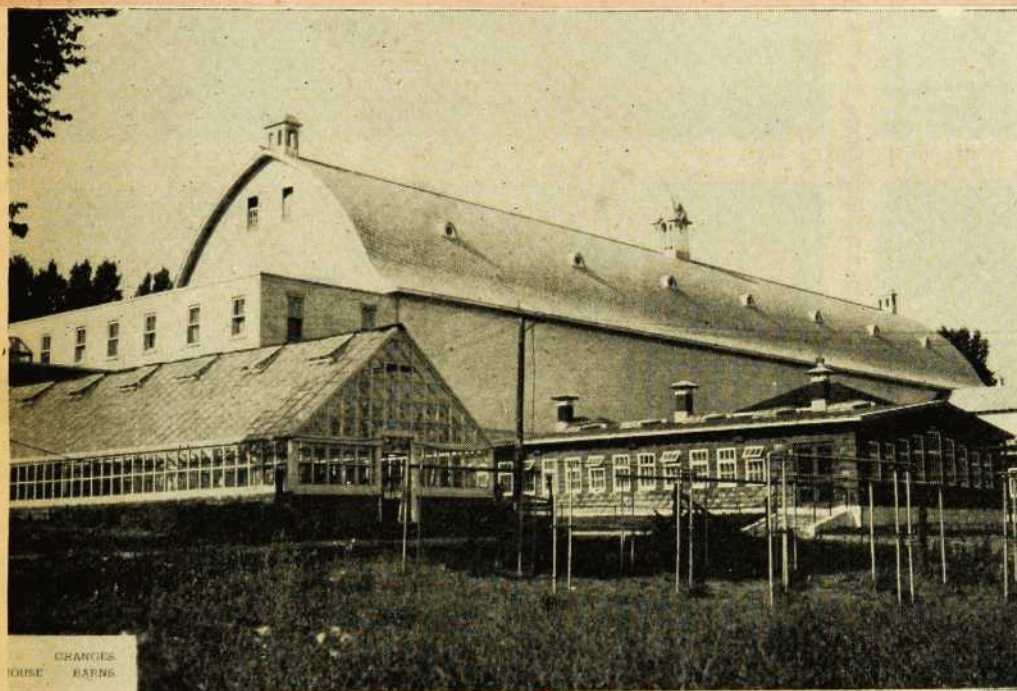
Les hommes, étendus sur la mousse et les feuilles sèches, dormaient ou lisaient le journal; les femmes cau-

(Lire la suite page 29)

# L'INSTITUT AGRICOLE D'OKA



L'Institut Agricole d'Oka (corps principal), érigé en 1930, l'hon. L. J. Perron étant ministre de l'Agriculture du Québec.



## HISTORIQUE

L'INSTITUT AGRICOLE D'OKA comptera bientôt 50 ans d'existence. Il a été fondé en 1893, par un groupe de religieux Trappistes venus de Bellefontaine, France, afin de prendre possession d'un terrain mis à leur disposition par les Messieurs de St-Sulpice de Montréal, sur le territoire de la paroisse d'Oka.

Le gouvernement provincial de Québec, d'accord avec les autorités religieuses, offrit bientôt son concours aux RR. PP. Trappistes, pour créer à Oka un centre d'enseignement agricole.

Ce projet, qui souriait fort à Dom Antoine, son premier Abbé, aboutit le 8 mars 1893, date de la fondation de l'Ecole d'Agriculture d'Oka. Seize ans plus tard, en 1909, l'Ecole d'Agriculture était érigée en Institut Agricole, affilié à l'Université Laval de Montréal, avec privilège d'octroyer des diplômes universitaires. Depuis lors, l'Institut a formé 415 diplômés, qui lui font honneur dans tous les domaines de l'agriculture québécoise et même canadienne.

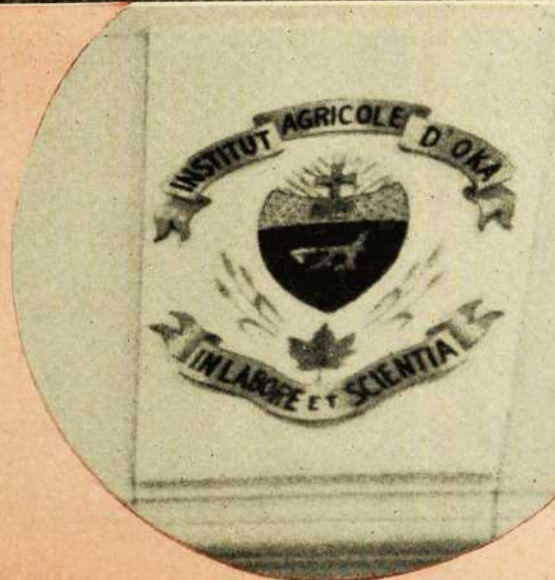
Depuis son élection au siège abbatial, en 1913, le successeur de Dom Antoine, le T. R. P. Dom Pacôme Gaboury a parfait merveilleusement l'organisation de l'Institut, tout en relevant magnifiquement de ses cendres son abbaye incendiée en 1916. Des constructions nouvelles se sont élevées en 1914 d'abord, puis en 1916, et enfin en 1930, où furent jetées les fondations d'une impressionnante construction de style moderne, à six étages.

A l'entrée du "Pensionnat", construit en 1914. Au centre, le R. P. Yves, o. c. r., secrétaire de l'Institut, et M. Gustave Toupin (Laval et Cornell), professeur de Zootechnie générale et spéciale. A droite, un groupe de la délégation du "Samedi" et de "La Revue Populaire", reçue à Oka en novembre dernier.

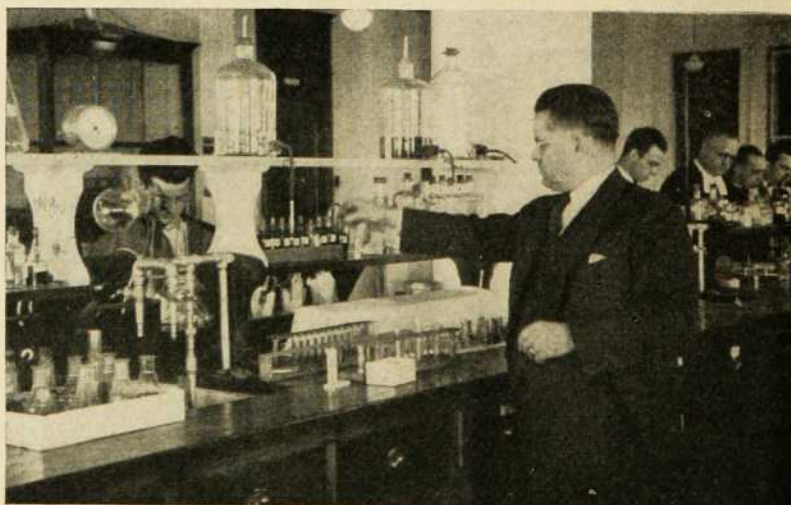
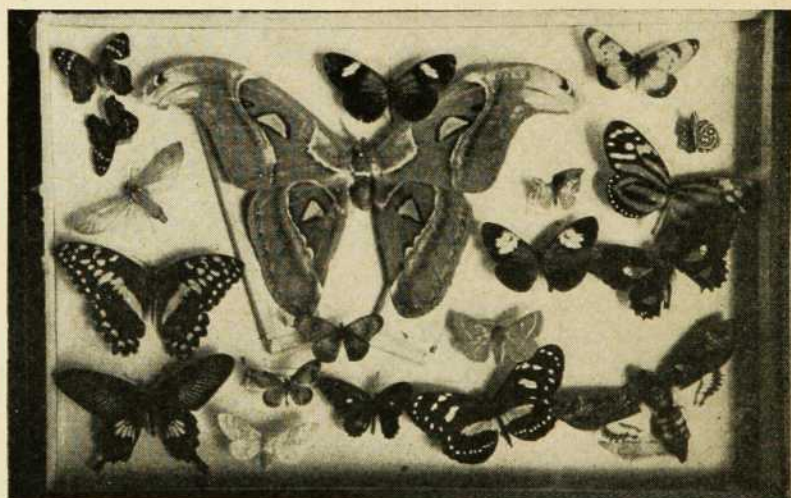
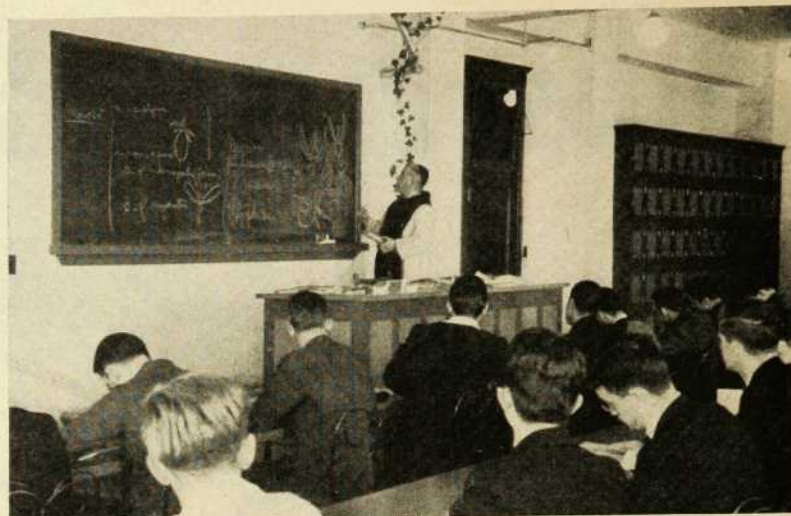
(Photos La Trappe et "Le Samedi")



Ci-dessus, quelques-uns des immenses bâtiments de la ferme d'Oka. Le cheptel compte à peu près 140 têtes de bovins, 50 têtes d'équidés, autant de truies d'élevage et plus de 2000 poules, le tout constituant un matériel considérable d'une valeur incalculable pour les fins d'enseignement. — A droite, les armes de l'Institut: "In labore et scientia" (verrière de la chapelle).



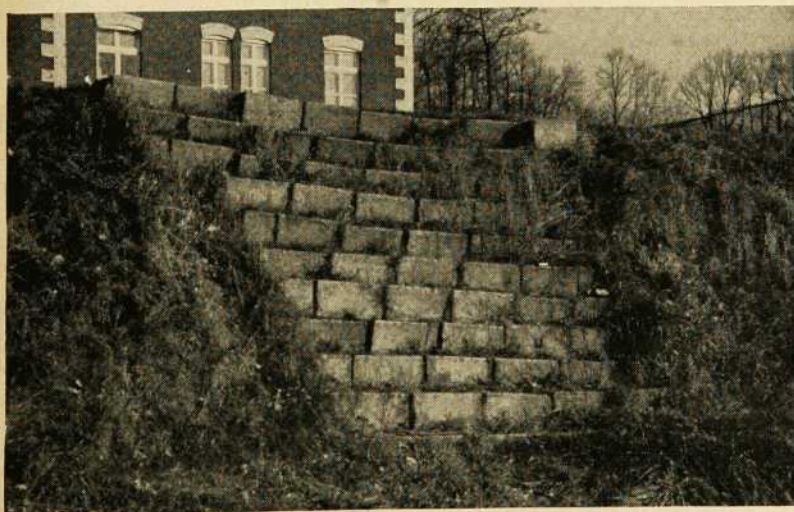
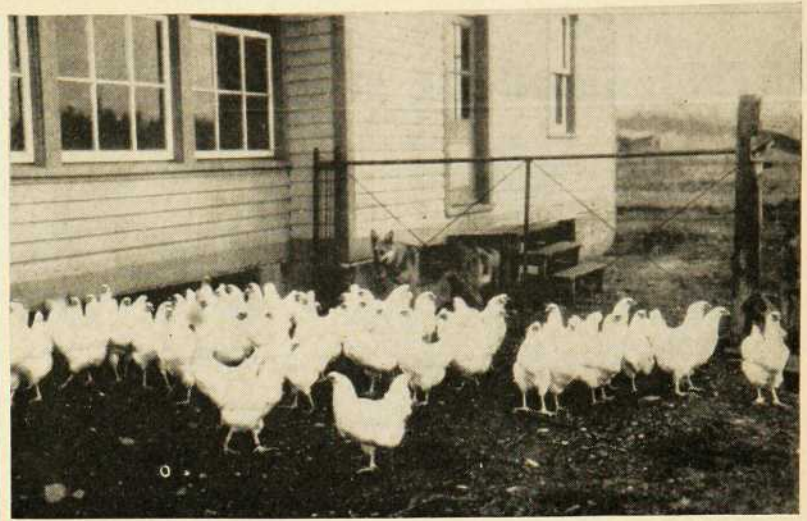
AUTRES PHOTOS HENRI PAUL  
AUX 2 PAGES SUIVANTES.



A gauche, de haut en bas : Le grand hall de l'Institut. — Une chambre d'étudiant. — Le réfectoire des étudiants. — La salle de billard des professeurs de l'Institut Agricole et de l'École de Médecine Vétérinaire.

— A droite, de haut en bas : Une classe du R. P. Louis-Marie (botanique et génétique). — Les herbiers mobiles du laboratoire de botanique (à droite, le R. P. Yves, secrétaire). — Au nombre des collections entomologiques du R. P. Léopold. — Le laboratoire de Technologie des sols (Dr. Charles-A. Fontaine).

(Photos Henri Paul)



A gauche, de haut en bas : L'Ecole de Médecine Vétérinaire d'Oka. — L'amphithéâtre de Zootechnie (M. Gustave Toupin, professeur). — La salle de dissection de l'Ecole de M. Vétérinaire. — Derniers vestiges de l'escalier de la première Trappe. — A droite, de haut en bas :

Un troupeau des célèbres volailles "Chanteclerc" sous la garde de chiens-bergers. — Cours d'arboriculture en plein air : Un frère trappiste, aidé d'élèves, redresse la branche maîtresse d'un pommier qui a cassé sous le poids de ses fruits. La branche est ensuite fixée au moyen d'un ligo-tage en fil de fer. — Un professeur laïc explique à ses élèves l'avancement des jeunes pousses d'automne. (Photos Henri Paul)

## PETITE ENQUÊTE SUR LES

# FEMMES

Connaissez-vous bien la vôtre ?

**M**ONSIEUR, si vous pensez que votre femme est un ange, vous faites une concurrence déloyale au ciel ; si vous croyez, au contraire, qu'elle est un démon, fût-il joli, vous exagérez sûrement. Je crois, d'ailleurs, que la vie, avec une femme absolument parfaite, serait affreusement monotone, et que l'existence ressemblerait à un plat quotidiennement renouvelé de sucre à la crème. Personne ne résisterait à ce régime-là !

Voyez le questionnaire ci-dessous ; peut-être ferez-vous quelques petits rapprochements, sans malice bien entendu. Ils vous diront que votre femme est un être faillible, comme tout le monde, et si vous avez bon cœur — ce dont je ne doute point — vous ne l'aimerez que davantage, pour vous mettre d'accord avec cette belle maxime : La Force protégeant la Faiblesse.

### Dans la vie privée

Si vous passez trop de temps à lire les journaux, vous les enlève-t-elle en disant : « J'ai connu un homme qui faisait comme toi et qui en est devenu fou » ?

Si vous fumez une pipe de plus que d'habitude, lève-t-elle les yeux au ciel en disant : « Pourrais-tu me dire quelle sorte de saleté tu fumes là-dedans ? »

Ne vous affirme-t-elle pas, d'autre part, que si elle fume elle-même, c'est uniquement pour faciliter sa digestion ?

*Voyons, mon pauvre ami ! est-ce que les hommes connaissent quelque chose à cela ?*



### En promenade ensemble

Vous fait-elle les gros yeux s'il vous arrive de dire : « Tiens ! regarde donc comme cette femme est jolie et élégante ? »

Vous fait-elle faire des stations interminables devant une vitrine en vous racontant des choses auxquelles vous ne comprenez rien du tout ?

Si elle rencontre une amie, lui fait-elle les plus beaux compliments du monde pour vous confier ensuite : « Elle, ce n'est qu'une petite pimbêche » ?

En rentrant, vous dit-elle avec un aplomb souriant, qui vous laisse sans voix : « C'est entendu, j'irai m'acheter demain le chapeau que tu as remarqué et qui te plaît tant ? »

### Sa toilette

S'obstine-t-elle à faire entrer ses pieds dans des chaussures trop courtes de deux ou trois points ?

Les drames de la guerre lui semblent-ils moins catastrophiques qu'une échelle à ses bas ?

Transforme-t-elle ses paupières en une sorte d'arc-en-ciel où le bleu domine, et ses ongles ont-ils l'air d'être écorchés tout vifs ?

Si vous risquez un timide conseil pour ses robes, vous dit-elle d'un ton péremptoire : « Voyons, mon pauvre ami ! est-ce que les hommes connaissent quelque chose à cela ? »

### Et la vôtre

Vous dit-elle, avec un peu d'indulgence et d'ironie, que vous êtes toujours fichu comme l'as de pique, et que ce n'est pas toujours drôle de sortir avec vous ?

Et, le lendemain, vous affirme-t-elle que votre chapeau d'il y a deux ans est encore très présentable ?

Et, le surlendemain, ne trouve-t-elle pas cette solution élégante : « C'est très facile d'arranger les choses... Si tu voyais la belle robe que j'ai admirée dans un grand magasin ? »

Ne dit-elle pas très sérieusement à ses amies : « Mon mari ? si je n'y vois pas par moi-même, il est capable de toujours porter ses vieux paletots et ses vieilles culottes ? »

### Quand elle magasine

Achète-t-elle des choses inutiles sous le seul prétexte que c'est trop bon marché pour ne pas en profiter ?

Met-elle la patience des vendeuses à l'épreuve, au point de leur faire côtoyer une attaque d'épilepsie ?

Après avoir fait déballer des douzaines d'articles et des centaines de coupons, ne s'en va-t-elle pas en disant : « Il n'y a décidément rien dans ce magasin-là » ?

Vous impose-t-elle, pour la punition de vos vieux péchés, de l'accompagner lors de ses magasinages ?

### Ses attitudes diverses

Avoue-t-elle franchement son âge et cela — comble de l'héroïsme — devant des femmes plus jeunes qu'elle ?

Vous dit-elle que les hommes les plus élégants ne sont tout de même qu'une erreur de la nature, et que les trop gras devraient porter des corsets ?

Prend-elle un air de martyre quand vous lui dites — ce qui est quelquefois vrai — qu'une affaire urgente vous retiendra toute la soirée dehors ?

Est-elle capable, dans un restaurant, de manger un plat terriblement épicé, et cela avec des mines de chatte qui boit du lait, parce que le plat coûte très cher et qu'il y a de ses amies à la table voisine ?

### Et ceci encore

Quand elle casse une assiette, ne vous dit-elle pas, invariablement : « C'est de ta faute ! » et ne trouve-t-elle pas mille bonnes raisons pour le prouver ?

Ne réclame-t-elle pas tel nouveau chapeau parce que tout le monde en a un comme cela, sauf elle ? ce qui ne l'empêche pas de dire, avec une étonnante logique : « Je ne veux plus de mon autre ; on voit ça sur la tête de tout le monde ? »

Ne pose-t-elle pas ceci en principe : « Tous les hommes sont des égoïstes ne pensant qu'à eux-mêmes et qui ne comprendront jamais la femme ? »

Quand elle se prépare pour sortir avec vous et qu'elle dit : « Je suis prête dans une minute », cela signifie-t-il moins d'une heure ou davantage ?

Messieurs les maris, je pourrais allonger longtemps la liste des petites questions, mais celles-ci doivent suffire pour classer votre compagne dans la catégorie qui lui convient.

Si un quart des réponses lui sont favorables, vous avez une femme très supportable ; avec la moitié, c'est un gentil bijou à mettre en vitrine, mais avec la totalité, c'est le merle blanc que personne, dit-on, n'a jamais encore vu. Il existe peut-être tout de même chez vous...

## PETITE ENQUÊTE SUR LES

# MARIS

Connaissez-vous bien le vôtre ?

— *Moi, dit l'une, je lis dans son caractère comme dans un livre.*  
 — *Et pour moi, prétend une autre, la porte derrière laquelle il cache ses petits secrets n'est qu'une écumoire.*  
 — *Les maris, conclut une troisième, ils sont à peu près tous taillés sur le même modèle, et le plus fin d'entre eux ne résiste pas à dix minutes d'analyse féminine.*

*Est-ce bien sûr ? Eh bien, moi qui ne suis qu'un homme, je vais vous poser quelques questions auxquelles vous trouverez peut-être un peu d'intérêt parce que vous connaîtrez mieux ensuite votre mari. Le trouverez-vous meilleur ou pire ? A vous d'y répondre.*

### Dans la vie privée

Vous fait-il remarquer qu'il s'éveille plus facilement et se lève plus rapidement que vous ?

Sa première parole est-elle pour vous demander si vous avez bien dormi, ou pour vous expliquer qu'il aura de la besogne par-dessus la tête ce jour-là ?

Son sourire matinal ressemble-t-il davantage à une grimace qu'à une risette ?

S'essuie-t-il furtivement le bec après que vous l'avez embrassé ?

### Dans la vie sociale

Est-il toujours de l'avis des autres ?

Et rarement du vôtre ?

Est-ce un spécialiste de la marche à pas feutrés quand il rentre tard, afin, dit-il, de ne pas troubler votre sommeil ?

Est-il expert dans la connaissance des liqueurs fines ?

### En politique

Est-il d'avis qu'une élection ne change jamais rien à rien, et que la votation est une fumisterie ?

Affirme-t-il cela en faisant une tête de saule pleureur, ou bien s'il rigole en disant que sa conviction politique est le j'm'enfouisme ?

Passe-t-il, au contraire, du rouge au bleu — ou inversement — avec une adresse d'acrobate ?

Après une élection, a-t-il l'habitude de dire : « Il y a longtemps que j'ai prédit ce résultat-là » ?

### Sa philosophie particulière

Est-il optimiste, pessimiste, ou simplement sensualiste devant une bonne table ?

Prend-il l'amour pour une nécessité, une habitude, un luxe, ou quelque chose de supérieur à tout cela ?

Se console-t-il toujours d'un événement fâcheux en disant que cela aurait pu être pire ?

N'est-il, au contraire, jamais satisfait d'une bonne chose en affirmant qu'elle aurait pu être meilleure ?

### Ses petits caprices

Trouve-t-il la cuisine plus savoureuse chez un ami que dans sa propre maison ?

Critique-t-il toujours la cravate que vous lui avez achetée, même si elle lui plaît davantage que toutes les autres ?

A-t-il\*envie d'aller se promener quand il pleut, et de rester à la maison quand il fait beau temps ?

Préfère-t-il qu'on parle de lui, même en en disant du mal, que de n'en pas parler du tout ?

### Sa santé physique

A-t-il, ou croit-il avoir une indigestion s'il mange la moitié d'un œuf à la coque de plus que d'habitude ?



S'il marche sur la queue du chat, que faites-vous ? ...

A-t-il, au contraire, la mine d'un homme pleinement heureux après une nuit de ribouldingue au cours de laquelle il a embrassé, comme des copains, la moitié au moins des poteaux de toute la ville ?

Peut-il passer deux nuits sans dormir et sans la compagnie de flacons consolateurs ?

Est-il, au contraire, tout en sueur, simplement à regarder le seau de cendres qu'il faut remonter de la cave ?

### Ce qu'il s'imagine être des qualités

Sait-il mentir effrontément pour éviter une petite scène de ménage ou simplement une explication ?

S'imagine-t-il que son manque d'expérience dans ce qu'il entreprend est largement compensé par les beaux habits qu'il porte ?

Est-il autoritaire dans les petites choses de l'existence, parce que cela ne lui fatigue pas le cerveau ?

Se montre-t-il, par contre, toujours disposé à vous laisser le souci des grandes choses pour vous prouver sa confiance en vous ?

### Autres petites observations générales

Commet-il parfois des impairs, ce qui s'appelle encore, élégamment, mettre les pieds dans le plat ; par exemple, dire à une femme qu'il ne connaît pas, du mal de son mari qu'il n'a jamais vu ?

Impose-t-il sa manière de voir aux autres en disant : « Moi, je ne me trompe jamais » ?

Critique-t-il les hommes gras parce qu'il est maigre, ou les personnes maigres parce qu'il est gras ?

A-t-il enfin les réactions assez violentes et injustes pour s'en prendre au gouvernement lui-même, parce qu'il a marché sur une petite crotte de chien dans la rue ?

Quand il marche par mégarde sur la queue du chat, s'excuse-t-il en disant qu'il sait pourtant se placer les pieds dans la vie, ou crie-t-il plus fort que le chat ?

Analysez sagement ce petit questionnaire, mesdames, et si vous pouvez répondre, favorablement pour votre mari, à la moitié et surtout aux trois-quarts des questions, dites-vous bien que vous avez un as.

Si toutes les questions lui sont favorables, cela change les choses, à votre place je ne dormirais pas tranquille avant de lui avoir trouvé quelques petits défauts, même inoffensifs.

# VOTRE Horoscope

DU 19 FEVRIER AU 20 MARS



- 19 fév. — Les enfants nés ce jeudi sont d'un tempérament lymphatique ; ils se dirigeront vers les professions sédentaires.
- 20 fév. — Les enfants nés ce vendredi, doués de grandes qualités d'intelligence et de cœur, seront, pour la plupart, destinés à une réussite brillante.
- 21 fév. — Les enfants nés ce samedi, studieux, frileux et sédentaires, réussiront dans les carrières intellectuelles.
- 22 fév. — Les enfants nés ce dimanche seront nerveux et sensibles, bons commerçants mais époux chagrins.
- 23 fév. — Lundi ; enfants de caractère indépendant, seront, en général, heureux dans leurs entreprises ainsi qu'en amour.
- 24 fév. — Mardi. Ils auront des âmes de poètes et la vie leur sera douce, car ils la verront à travers leur rêve.
- 25 fév. — Mercredi. Ils seront énergiques et entreprenants. Ils réussiront dans les affaires, mais seront peu constants en amour.
- 26 fév. — Jeudi. Enfants jaloux et peu véridiques, ils seront en général plus heureux que ceux que le sort contraindra de vivre avec eux.
- 27 fév. — Vendredi. Après une jeunesse instable, ils se feront, par leur mérite, de très belles situations.
- 28 fév. — Samedi. De caractère indépendant, ils seront doués pour la musique. Ils auront des goûts bohèmes.
- 1er mars—Dimanche. Aimables et délégués, ils manifesteront une prédilection pour les carrières administratives.
- 2 mars — Lundi. Un peu lents, mais pleins de bonne volonté, les enfants nés ce jour vaincront les obstacles par leur persévérance.
- 3 mars — Mardi. Ces enfants auront plus de chance en affaires que dans la vie conjugale.
- 4 mars — Mercredi. Généralement ces enfants seront actifs et entreprenants, ils feront leur vie à leur guise.
- 5 mars — Jeudi. Travailleurs, patients et intelligents, ils suivront avec succès les carrières intellectuelles.
- 6 mars — Vendredi. Travailleurs et têtus, ils seront des employés modèles, mais peut-être des époux grincheux.
- 7 mars — Samedi. Les enfants nés à cette date sont lents et doux ; ils auront une destinée paisible.
- 8 mars — Dimanche. Très intelligents, ils seront appelés à réussir dans des carrières intellectuelles ou artistiques.
- 9 mars — Lundi. Délégués et entreprenants, ils chercheront la fortune hors des chemins battus.
- 10 mars—Mardi. Ces enfants seront plutôt timides, ce qui leur nuira en amour et en affaires.
- 11 mars—Mercredi. Aimables et studieux, ils feront de belles carrières dans les administrations publiques ou privées.
- 12 mars—Jeudi. Doués pour l'étude, ils réussiront dans les carrières libérales. Il y aura parmi eux des poètes et des savants.
- 13 mars—Vendredi. Boudeurs et timides, ils auront peur du Destin qui, pourtant, ne leur sera pas cruel ; ils se tiendront un peu à l'écart des autres.
- 14 mars—Samedi. Rêveurs et distraits, ils seront mieux doués pour la littérature que pour les affaires, par défaut de sens pratique.
- 15 mars—Dimanche. Ingénieux et adroits, ils réussiront dans les arts appliqués et montreront de l'habileté manuelle.
- 16 mars—Lundi. Ils auront une destinée aventureuse qui plaira à leur caractère très entreprenant.
- 17 mars—Mardi. Ils traceront droit dans la vie un sillon qui les conduira sûrement et lentement à une aisance convenable.
- 18 mars—Mercredi. Intelligents et actifs, ils réussiront mieux à l'étranger que dans la mère-patrie, où leur tempérament agissant serait mal à l'aise.
- 19 mars—Jeudi. Remuants, un peu bluffeurs, ils trouveront dans les affaires la voie qui répondra le mieux à leurs aptitudes... et qui conviendra à leurs défauts.
- 20 mars—Vendredi. Peu brillants, mais doués de qualités solides, ils feront des carrières honorables dans les administrations privées ou publiques.



Les personnes nées sous le signe des poissons seront en général, sympathiques, aimables et dignes de confiance. Elles devraient avoir du succès à des postes requérant du tact et du travail ardu. Elles seront habiles à tirer le meilleur parti des circonstances, et se sentiront le plus à leur aise en face de tâches exigeant une grande et ferme concentration d'esprit. Elles devraient épouser une personne née sous le signe du Cancer, du Scorpion, ou de la Vierge.

(Photo du Ministère fédéral de l'Agriculture.)

Un champ de betteraves de la Colombie Britannique



# LA BETTERAVE À SUCRE

PAR GUY LANCTÔT

L'HISTOIRE de la culture de la betterave à sucre remonte à trois cents ans avant notre ère, et le nom de Théophraste, philosophe grec, est le premier qu'on rattache à cette industrie. Il fait mention quelque part, dans ses écrits, de la culture de deux variétés de betteraves.

Plus tard, en 1747, un chimiste du nom d'Andrew S. Margraff, réussit la cristallisation du sirop de betterave, mais ce fut un Français, Charles François Achard, qui démontra l'utilité pratique du sucre de betterave. La première raffinerie fut construite en 1779-81, près de Steinau, en Silésie.

En Amérique, les premiers travaux de recherche furent tentés aux Etats-Unis, vers 1830, et les premières plantations, établies près de Philadelphie. La première raffinerie fut érigée à Northampton, Mass., en 1838. Le chiffre de production de la première année s'éleva à 1300 livres. Cette première raffinerie cessa de produire en 1840.

De vains efforts marquèrent toutes les tentatives effectuées pendant le quart de siècle qui suivit le revers d'Utah, en 1852.

Ce ne fut qu'en 1879 que E. H. Dyer, appelé à juste titre le « père de l'industrie de la betterave à sucre » réussit l'extraction du sucre et à mettre sur le marché un produit de premier ordre. De nombreuses raffineries furent mises en exploitation un peu partout jusqu'en 1911, alors que la production de sucre de betterave dépassait celle de la canne à sucre. En 1940, le chiffre de production se portait à 5,712,580 tonnes de sucre.

Les premières plantations de betteraves à sucre au Canada remontent à 1890. Ce fut dans la province de Québec, à Berthier, que des Français du nom de Lefebvre établirent la première raffinerie. Pour des raisons incontrôlables à l'époque, cette raffinerie cessa de produire peu de temps après son établissement. Par la suite, on vit surgir d'autres raffineries à différents endroits de la province.

Vingt-cinq ans plus tard, la province d'Ontario débutait dans cette industrie où l'on compte aujourd'hui quelque 40,000 acres en culture.

Dans les provinces de l'Ouest du Canada plusieurs raffineries ont surgi au Manitoba et en Alberta. On remarque dans ces deux provinces 40,000 acres de terre en culture de betterave.

Aucune culture n'offre plus de relation étroite entre le règne végétal, le règne animal et la nature. Elle fournit l'un des principaux aliments de l'homme, le fourrage aux bestiaux et l'engrais au sol. La pulpe de betterave sert d'engrais ; les têtes pour l'alimentation des bestiaux. Outre le sucre on extrait aussi la mélasse destinée aux animaux.

D'après M. L. C. Roy, du service de l'agriculture du Canadien National, ce projet de culture de la betterave à sucre dans la Province de Québec est à l'étude depuis 1934. Il s'est enfin réalisé et on verra de nouveau s'établir plusieurs usines de raffinage.

Les travaux d'érection de la première raffinerie établie à St-Hilaire, sont déjà commencés. Elle traitera les betteraves récoltées dans les vallées du Richelieu et de Yamaska où l'on compte mettre en culture de 12,000 à 15,000 acres de terre forte.

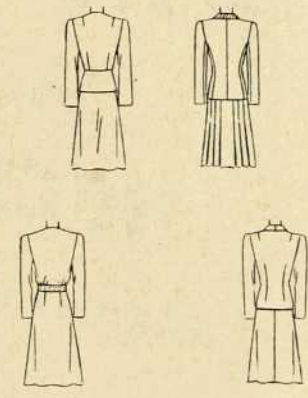
Cette nouvelle raffinerie produira quelque 27,000,000 de livres de sucre par année, et son développement se reflétera sur le Canadien National qui sera appelé à transporter quelque 100,000 tonnes de betteraves à sucre, 10,000,000 de livres de pulpe de betterave et quelque 8,000,000 de livres de mélasse.

Cette raffinerie nécessitera aussi 15,500 tonnes de charbon, 5,500 tonnes de pierre de chaux et quelque 600 tonnes de coke.

Cette nouvelle industrie située sur les bords du Richelieu procurera du travail à 150 employés permanents. De 500 à 600 employés y trouveront du travail pendant les 100 jours qui suivront la récolte. Cette recrudescence de main-d'œuvre ne se limitera pas aux travaux de la raffinerie, elle s'étendra aussi à ceux de la production.

# DU NOUVEAU POUR LE PRINTEMPS

4171 — Robe et veste, pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour la grandeur 15. Robe à manches et jaquette : 4 verges  $\frac{3}{4}$  de 39", 3 verges  $\frac{3}{8}$  de 54". Deux fermetures de 4" pour les manches. Doublure de la jaquette : 1 verge  $\frac{3}{8}$  de tissu de 39". Fermeture de 9" pour le côté. Prix : 25 cents.



JACKET 4187  
SKIRT 4185  
*Simplicity*

4172 — Robe et jaquette de dames, grandeurs 36 à 44. Tissu requis pour la grandeur 38. Robe à manches longues et jaquette. 5 verges  $\frac{3}{8}$  de 39", 3 verges  $\frac{7}{8}$  de 54". 1 verge  $\frac{3}{4}$  de tissu de 39" pour doublure de la jaquette. Fermeture de 9" pour le côté, deux de 4" pour les manches. Prix : 25 cents.

4176 — Robe et manteau, pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16. Robe à longues manches : 3 verges  $\frac{3}{4}$  de 39", 2 verges  $\frac{3}{4}$  de tissu de 54". Deux fermetures de 4" pour les manches, et de 9" pour le côté. Manteau : 3 verges  $\frac{1}{2}$  de 39", 2 verges  $\frac{3}{8}$  de 54". Doublure du manteau : 2 verges  $\frac{3}{4}$  de tissu de 39". Prix : 25 cents.

4185 — Jupe pour dames et demoiselles, grandeurs 24 à 32. Tissu requis pour la grandeur 28 : 2 verges  $\frac{7}{8}$  de 35", 2 verges  $\frac{1}{2}$  de tissu de 54". Fermeture de 7" pour le côté. Prix : 20 cents.

4187 — Jaquette, pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour la grandeur 18 : 2 verges  $\frac{3}{8}$  de 35", 2 verges  $\frac{1}{4}$  de 39", 1 verge  $\frac{5}{8}$  de 54". 1 verge  $\frac{7}{8}$  de doublure de 39".  $\frac{3}{8}$  de verge de mousseline de 35" pour le parement. Prix : 20 cents.



Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

## LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 20)

saient, les enfants jouaient, les amoureux caquetaient, les jeunes gens chantaient.

On voyait des couples se diriger, en suivant la clôture du parc aérostatique de Chalais, vers la fontaine Sainte-Marie, où l'on dansait aux sons d'une musique primitive fournie par de petits Italiens qui quittaient après chaque danse.

Pierre et Liette ne s'engagèrent pas dans cette voie. — Leur amour n'était pas de ceux qui se complaisent dans les joyeux ébats d'un bal, ni qui s'affichent aux regards étrangers.

Ils voulaient être seuls, dans un délicieux tête-à-tête, sous les grands arbres, dans les sentiers broussailleux et perdus que la foule délaisse, et où, loin des importuns, la main dans la main, le cœur sur les lèvres, ils parleraient de leur amour, rien que de leur amour.

Ils gravirent la pente qui s'enfonce dans le bois, trouvant toujours trop de monde autour d'eux, car il y avait presque une personne sous chaque arbre, et se dirigeant ainsi un peu à l'aventure, n'ayant d'autre préoccupation que de chercher la solitude, ils se trouvèrent en haut de l'allée de Trivaux.

La partie du bois où ils arrivèrent, assez accidentée, toute en raidillons, était moins fréquentée; quelques promeneurs la traversaient, en excursionnant ou en revenant de Villebon, mais ne s'y arrêtaient pas.

Nos deux amoureux continuaient à causer tout en gravissant les pentes raides, la plupart ravinées par les pluies torrentielles qui dévalaient; et Pierre prenait parfois la main de Liette afin de l'aider à grimper.

Et il lui disait, racontant son histoire, — premier sujet des conversations entre ceux qui s'aiment :

— Avant d'être de l'usine Rollinet, je suis resté six mois chez un ingénieur de Paris, M. Lureuil, que j'avais connu à Châlons où il avait été mon professeur. C'est lui qui m'a placé chez MM. Rollinet. Là, je suis très bien; je travaille directement sous les ordres du chef de l'ajustage...

Si nous nous asseyions un peu, — proposa le jeune mécanicien qui s'interrompit en désignant un petit talus de verdure, élevé par les cantonniers du bois pour régler la direction des eaux de pluie. — Vous devez être fatiguée ?

— Oui, je me reposerais volontiers, — répondit Liette.

A une centaine de mètres d'eux, masquée par les taillis épais, marchait Valérie Dubourg qui ne les avait pas perdus de vue un seul instant.

Dès qu'elle les vit s'arrêter et s'installer sur l'herbe, elle s'approcha en faisant un détour et chercha une place d'où elle pourrait les entendre.

Les accidents de terrain se prêtaient à merveille à sa manœuvre, et en marchant avec soin sur la mousse qui étouffait le bruit de ses pas, elle arriva tout près du couple.

Le revers du terrain la cachait complètement et elle put s'installer à moins de quatre mètres sans que l'on se doutât de sa présence.

Pierre avait repris l'entretien. — Il a bien fallu que je me débrouille quand j'ai eu le malheur de perdre mon père, — dit-il. — Heureusement je venais de terminer la préparation de mon examen pour entrer à l'école de Châlons, et l'inspecteur primaire chargé de la surveillance de l'école que dirigeait mon père à Saint-Ouen, me fit obtenir une bourse qui me permit de continuer

mes études. Si j'avais eu mes parents, j'aurais pu devenir ingénieur en quelques années; mais, que voulez-vous? il fallait travailler... — Enfin je suis bien dans cette usine et j'y ai mon avenir tout tracé. Les patrons sont contents de moi; je fais tout ce que je peux pour bien faire, et si j'ai de la chance, à la prochaine exposition, par exemple, je pourrai me faire valoir mieux encore.

— Ce doit être très intéressant, la mécanique? — dit Liette.

— Oh! oui... Je fais ça avec plaisir. J'ai toujours aimé les machines. — Et vous, Liette, êtes-vous contente ?

La jeune fille hésita un instant avant de répondre.

— Ce que je fais n'est pas bien pénible, — dit-elle. — La broderie est en quelque sorte un travail d'art, surtout celle que je fais. Je brode des étoffes pour les ornements d'église... C'est très joli à faire.

— Regardez comme le hasard fait bien les choses, — dit alors Pierre Duval en proie à une pensée à la fois douce et pénible. — Nous nous sommes rencontrés, et ni l'un ni l'autre n'avons de famille... Moi, je n'ai jamais connu ma mère, ou du moins je ne me le rappelle pas, car je n'avais pas quatre ans quand elle est morte, et voilà cinq ans que mon père est mort... Vous aussi vous êtes orpheline... Vous n'avez pas de famille, d'après ce que vous m'avez dit ?

Valérie Dubourg, invisible derrière eux, prêta plus attentivement encore l'oreille et dans le silence du bois, absolument désert en cet endroit, elle entendit le soupir qui s'échappa des lèvres de Liette.

— Non, personne... — fit tristement la jeune fille, — et si je suis si heureuse depuis que je vous connais, depuis que vous m'aimez, c'est parce qu'aujourd'hui je ne me sens plus seule au monde comme avant.

— Madame Ardusson a connu votre famille ?

— Je le crois...

— Elle ne vous en a jamais parlé ?

— Je n'ai pas osé l'interroger, après ce qu'elle m'a dit... — répondit Liette dont la voix exprima une véritable douleur.

— Que vous a-t-elle donc dit ? — demanda Pierre profondément ému.

— Ma situation est plus triste que si j'avais perdu mes parents... J'aurais au moins leur souvenir, comme vous... Il me semble que je suis plus heureuse en pensant à eux et en les aimant encore... Mais je n'ai pas eu de parents... Je suis ce qu'on appelle une abandonnée, mon pauvre Pierre...

— Que dit-elle?... — pensa l'aventurière en entendant cette déclaration, contenant la joie atroce qui venait d'éclater en son âme de démon.

— Abandonnée!... fit Pierre Duval.

— C'est maman Sophie qui me l'a dit... Allez, je comprends bien que je lui suis à charge... Elle ne peut pas m'aimer, n'est-ce pas? puisque je ne suis pas sa fille... Je ne suis rien pour elle... C'est elle qui m'a élevée et elle n'était pas riche... Alors bien qu'elle ne soit pas toujours bonne pour moi, je n'ai pas le droit de lui en vouloir... Je fais ce que je peux pour l'aider, afin de ne pas lui coûter... Elle me jetterait à la porte...

— Oh! elle ne ferait pas cela!

— Non, je crois tout de même qu'elle aurait pitié de moi... Il y a des jours où je ne suis pas heureuse!... Je le comprends quand je la

**A CERTAINS JOURS, JE SUIS HEUREUSE!**

... Certains jours j'ai le cafard... comme aujourd'hui, par exemple.

Même mon phonographe portatif n'y peut rien. J'ai joué un tas de vieux disques favoris, et les derniers succès, mais je suis quand même mélancolique.

Je vous le demande... que pourrais-je donc faire? Sortir pour exhiber mon air triste? Feindre un sourire? Ou bien me renfermer chez moi?

Ce que je ne parviens pas à m'expliquer, c'est la manière dont mes amies filent leur vie — en dépit du quantième.

**Ont-elles quelque chose qui me manque ?**

Elles doivent avoir quelque chose... et je vais certainement découvrir ce que c'est! Comment?... je vais faire taire ma fierté, et je vais leur demander ce que c'est. Voulez-vous prêter l'oreille?...

Jeanne appelle cela du *confort*! La sorte de confort que donnent les serviettes périodiques Kotex.

Elle m'expliquait que la Kotex est différente des serviettes qui ne sont douces qu'au premier contact. Car la Kotex est faite de plis mous, moins volumineux — plus confortable, cette serviette *reste molle* durant l'usage!

Et Marie, quelle amie! Elle dit qu'il n'y a rien comme les bouts plats et pressés de la Kotex pour le maintien et la confiance en soi. Ces bouts-là ne paraissent jamais, même quand on ne porte pas de corset!

Julie se contenta de dire... La sûreté d'abord! Et grâce à la Kotex, avec son "protecteur de sûreté" résistant à l'humidité, nous avons une protection supérieure!

C'est ainsi que je dis adieu à la mélancolie! Je sais maintenant pourquoi la Kotex est plus employée que toutes les autres marques réunies! La meilleure preuve que la Kotex *reste molle*!

**SOYEZ CONFIANTE... CONFORTABLE... SANS SOUCI**

— avec KOTEX

**CONSEILS AUX JEUNES FILLES!** Ecrivez aujourd'hui pour demander ce manuel des choses à faire et à éviter... "Entre femmes". Il répond aux questions intimes de la jeune fille... explique tout au sujet des "jours difficiles". Envoyez votre nom et votre adresse à: Canadian Cellulose Products Co. Ltd., Dépt. 123, 330 University Ave., Toronto, Ont.

(\*Marque déposée au bur. can. des brev.)

*N'oubliez pas*



en descendant prudemment les pentes raides qui dévalaient, elle arriva à l'endroit où se trouvaient les deux jeunes gens.

Parvenue là, elle tourna la tête dans leur direction, voulant les voir encore une fois, et elle reprit, en s'orientant le mieux possible, le chemin qui la ramènerait à Fleury.

Ce qu'avait dit la fille de la vicomtesse d'Arcis à Pierre Duval, ce qu'avait entendu Valérie Dubourg, était bien au-dessous de la vérité.

Lorsque, à la faveur de l'annonce publiée par elle dans un journal, la veuve Ardusson avait vu venir chez elle cette femme inconnue qui lui avait confié la fillette et lui avait remis tout de suite une somme de deux mille francs, et lui avait fait en outre la promesse qu'elle recevrait ultérieurement, en deux versements, un capital de vingt mille, elle n'avait envisagé, dans sa détresse, que le bonheur qui lui arrivait.

C'est à peine si elle s'était demandé ce que pouvait être cette enfant qu'on lui confiait, et, n'écoulant que ses sentiments naturels, dans les excellentes dispositions où l'avaient mise la chance heureuse qui venait de lui échoir, elle s'était dit avec une réelle compassion :

— Pauvre petite !... Etre riche, si jolie, et vouée au malheur !... Car il n'y a pas à dire, pour payer comme ça, il faut que ses parents aient de la fortune...

Ses parents !... C'est une enfant dont on a besoin de se débarrasser évidemment... Cette dame n'a rien dit ; elle ne m'a donné que des initiales pour lui écrire poste restante, ce qui prouve bien qu'on ne veut pas qu'elle connaisse sa famille, — conjectura la gardienne de Liette. — Elle doit être le fruit d'une faute... la fille d'une mère coupable probablement... une enfant qu'il a fallu cacher, faire disparaître... Il n'y a pas du malheur que pour les pauvres gens ; les riches en ont aussi parfois leur part...

Et inspirée par ces bons sentiments, mue par une instinctive compassion, Sophie Ardusson se sentait disposée à aimer cette enfant abandonnée des siens, dont la grâce charmante et la beauté d'ange auraient conquis le cœur le moins apte à la tendresse.

Elle l'aima d'une affection faite à la fois de la pitié inspirée par le sort de Liette et de la reconnaissance due au secours qu'elle lui devait. Elle la caressa, elle chercha à gagner son cœur afin de lui faire oublier son abandon, elle se fit appeler « maman Sophie », et curieusement elle l'interrogea.

Elle sut ainsi que la mère de Liette était morte quelques jours auparavant, qu'elle habitait à Paris, dans un hôtel, depuis assez longtemps, et qu'auparavant elle avait vécu dans une grande propriété, bien loin, où il y avait beaucoup de domestiques, mais dont l'enfant fut incapable de préciser la situation.

Quant à son père, Liette ne l'avait jamais connu ; sa mère lui en avait parlé quelquefois et lui avait toujours promis qu'il viendrait rester avec elle.

Au sujet de Valérie Dubourg, dont elle ignorait même le nom, la fille de la vicomtesse d'Arcis ne put fournir aucune indication.

Elle se borna à dire : « C'est ma marraine », ainsi que l'aventurière le lui avait dit, et à toutes les questions de maman Sophie, elle ne put que répondre : « Je ne sais pas... C'est ma marraine. »

Les vingt mille francs furent payés en deux fois, aux époques convenues, expédiées par lettre chargée, mise à la poste à Lyon, sans aucune

explication, sans un mot. Sophie Ardusson songea d'abord à remplir fidèlement la mission qu'on lui avait confiée.

On pouvait la surveiller. Il fallait que cette enfant fût élevée convenablement, qu'elle reçût une éducation en rapport avec la famille à laquelle elle appartenait et qui la reprendrait sans doute un jour.

Elle s'entendit pour cela avec les Dames de la Présentation, qui ont un établissement à Meudon, et en leur confiant Liette comme pensionnaire, elle leur expliqua sa situation, arrangeant l'histoire à sa façon, prétendant qu'elle connaissait très bien sa famille, mais qu'il lui était impossible de révéler quoi que ce soit à son égard.

Elle tourna la difficulté qui surgissait à propos de l'acte de baptême qu'il lui était impossible de fournir en alléguant qu'elle l'avait égaré et en certifiant que Liette avait été baptisée. — On passa outre d'autant plus facilement que Sophie Ardusson versa tout de suite dix mille francs, en vertu d'un forfait que l'on débattit, pour les frais complets d'éducation et d'entretien de l'enfant jusqu'à la fin de ses études. Elle se défiait d'elle-même et tenait à s'acquitter de la mission qu'elle avait acceptée, en payant ainsi d'avance.

Il lui restait douze mille francs qu'elle considéra désormais comme lui appartenant légitimement, et elle pensa, en agissant ainsi, avoir consciencieusement rempli son devoir.

Ce fut donc, succédant à la détresse en laquelle la sœur du blanchisseur se trouvait, une véritable aisance qui venait de lui échoir, et tout d'abord elle ne songea qu'à placer soigneusement ce qui lui restait, car ce petit capital avait été quelque peu écorné pour payer certaines dettes criardes. — Elle ne se jugeait pas douée d'une force de volonté suffisante pour résister à la tentation si elle avait conservé autant d'argent par devers elle ; ainsi, convertie en valeurs à lots, dont elle toucherait l'intérêt, en courant les chances de tirages, sa petite fortune serait mieux en sûreté.

Et elle était heureuse de posséder près d'une trentaine de titres ; il lui semblait qu'elle était devenue capitaliste, une rentière désormais à l'abri de toutes les exigences de la vie.

Cependant, quand furent dépensés les quelques louis qu'elle avait conservés, Sophie Ardusson trouva l'échéance des coupons de ses obligations bien éloignée, et elle calcula qu'un revenu aussi peu important, environ deux cent cinquante francs par semestre, serait bien insuffisant, et, en vendant un de ses titres pour faire face aux besoins immédiats, elle songea à se retourner différemment.

Si elle pouvait racheter le fond de blanchisseur que son frère avait si sottement laissé tomber et où, autrefois, elle s'en souvenait, on gagnait de l'argent ?...

Mais la vente dépendait du syndic de la faillite et il fallait attendre qu'on le mit aux enchères.

L'achat d'un autre fonds de commerce présenta des difficultés d'un autre ordre qui amenèrent la veuve Ardusson à y renoncer : le capital dont elle disposait n'aurait pas suffi à payer le prix d'achat et les marchandises en magasin pour avoir quelque chose de suffisamment rémunérateur.

Et elle constata que tout cet argent, qui lui avait apparu comme une véritable fortune, était bien peu de chose au moment de l'employer.

Il aurait fallu pouvoir doubler, tripler ce capital par quelque habile spéculation...

Eh ! parbleu, n'avait-elle pas la ressource du jeu ?... Les courses n'avaient été funestes à son frère que

*Maintenez-les!*  
**ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE**  
*nouvelle émission*

**LA VICTOIRE N'ATTENDRA PAS LES NATIONS EN RETARD**

**BIG BEN**  
*Maintient l'heure au Canada*  
**WESTCLOX**  
 FABRICATION CANADIENNE PAR WESTERN CLOCK COMPANY LIMITED  
 PETERBOROUGH... ONTARIO

# Les AC

**vous aident à épargner de l'essence!**

• Faites nettoyer et ajuster vos bougies à tous les 4,000 milles — remplacez celles qui sont usées par des AC neuves — et vous épargnez jusqu'à 1 gallon d'essence sur 10! Par économie, allez à un poste AC enregistré de nettoyage de bougies—aujourd'hui!

MI42F-AC

Division United Motors Service de General Motors Products of Canada, Limited, Oshawa



parce qu'il s'était emballé, affolé. Mais en opérant avec prudence, en ne jouant pas gros jeu, on pouvait se faire de véritables petites rentes...

Que faut-il pour gagner aux courses? Il suffit d'avoir un capital devant soi: ceux qui font la culbute, c'est parce qu'ils ne peuvent pas tenir le coup. — Son frère le lui avait bien dit, à Sophie Ardusson: s'il avait eu seulement quinze cents francs devant lui, il était sauvé.

Et elle se décida, grisée encore davantage lorsqu'elle eut jeté les yeux sur le carnet où Thomas Ardusson inscrivait journalièrement ses opérations et où elle vit des journées de gain s'élevant à des centaines de francs.

Elle se contenterait bien, elle, de la moitié, du quart même de ce bénéfice!...

Dès ce jour, la veuve Ardusson suivit les courses; elle allait chaque jour à Paris, partant de Clamart à midi et ne rentrant que le soir. — Ainsi s'expliquaient ces absences dont Liette avait parlé à Pierre Duval et qu'elle attribuait naïvement à des affaires, à du travail.

Pendant quelques mois, tout alla à merveille, et avec une simple somme de quatre cents et quelques francs, produit de la vente d'une de ses obligations, la gardienne de Liette gagna presque journalièrement de petites sommes. — Mais au bout de huit ans, après des alternatives de haut et de bas, ayant passé par des chances qui se chiffraient par plusieurs milliers de francs et des déveines qui la mettaient à peu près à bout de ressources, elle constata qu'il lui restait à peine onze cents francs.

Alors Sophie Ardusson réfléchit amèrement et elle se félicita d'abord de la prudente précaution qu'elle avait prise en faisant un forfait avec les religieuses pour l'éducation complète de Liette et en versant d'un coup dix mille francs. — Si elle n'avait pas agi ainsi, comment se débrouillerait-elle aujourd'hui?... Que pourrait-elle répondre si celle qui lui avait confié l'enfant venait un jour lui demander compte de ce qu'elle avait fait pour elle?...

Mais ces sages réflexions ne persistèrent pas et la sœur du blanchisseur en vint peu à peu à regretter ce qu'elle avait fait.

Si j'avais encore ces dix mille francs, — songeait-elle avec dépit, — je pourrais rattraper tout ce que j'ai perdu!...

Et sous l'impulsion de ce regret, elle s'en prit mentalement à Liette, qu'il avait fallu faire élever comme une demoiselle, tandis qu'à l'école communale ça n'aurait rien coûté du tout.

Ce fut bien autre chose lorsque la jeune fille quitta le couvent de Meudon et que Sophie Ardusson l'eut complètement à sa charge.

C'en était une croix, une charge pour elle qui ne possédait presque plus rien, qui vivait des courses maintenant par habitude, y allait chaque jour, courant la « matérielle », cherchant la pièce de cinq francs ou de dix francs qu'elle ne parvenait pas toujours à gagner.

Seule encore, elle s'en serait tirée; mais avec cette grande fille...

Aussi la mère ne tarda pas à prendre Liette en grippe; elle la malmena durement, lui reprocha en termes grossiers d'être à sa charge, elle, une fille sans famille, une enfant abandonnée par ses parents qui, disait-elle, la lui avaient confiée et qui n'avaient jamais plus donné de leurs nouvelles.

Elle bâtissait ainsi un conte à sa façon, dans lequel elle se donnait le beau rôle, comme si elle agissait par charité, gardant à sa charge cette abandonnée qu'on lui avait collée sur les bras.

## APRÈS LE TRICOT quand les yeux cuisent!



Mettez deux gouttes de Murine dans chaque oeil, et la sensation de picotement disparaît immédiatement. Les 7 ingrédients que contient Murine soulagent l'irritation, adoucissent, reposent et rafraîchissent vos yeux. Murine aide des milliers d'yeux—pourquoi pas les vôtres.

## MURINE POUR LES YEUX

### Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

### Le Traitement Myrriam Dubreuil

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, réprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau:

Judi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM IDUBREUIL  
6901, Ave de Chateaubriand  
Boîte Postale 2353, Place d'Armes,  
Montréal, P.Q.

Ci-Inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

### La Vraie Saveur de Hollande du

# GIN de KUYPER

en fait le genevièvre qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 ONCES, 26 ONCES, 40 ONCES,

**\$1.05 \$2.40 \$3.45**

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.



**CE PRODUIT SE RECOMMANDE D'UNE EXPÉRIENCE DE 247 ANS**  
Maison fondée en l'an 1695

#### COUPON D'ABONNEMENT "LE SAMEDI"

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois ou \$1 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Localité \_\_\_\_\_ Prov. ou Etat \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE. LIMITEE

975, rue de Bullion, Montréal, P. Q. Canada



La malheureuse Liette, dont les souvenirs d'enfance à peu près effacés se perdaient dans le lointain de son existence, se sentait douloureusement humiliée, et afin de ne pas être à charge à «maman Sophie», elle chercha du travail, utilisant ce qu'elle avait appris au couvent; et elle fut bien heureuse le jour où les religieuses qui l'avaient élevée lui confièrent des travaux de broderie, car elles travaillaient pour le compte d'une maison d'ornements d'église du quartier Saint-Sulpice.

La pauvre enfant ne quittait sa tâche que pour s'adonner aux soins du ménage, car la veuve Ardusson lui laissait tout à faire dans la maison, et elle passait souvent des nuits entières courbée sur sa broderie, travail long et minutieux qui n'avancait que bien lentement.

Il lui sembla alors, quand elle connut Pierre Duval, quand elle se sentit attirée vers lui par les aspirations secrètes d'un amour naissant, encore ignoré de son âme ingénue, quand elle se sut aimée, quand elle aimait elle-même, qu'un avenir de bonheur s'ouvrait devant elle, dont la félicité allait compenser largement toutes ses douleurs et toutes ses souffrances.

### III

#### Voleuse

PIERRE et Liette s'attardèrent le plus possible, ne se sentant pas la force de se séparer après l'échange de leurs aveux d'amour, après ces heures trop courtes passées dans la délicieuse intimité du bois, et ils durent presser le pas en revenant à Clamart afin que Liette n'arrivât pas à la maison lorsque «maman Sophie» serait déjà rentrée.

Du plus loin, dès qu'ils furent dans la rue de Paris, ils cherchaient à reconnaître et à distinguer le domicile de Mme Ardusson au milieu de l'alignement monotone des immeubles, à trouver dans la perspective fuyante des façades, les fenêtres du petit rez-de-chaussée qu'ils craignaient de voir déjà ouvertes, ce qui aurait été l'indice du retour de la marâtre.

Il était tard, en effet.

La montre de Pierre Duval marquait déjà six heures et quart.

Mme Ardusson rentrait ordinairement à six heures, et il leur fallait bien encore cinq minutes, en se pressant, pour arriver.

Préoccupés l'un et l'autre, marchant silencieusement, afin que la conversation ne les ralentît pas, ils cherchaient quelle excuse Liette fournirait pour justifier ce retard, sans trop s'exposer aux reproches et à la colère de cette femme déjà si peu tendre pour elle.

Ils ne trouvaient rien, car Liette n'aurait pas voulu faire connaître ainsi son amour, avouant un rendez-vous, une après-midi entière passée avec celui que «maman Sophie» appellerait durement son amoureux.

Et cependant, malgré la menace de ces reproches et de cette colère, son bonheur d'aimer et d'être aimée l'emportait.

— C'est bien deux maisons après l'épicier, n'est-ce pas? — demanda le jeune mécanicien.

— C'est bien ça, — répondit Liette. — La boutique marron. Après c'est une maison blanche avec des volets clairs.

— On dirait que les fenêtres sont fermées.

— C'est vrai... Alors maman Sophie n'est pas encore rentrée.

Et, heureuse de cette constatation, qui la dispensait de chercher une

excuse, de mentir pour ne pas avouer encore son amour, Liette hâta encore le pas.

— Elle aura manqué le train, — dit Pierre.

Maintenant, ils distinguaient nettement la maison en approchant, et ils constataient avec joie qu'ils ne s'étaient point trompés. Les volets du rez-de-chaussée étaient bien clos.

— J'aurai peut-être le temps d'allumer le feu et de mettre le couvert avant qu'elle arrive, — dit Liette.

L'approche de l'instant de la séparation leur fit reprendre la conversation interrompue par la hâte de leur marche et les préoccupations qui les avaient assaillis.

— Alors, c'est entendu, — dit Pierre Duval, — je ferai comme nous avons dit: je viendrai voir Mme Ardusson jeudi matin, pendant que vous serez à Meudon.

— Qui sait ce qu'elle vous répondra?... — fit Liette, chez qui se réveilla l'appréhension déjà éprouvée.

— Elle n'a pas le droit de disposer de vous, puisqu'elle ne vous est rien... Mais cela ne me paraît pas à craindre, d'après ce que vous m'avez dit... Il faut bien qu'elle me connaisse, qu'elle sache que je vous aime... Mais vous, ma chère Liette, vous lui parlerez avant que je vienne, n'est-ce pas?... vous lui demanderez à qui vous devriez vous adresser le jour où vous voudriez vous marier.

— Oui... demain... enfin le jour où je la verrai bien disposée, je lui en parlerai.

Et, tout en parlant, elle mit sa main dans celle de Pierre, — car ils devaient se séparer avant de se trouver dans le voisinage immédiat de la maison, — tandis que ses yeux pleins d'amour exprimaient éloquemment la peine de voir finir cette journée si heureuse.

— Au revoir, ma chère Liette, — dit le jeune mécanicien qui éprouvait les mêmes sensations, — et à bientôt?... —

— Oui, à bientôt!... Au revoir!...

— Vous penserez à moi?

— Certainement!... Ma vie n'a d'autre objet que votre amour, vous le savez bien...

Et il l'attirait doucement à lui, en pressant sa main, dévoré du besoin de l'embrasser, mais n'osant le faire en pleine rue, en présence des passants qui les regardaient.

— Au revoir!... — répéta Liette en se dégageant. — N'oubliez pas jeudi.

— Soyez tranquille!... c'est à notre bonheur que je travaille... Aimez-moi toujours comme je vous aime...

— Oui... toujours...

Et ils se séparèrent, Liette marchant vite dès qu'elle l'eut quitté. Pierre continuant à suivre la rue de Paris, bien que ce ne fût pas son chemin, afin de la voir encore, le plus longtemps possible; et il eut une joie nouvelle lorsque, au moment de rentrer, il aperçut Liette qui tourna la tête vers lui, pour lui envoyer du regard, à travers l'espace, un nouveau témoignage de son amour.

A peine rentrée, Liette se hâta; elle ouvrit rapidement les fenêtres et se débarrassa vivement de son ombrelle, de ses gants, de son chapeau, attacha un tablier de cotonnade bleue autour de sa taille et se mit à allumer le feu.

— Six heures et demie, — se dit-elle en regardant la pendule. — C'est une chance que maman Sophie soit en retard aujourd'hui... J'aurai peut-être le temps de tout préparer avant qu'elle arrive.

suivre au prochain numéro)



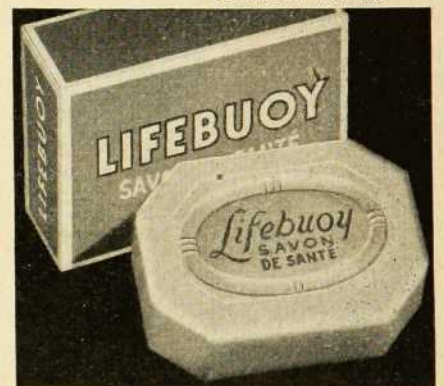
**C'EST MA CLIENTE —  
POURQUOI A-T-ELLE  
DEMANDÉ JOBIN?**

**Il vous faut transpirer — mais  
il n'est pas nécessaire de blesser!**

*C'est plus facile d'éviter un homme qui a la "B.O." que de lui dire qu'il blesse. Donc, si les autres arrivent mieux que vous, attention à votre fraîcheur personnelle.*

*et persistante. Employez aussi Lifebuoy pour la figure et les mains; il est 20% PLUS DOUX que nombre de "soi-disant" savons de beauté ou pour bébés.*

UN PRODUIT LEVER



**LIFEBUOY EST CE QU'IL VOUS FAUT  
POUR ENRAYER LA "B.O."**

**BOVRIL**  
AJOUTE LA  
**FORCE DU BOEUF**  
**AUX SOUPES ET SAUCES**

# LES DESTINÉES DE LA VIE

par EMILE RICHEBOURG

ELLE, rayonnante, avait comme une auréole au front. Avec un adorable sourire, elle reprit :  
— Eh bien, voilà, je ne veux plus divorcer, moi ! Je suis Mme de Bloville, Angèle de Lestange veut rester Mme de Bloville !

— Mais, mais, mais... balbutia-t-il éperdu.

— Oh ! le méchant, le méchant ! fit-elle, il ne veut pas comprendre !

Elle avait maintenant des larmes dans la voix.

— Angèle ! s'écria-t-il.  
— Mais comprends donc, enfin, mais comprends donc que je t'aime, que je t'adore !

Et, éclatant en sanglots, elle se jeta à son cou, toute palpitante de bonheur.

Il l'étreignit et la serra contre lui avec toute la force de son amour depuis si longtemps comprimé.

— Mon Dieu, murmura-t-il d'une voix défaillante, comme doutant encore, est-ce possible ! une si grande joie, une pareille félicité !

Mais Angèle répétait, en l'embrasant :

— Je t'aime, je t'adore !  
Des larmes jaillirent des yeux du mari et à son tour il sanglota.

Tremblants, ils se tenaient pressés dans les bras l'un de l'autre, et leurs lèvres s'unirent dans un long baiser d'amour.

— Veux-tu encore divorcer, dis, mon bon ami ? demanda la jeune femme un peu moqueuse.

— Ah ! tais-toi, tais-toi ! s'écria-t-il en la serrant plus fortement encore, comme s'il eût craint qu'elle lui échappât, tu me rends fou, fou de bonheur !

— Oh ! va, je suis heureuse, bien heureuse, et pour toujours ; et toi, mon bon ami, es-tu heureux, maintenant ?

— Oui, oui, chère adorée, je suis heureux maintenant, le plus heureux des hommes !

— Tu as beaucoup souffert pour moi et par moi ; mais va, mon bon ami, mon amour, toutes mes tendresses te feront oublier tout cela. Moi aussi j'ai souffert, et dans ces derniers temps, beaucoup plus qu'avant.

D'un ton enjoué, elle ajouta :  
— Voilà comment un mari et sa femme peuvent souffrir longtemps faute de s'entendre.

## XIV

### Cœur ouvert

ILS S'ÉTAIENT assis sur la causeuse.  
— Mon bon ami, dit Angèle, je dois, à présent, vous faire une confession.

— Une confession ? répéta M. de Bloville étonné.

— Ah ! celle-ci n'est point de la même nature que celle que je vous ai faite, vous savez, la première nuit de nos noces.

— Angèle, pourquoi parler de cela ?

— Mais pour vous faire voir que, si votre femme n'a rien oublié, elle s'est dégagée de tout ce qui touche

au passé et n'a plus et ne peut plus avoir aucune arrière-pensée. Maintenant, mon ami, je suis toute au présent, à l'avenir, à nos joies, à notre bonheur.

— Chère Angèle ! Mais cette nouvelle confession...

La jeune femme se mit à genoux devant son mari, joignit les mains comme une pénitente, et ayant sur les lèvres un sourire intraduisible, elle commença :

— Mon père, je m'accuse...  
— Angèle, ma chérie, l'interrompt M. de Bloville, que signifie cet enfantillage ?

— Attendez ! Mon père, je m'accuse d'avoir été curieuse et indiscreète.

— Mon enfant, dit le mari sur le même ton, ce sont là des péchés véniels dont votre confesseur vous donne d'avance l'absolution.

aux dossiers, j'ouvris sans bruit la porte de votre cabinet, cachée derrière la portière, j'écoutai.

— Et vous avez entendu ?  
— Tout ce que Mariotte vous a dit.

— Alors, Angèle, vous savez...  
— Je sais que Mariotte, servante du père Malouët, est la sœur de mon père, ma tante, cette pauvre Gabrielle de Lestange, disparue depuis tant d'années et que l'on croyait morte.

En achevant ces mots, la jeune femme ne put retenir ses larmes.

— Allons, ma chérie, ne pleure pas, dit M. de Bloville, en l'obligeant à se relever et en lui faisant reprendre sa place à côté de lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, que de choses vous allez avoir à faire pour cette malheureuse, pour sa fille et ses petits-enfants !

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Le jeune officier Pierre Malouët, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie de ligne, fils adoptif du père Malouët, le vieux brave marin de Bretagne, voulait épouser Angèle de Lestange, charmante et gentille à croquer. Toutefois, Mlle Hortense de Brunière, tante de la jeune fille, se croyait choisie pour remplir une mission à sa manière. Durant le séjour de Pierre en Algérie, mademoiselle de Brunière, ayant dépensé beaucoup plus que ses revenus, eut recours au riche M. de Bloville, généreux on ne peut mieux, et qui s'était pris d'une affection toute paternelle pour Angèle. Mlle de Brunière avait aussi formé le projet de marier Angèle au millionnaire, dont les paroles et les actes l'ont sauvée de la ruine.*

*M. de Bloville trouvait, dans les joies qu'il procurait aux autres, une augmentation des siennes. Il sauva de la misère Christiane Mercel, dont l'infortuné mari voulait faire, de la mère de ses deux enfants, une vile prostituée. Toutefois, dans son mariage, il ne fut pas le plus heureux des hommes et les mauvaises langues s'en donnèrent à qui mieux mieux au sujet de sa conduite à l'égard de la vaillante et courageuse Christiane.*

*M. de Bloville apprit de Mariotte, mère de Christiane, que sa protégée était la fille de Jacques de Bloville, son père. Il endura les plus vils mépris pour assurer le bonheur de sa femme Angèle de Lestange qui, de son côté, avait tenté une instance en divorce ; toutefois, Angèle, ayant mûrement réfléchi, pria son avoué de suspendre cette action judiciaire.*

— Vous êtes indulgent, mon père.  
— Toutefois, ma charmante pénitente, dites-moi pourquoi vous avez été curieuse, et comment vous avez été indiscreète.

— Vous avez eu la visite d'une femme qu'à Kérouan et sur la falaise de Verguen on appelle la Mariotte.  
— C'est vrai, fit M. de Bloville, regardant Angèle avec surprise.

— D'une fenêtre de ma chambre, continua la jeune femme, je vis la servante du père Malouët traverser la cour et monter les marches du perron de l'hôtel ; pensant que c'était à moi qu'elle venait rendre visite, je crus devoir aller à sa rencontre ; mais je m'arrêtai brusquement dans la grande antichambre, l'entendant dire au domestique qu'elle sollicitait de vous quelques instants d'entretien. Donc, ce n'était pas moi, mais M. de Bloville que Mariotte venait voir.

« Que peut-elle donc avoir à dire à mon mari ? » me demandai-je.

Aussitôt, je fus tentée par le démon de la curiosité ; après une minute d'hésitation, car je sentais bien que j'allais être indiscreète et que c'était mal, je pénétrai dans la pièce

— Tout ce qu'il y aura à faire, Angèle, ce n'est plus moi, c'est toi qui le feras.

— Oui, mon bon ami, je le ferai avec toi.

— Mais, Angèle, as-tu aussi entendu ce que j'ai répondu à Gabrielle de Lestange ?

— Si je ne l'avais pas entendu, est-ce que j'aurais osé te crier tout à l'heure : « Je t'aime, je t'adore » ?

— Ainsi, ma chérie, c'est grâce à ta curiosité, à ton indiscretion...

— Mais oui, puisque je ne savais rien, puisque je ne me doutais de rien !

— Alors, ce n'est pas assez de te pardonner d'avoir été indiscreète, je dois bénir ton indiscretion.

— Si tu savais quel bien-être j'ai éprouvé, comme tout de suite je me suis sentie heureuse, en apprenant que tu me trompais, que c'était une comédie que tu jouais, que tout ce que tu faisais était en vue de ce que tu croyais être mon bonheur !

Reentrée dans ma chambre, je me suis mise à pleurer à chaudes larmes, à sangloter. Et je m'écriais : « Il se déconsidère, il se fait mépriser, mon-

trier du doigt, et c'est pour moi, pour que je puisse être heureuse ; par dévouement et par amour pour moi, il se sacrifie !... Et il est mon mari ; il est mon mari ! Je suis la femme de cet homme qui a toutes les grandeurs, toutes les noblesses, et dont l'âme est si belle qu'elle s'élève jusqu'à Dieu !... Ah ! comme je vais l'aimer, mon Dieu, comme je vais l'aimer !... » Je m'écriais encore : « Comme je vais aimer aussi Christiane, cette fameuse Carmen de Médina !... Et Charles et Renée, comme eux aussi je les aimerai !... » Et tu voulais me les prendre, méchant, pour en faire ta famille ; mais ils sont ma famille à moi !

Laissant aller sa tête sur l'épaule de son mari, elle ajouta :

— Mais je veux bien qu'ils soient aussi la tienne ; je ne veux rien pour moi seule, tout avec toi, toujours.

— Chère, chère Angèle ! murmura M. de Bloville, en l'entourant de ses bras, tu me mets dans le ravissement ; tes paroles tombent dans mon cœur comme une rosée divine... Il me semble que je vais avoir peur, à présent, d'être trop heureux.

— Non, non, répliqua-t-elle vivement, tu ne saurais être trop heureux, quand tu auras tout le bonheur que tu mérites.

Ils échangèrent de nouveaux baisers.

Après un silence, la jeune femme reprit :

— Le clerc de M. Rabourdin était venu le matin pour me faire signer ce fameux papier ; je ne m'étais pas encore trouvée dans un pareil état de nervosité et mes hésitations étaient plus grandes encore que les jours précédents ; c'est que, déjà, sans m'expliquer bien exactement ce qui se passait en moi, je t'aimais. Pourtant, convaincue que Carmen de Médina était ta maîtresse, que tu l'aimais et que tu voulais notre séparation, j'allais signer ; mais mon cœur se serra, j'éprouvai une horrible douleur, j'eus un mouvement d'impatience et de colère et je brisai la plume.

« C'est bien, dis-je au clerc, en le congédiant, je lirai ce papier, je le signerai et le renverrai à M. Rabourdin. »

Quelque chose me prévenait que je ne devais point me presser, que je devais même attendre, malgré tout ce que tu avais cru devoir me dire pour vaincre mes hésitations.

Oh ! quel courage il t'a fallu pour me mentir ; et quand je pense à ce que tu as dû souffrir pour jouer ce rôle, qui répugnait à ton cœur loyal, je me sens frissonner ; mais aussi, mon bon ami, comme je te trouve beau, supérieur à tous les autres hommes, et avec quel enthousiasme je t'admire !

— Angèle, je t'en prie, cesse tes éloges, dont je suis confus.

— Pourtant, tu ne peux pas m'empêcher de te dire que je t'admire dans ton incomparable grandeur.

Mais, tu as raison, il vaut mieux te répéter que je t'aime.

— Mais cela dit tout, Angèle, tout !

La jeune femme resta un instant silencieuse, et la tête toujours appuyée sur l'épaule de son mari, elle reprit :

**C'EST VIEUX JEU  
D'ÉCURER LES BOLS  
DE CABINETS**



**...EMPLOYEZ  
PLUTÔT  
LA GILLETT**



FABRICATION  
CANADIENNE

● Saupoudrez simplement de la Lessive Gillett dans vos bols de cabinets et vous verrez que les taches disparaîtront avec la chasse d'eau. La Gillett s'emploie aussi pour dégager les renvois d'eau, pour enlever la graisse et la saleté et pour toutes sortes de travaux de ménage. Procurez-vous-en aujourd'hui même!

● Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

**BROCHURETTES GRATUITES:**—Écrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure gratuite de la Lessive Gillett, expliquant comment simplifier des douzaines de travaux de ménage

**Les COSSETARDES-PRÉSURE**

*Suscitent  
les  
Sourires*



● Voici un moyen très simple de faire prendre leur lait à vos enfants et de le leur faire aimer! Servez-le-leur sous la forme délicieuse de cossetardes-présure, qui se préparent rapidement par la simple adjonction de **POUDRE-PRÉSURE "JUNKET"** à du lait tiède. Pas d'œufs... pas de cuisson... pas de tracas. Les enfants aiment le lait quand ils l'obtiennent sous la forme de cossetardes-présure délicieusement aromatisées —vanille, chocolat, orange, citron, framboise et érable. Aussi les **TABLETTES-PRÉSURE "JUNKET"** — non sucrées. Aromatisez au goût.

*Lire de Recettes Gratuit!*  
Demandez par lettre votre exemplaire à "THE 'JUNKET' FOLKS", Toronto, Ont.

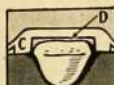


**POUDRE-PRÉSURE "JUNKET"**  
MARQUE DE FABRIQUE



**FAITES DISPARAÎTRE  
vos CORNS tout  
en marchant**

**BLUE-JAY**  
EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK



Le coussinet en feutre (C) aide à soulager la douleur en éliminant la pression. Le médicament (D) agit sur le cor.



Au bout de quelques jours, le cor est détaché et peut s'enlever complètement et facilement.

— Bien avant d'apprendre que tu avais une maîtresse, je t'aimais, mon bon ami, mais, je l'avoue, sans le savoir, sans me rendre compte des sensations que j'éprouvais; je ne m'apercevais même pas que je ne pensais presque plus à Pierre Malouët, mon ami d'enfance. Je l'aimais bien, oh! oui, je l'aimais beaucoup; mais, vois-tu, la douce affection que j'ai toujours pour lui ne ressemble point à celle que j'ai pour toi. Si je t'ai aimé comme une fille aime son père, j'ai compris que je n'avais pas aimé Pierre autrement qu'une sœur aime son frère, et j'ai senti la différence qui existait entre mon amitié pour Pierre Malouët et l'amour que, déjà, j'avais pour mon mari.

Ah! on a bien raison de dire, en parlant d'une jeune fille et d'un jeune homme qui semblent s'adorer:  
« Ce n'est pas sérieux, amourette d'enfants! »

Une mutuelle sympathie, l'amitié les attirant l'un vers l'autre, leur amour est dans le rêve, en imagination, peut-être même un peu au cœur; mais qui expliquera jamais les étranges mystères du cœur?

Mais écoute, mon bon ami. Quand marraine vint me dire qu'une belle jeune femme, qu'on croyait Espagnole, qui s'appelait Carmen de Médina et que l'on avait surnommée la Dame aux perles, était ta maîtresse, je n'éprouvai, d'abord, qu'une très vive surprise, laquelle fut bientôt suivie d'une douloureuse émotion.

Marraine me quitta, me laissant dans un état d'agitation que j'avais eu grand-peine à dissimuler. Mais je ne trouvais point mon mari coupable, ni qu'il m'eût fait ainsi qu'on le prétendait, un sanglant outrage. Alors, je commençai à me rendre exactement compte de la singulière situation qui existait entre nous. M. de Bloville était mon mari, mais je n'étais Mme de Bloville que de nom; en réalité, je n'étais pas la femme de mon mari. Dès lors, je n'avais rien à lui reprocher et il avait le droit d'aller demander ailleurs les douceurs qu'il ne trouvait pas chez lui.

A partir de ce jour, que se passa-t-il en moi? Je ne saurais l'expliquer clairement; mais j'étais affreusement tourmentée. J'éprouvais des sensations singulières qui me mettaient tout en émoi; il me venait des idées et j'étais constamment sous l'obsession de pensées que je n'avais pas eues encore.

— Ma pauvre chérie! Et je me perdais en conjectures, ne sachant à quoi attribuer le changement que je remarquais en toi.

— Vous ne pouviez deviner ce que je m'efforçais à cacher, et moi ce que vous me cachiez également. Nous ne pouvions nous entendre, arriver à une explication, vous, croyant une chose, moi, étant convaincue que vous étiez épris de la belle Carmen.

Je voulus la voir, continua la jeune femme, et, en compagnie de ma tante, j'allai à l'Opéra. Je vous ai dit quelles avaient été mes impressions.

— Très favorables à cette pauvre Christiane, ajouta M. de Bloville en souriant.

— Oui, mon ami, comme si j'eusse eu le pressentiment de la vérité. A mon retour de l'Opéra, en me déshabillant et en me regardant dans ma psyché, je me suis écriée: « Mais je suis belle aussi, moi! » Alors, je sentis que je vous aimais autrement qu'une fille aime son père, et j'eus enfin la compréhension de l'amour. J'aimais mon mari, j'en étais sûre, maintenant, et cependant, quelques jours après, j'étais décidée à me séparer de lui, à réclamer le divorce.

— Ainsi, Angèle, tu l'aurais fait?

(Lire la suite page 39)

CETTE ANNONCE FAIT PARTIE D'UNE SÉRIE D'EXPOSÉS DE FAITS SUR LA SITUATION DE L'INDUSTRIE DES BRASSERIES DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC



**L'HEURE EXQUISE**

Nos habitudes les plus chères proviennent des petites joies quotidiennes qui font le charme de la vie.

Quoi de plus agréable, le matin, au lever, que la grisante odeur du café qui nous attend? Plus tard dans la journée, quand nos énergies commencent à s'émuquer, nous éprouvons une détente délicieuse à savourer une tasse de thé.

Le soleil baisse... Voici l'heure exquise. Fini le travail. On ferme les livres... On dépose les outils... Dans la ronde des heures, c'est le moment par excellence, celui qui apporte la satisfaction d'une tâche accomplie. C'est l'heure où, dégustant un bon verre de bière, on éprouve une joie particulière, unique.

Doux et frais breuvage à couleur d'ambre, qui procure un instant de sérénité, d'apaisement! Cette heure-là, il vaut la peine de la marquer d'une pierre blanche!

Puissent vos actes refléter ces solides qualités de la bière: Honnêteté, propreté et modération!



**Brewers Industrial Foundation  
of Canada**

« La plupart des réformateurs ont commis l'erreur de charger la loi d'un poids excessif sous lequel elle succombe, et nous en voyons la meilleure preuve dans la faillite de la prohibition aux États-Unis. »

**POUDING AU PAIN ET AU RAISIN**

Faire bouillir 2 tasses de lait et y ajouter 1 tasse de mie de pain pressée, avec  $\frac{1}{4}$  de tasse de sucre et 1 cuillerée à table de beurre. Battre un œuf et l'incorporer ainsi qu'une  $\frac{1}{2}$  tasse de raisin. Aromatiser avec 1 cuillerée à thé de vanille. Verser dans un plat à pouding bien beurré et cuire au four de 325° F. 1 heure. Servir avec sauce à la vanille faite comme suit : — Bien mêler  $\frac{1}{2}$  tasse de sucre avec 1 cuillerée à table d'amidon de maïs (cornstarch). Délayer avec 1 tasse d'eau chaude et cuire jusqu'à épaississement. Ajouter 1 cuillerée à thé de beurre. Aromatiser avec 1 cuillerée à thé de vanille.

**ROULEAU AUX POMMES****Pâte à biscuits**

- 2 tasses de farine
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel
- 4 cuillerées à thé de poudre à pâte
- 3 cuillerées à table de végétaline
- $\frac{3}{4}$  tasse de lait

Tamiser la farine, la mesurer et la tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Travailler dans cette farine la végétaline en la coupant en petits morceaux. Délayer très vivement la pâte avec le lait et la travailler légèrement sur une planche farinée. Rouler la pâte, badigeonner de beurre fondu et de gelée de pommes, si l'on en a. Etendre sur toute la pâte des pommes tranchées minces. Couvrir de noix de coco. Rouler comme un gâteau roulé. Mettre dans une lèchefrite beurrée avec quelques cuillerées d'eau chaude et cuire à 400° F. 30 à 45 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Servir avec de la crème fouettée.

**TARTE MOKA**

Tamiser de la farine et en mesurer 2 tasses, tamiser de nouveau avec 2 cuillerées à thé de poudre à pâte et  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel. Battre 2 œufs, ajouter  $\frac{3}{4}$  tasse de sucre et  $\frac{1}{2}$  tasse de lait. Incorporer la farine et bien battre jusqu'à ce que la pâte soit lisse. Y joindre en dernier lieu 2 cuillerées à table de beurre fondu et refroidir et aromatiser avec 1 cuillerée à thé d'essence au goût, vanille ou citron. Verser la pâte dans 2 assiettes à gâteau bien beurrées et cuire  $\frac{1}{2}$  heure à 350° F. Quand les 2 gâteaux sont refroidis, garnir de la crème suivante : Faire bouillir  $\frac{1}{2}$  tasse de sucre avec 1 tasse de café jusqu'à consistance très épaisse. Laisser refroidir et y incorporer  $\frac{1}{2}$  tasse de crème à fouetter. Mettre cette garniture entre les deux gâteaux et saupoudrer le dessus de sucre à glacer.

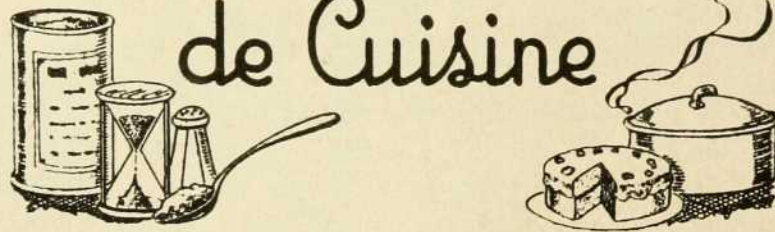
**LA SALADE ROMAINE**

Couper en rouelles de  $\frac{1}{4}$  de pouce d'épaisseur de la laitue romaine. Préparer une vinaigrette avec  $\frac{1}{2}$  tasse d'huile,  $\frac{1}{4}$  de tasse de vinaigre de cidre,  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel,  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sucre, 1 cuillerée à table de piment vert et 1 cuillerée à table de piment rouge. Bien mélanger, verser sur la laitue et laisser macérer au moins  $\frac{1}{2}$  heure avant de servir.

**LES POMMES DE TERRE EN ESCALOPE**

Mettre dans un plat beurré des pommes de terre tranchées très minces et un petit oignon émincé dispersé ici et là sur les pommes de terre, du sel et du poivre. Couvrir d'eau et de quelques noisettes de beurre. Mettre le plat au four et le couvrir pour que la cuisson se fasse en même temps que le rosbif. On peut découvrir vers la fin de la cuisson pour faire dorer les pommes de terre.

# Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

**LE GATEAU D'ENTREMETS AU CHOCOLAT**

- $\frac{1}{2}$  tasse de végétaline
- 1 tasse de sucre
- $\frac{3}{4}$  tasse de lait
- 2 tasses de farine
- 1 cuil. à thé bicarbonate de soude
- 2 cuillerées à thé de crème de tartre
- 1 cuillerée à thé de vanille
- 6 cuillerées à thé de cacao
- $\frac{1}{4}$  cuillerée à thé de sel
- 3 œufs

Crémer la végétaline, ajouter le sucre puis les jaunes d'œufs et bien battre. Tamiser la farine, la mesurer et la tamiser de nouveau avec sel, crème de tartre, bicarbonate de soude et cacao. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait. Incorporer en dernier lieu les blancs d'œufs battus et aromatiser. Verser la pâte dans 2 assiettes à gâteau beurrées et doublées de papier. Faire cuire à 350° F. 30 minutes. Retirer du four, démouler et mettre entre les deux gâteaux, quand ils sont encore chauds, des carrés de guimauve. Garnir d'une glace au chocolat.

**GLACE AU CHOCOLAT**

- 1 tasse d'eau
- $1\frac{1}{2}$  cuil. à table de sirop de maïs
- 4 carrés de chocolat non sucré
- 4 cuillerées à table de beurre
- 1 cuillerée à thé de vanille
- $\frac{1}{8}$  cuillerée à thé de sel

Faire un sirop avec le sucre, l'eau et le sirop de maïs. Cuire à 232° F. Refroidir jusqu'à 110° F. Fondre le chocolat au bain-marie, ajouter le beurre, la vanille et le sel. Retirer du feu, ajouter le sirop refroidi et battre jusqu'à consistance crémeuse. Etendre à l'aide d'une spatule.

**POUDING AU SUIF**

- 2 œufs
- 1 tasse de suif
- 1 tasse de sucre
- $2\frac{1}{2}$  tasses de farine
- 3 cuil. à thé de poudre à pâte
- $\frac{3}{4}$  tasse de lait
- $\frac{1}{2}$  cuil. à thé de sel
- Jus et zeste d'un citron

Battre les œufs sans les séparer, ajouter le sucre puis le suif coupé par morceaux. Bien battre. Tamiser, farine, poudre et sel. Ajouter au mélange, déposer dans des petits moules bien beurrés et farinés, ou dans un moule spécial pour cuire à la vapeur. Ce moule doit être bien fermé. On peut aussi utiliser une chaudière, ou encore beurrer et fariner un coton bien propre et verser la pâte dans le coton. Attacher solidement mais en laissant assez d'espace pour le gonflement de la pâte. Servir bien chaud avec une sauce à l'érable. On peut ajouter à ce pouding 1 tasse de raisins. Cuire une heure à deux et demie. Cela dépend du moule.

**SAUCE A L'ERABLE**

- 2 cuillerées à table de beurre
- 2 cuillerées à table de farine
- $\frac{1}{2}$  tasse de cassonade
- 1 tasse de sucre d'érable
- $\frac{1}{2}$  tasse d'eau chaude

Faire fondre sucre et cassonade avec l'eau. Laisser bouillir 5 minutes. Défaire le beurre en crème avec la farine et lier la sauce. Laisser cuire encore une dizaine de minutes.

**BARQUETTES DE LEGUMES**

Prendre des concombres, les séparer en deux, les tailler avec un emporte-pièce de forme ovale. Les creuser et les remplir d'un mélange de légumes : céleri, petits pois, radis. Garnir de mayonnaise et servir sur rondelles de laitue.

**TARTE A LA CITROUILLE**

- $\frac{1}{2}$  tasse de lait
- $\frac{1}{2}$  tasse de crème
- 1 tasse de purée de citrouille en conserve
- $\frac{1}{2}$  tasse de miel
- 2 œufs bien battus
- Epices au goût : cannelle, clou, muscade, gingembre.

Bien mêler le tout et verser dans une assiette à tarte recouverte d'une bonne pâte brisée. Cuire au four de 450° F. 10 minutes, et abaisser la chaleur à 325° F. pour continuer la cuisson  $\frac{1}{2}$  heure. Si l'on veut obtenir un mets plus délicat, on peut mettre dans la crème les jaunes d'œufs seulement et faire une meringue avec les 2 blancs bien battus et auxquels on ajoutera 2 cuillerées à table de miel. Cette meringue se mettra sur la tarte quand la crème sera bien prise, et on devra remettre au four de 300° F. pour sécher la meringue et la dorer.

**PETITS MUFFINS AU BLE D'INDE**

- $\frac{3}{4}$  tasse de farine
- $\frac{1}{2}$  tasse de farine de blé d'Inde (corn meal)
- 4 cuillerées à table de sucre
- $3\frac{1}{2}$  cuillerées à thé de poudre à pâte
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel
- 1 œuf
- $\frac{2}{3}$  tasse de lait
- 4 cuillerées à table de végétaline

Tamiser ensemble tous les ingrédients secs. D'autre part, battre l'œuf avec le lait et y ajouter la végétaline fondue et légèrement refroidie. Verser sur la farine et délayer vivement, brassant juste assez pour obtenir un mélange bien lisse. Verser cette pâte dans de petits moules à muffins beurrés et cuire 15 à 20 minutes à 425° F.

**LES PETITS OIGNONS GLACES**

Peler des oignons d'un  $\frac{1}{2}$  pouce de diamètre, les mettre dans un plat d'eau chaude salée au four et laisser cuire jusqu'à ce que tendres. Egoutter, saupoudrer légèrement de sucre et mettre dans le plat 2 cuillerées à table de beurre. Remuer les petits oignons pour les imprégner de beurre et laisser glacer.

**ECORCES D'ORANGES CONFITES**

Choisir des oranges à belle écorce fraîche, les peler et enlever toutes les peaux blanches. Couvrir d'eau froide, amener au point d'ébullition et bouillir 20 minutes. Egoutter et remettre à cuire à l'eau froide jusqu'à ce que tendres. Couper en filets et pour 2 tasses d'écorces, faire un sirop avec 2 tasses de sucre et  $\frac{2}{3}$  de tasse d'eau. Quand le sucre est fondu, y ajouter les écorces et cuire jusqu'à ce que transparent. Verser sur un treillis au-dessus d'un plat, bien égoutter. Passer dans du sucre granulé. Les écorces de pamplemousse et de citron peuvent se préparer de la même manière. Ce bonbon facile à réussir se sert très bien à la fin d'un grand dîner.

**BISCUITS A LA FARINE D'AVOINE ET AUX DATTES**

- 10 cuillerées à table de beurre
- 1 tasse de cassonade
- 1 œuf bien battu
- $\frac{1}{2}$  tasse de farine d'avoine
- $\frac{1}{2}$  tasse de farine
- $\frac{1}{2}$  tasse de dattes finement hachées
- $\frac{1}{2}$  tasse de raisins
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de bicarbonate de soude
- $\frac{3}{4}$  cuillerée de cannelle
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de clou moulu
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé d'épices mêlées (allspice)

Crémer le beurre, ajouter la cassonade graduellement puis l'œuf bien battu et tous les autres ingrédients. Faire cuire par cuillerées sur tôle beurrée en les espaçant car ils s'étalent en cuisant. Four modéré 350° durant  $\frac{1}{4}$  d'heure.

**LA RHUBARBE**

- 1 tasse de rhubarbe
- $\frac{3}{4}$  tasse de végétaline
- $\frac{1}{2}$  tasse de sucre
- 1 œuf
- $\frac{1}{4}$  tasse de lait
- 2 cuillerées à thé de poudre à pâte
- $\frac{1}{4}$  cuillerée à thé de sel

Couper la rhubarbe en petits bouts et la laisser macérer quelque temps avec le sucre. Mettre dans un plat à pouding bien beurré. D'autre part, crémer la végétaline avec le sucre ajouter l'œuf et bien battre. Tamiser la farine, la mesurer et la tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait. Battre jusqu'à ce que la pâte soit bien lisse. Verser cette pâte sur la rhubarbe et cuire 40 à 45 minutes à 350° F.




Servez de  
**L'AGNEAU**  
à Pâques

**M**ARTHA LOGAN suggère un gigot d'agneau pour Pâques 1942. Cette viande nous fournit, sous une forme appétissante, les qualités alimentaires précieuses dont nous avons besoin, sans enfreindre sur les provisions destinées à l'Angleterre.

Car la santé est essentielle à la victoire, et la viande est un aliment exceptionnellement salubre. C'est une bonne source non seulement de protéines de qualité, et de sels minéraux mais aussi de la précieuse vitamine B.

**LES VITAMINES B NATURELLES DE LA VIANDE**

| En Milligrammes                  | PORC | BOEUF | AGNEAU | VEAU | FOIE |
|----------------------------------|------|-------|--------|------|------|
| <b>B<sub>1</sub></b> THIAMINE    | 1.60 | .22   | .33    | .31  | .38  |
| <b>B<sub>2</sub></b> RIBOFLAVINE | .34  | .29   | .39    | .41  | 3.34 |

Le tableau ci-dessus indique les proportions par ¼ de livre de viande comestible avant la cuisson. Tout comme les autres aliments, le contenu vitaminique de la viande est plus ou moins affecté par la cuisson, suivant la méthode de cuisson employée.

**Achetez PLUS de Certificats d'Épargne de Guerre**

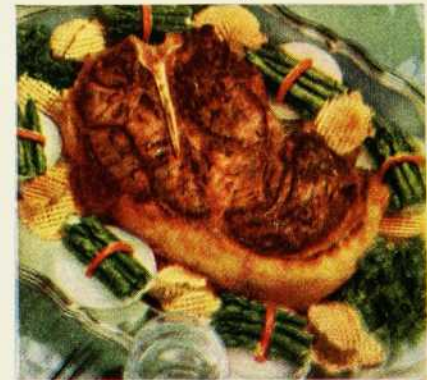
"... Attendez après la guerre pour dépenser, quand le travail que vos dépenses procureront sera nécessaire.

"Pour l'instant, votre pays a besoin de votre argent pour financer la guerre. Vous pouvez le prêter de façon très pratique en achetant régulièrement des Certificats d'Épargne de Guerre."

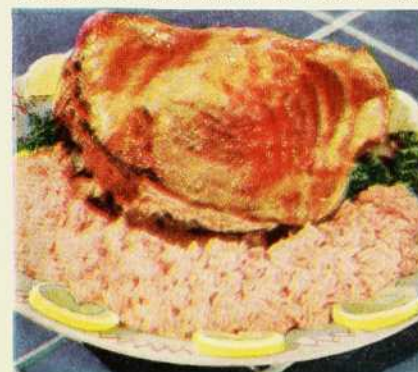


Assez de viande blanche pour tout le monde quand vous servez un Poulet Premium Swift! Essayez un poulet rôti, avec des pommes préparées comme suit: videz-les, faites-les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient tendres (environ 30 minutes) dans un sirop fait avec des bonbons rouges à la cannelle; remplissez-les de dattes et de noix hachées; servez-les chaudes.

C'est un des plats favoris de Martha Logan.



La marque Swift sur le bœuf signifie texture et saveur exceptionnelles. Huilez et assaisonnez un steak de 1½ pouce d'épaisseur. Faites griller sur un grill préalablement chauffé, à un pouce de la flamme, en le tournant une fois (15 minutes pour un steak saignant, 20 minutes pour un steak à point). Servez-le avec des pommes de terre treillisées, des tranches d'oignon épaisses, beurrées et cuites au four, des pointes d'asperges chaudes.



**Veau plus frais, plus juteux, meilleur!** Pour l'avoir ainsi, demandez du Veau Premium Swift—il est délicieux! Demandez à votre marchand de vous préparer un rôti dans la culotte et servez-le avec du Riz Rouge. Egouttez le riz partiellement bouilli et faites-le cuire 5 min. dans du jus de tomates assaisonné de paprika et de beurre. Employez-en une partie pour farcir le rôti et faites cuire le reste au bain-marie.

**Ragoût d'Agneau de MARTHA LOGAN**

"Le gigot d'agneau que vous ferez à Pâques aura un air de fête si vous le garnissez de petits bouquets de menthe et de fèves de Lima dans des barquettes en concombres. Et voici une manière économique de faire un copieux ragoût avec ce qui en restera. Coupez le reste de viande en cubes. Faites revenir dans une poêle sèche et chaude. Ajoutez une boîte de tomates, des morceaux de céleri d'un pouce, des petites carottes, du sel, du poivre, une feuille de laurier et des clous de girofle. Faites mijoter pendant une heure. Ajoutez des oignons et des tranches de piment vert partiellement cuits. Faites cuire 20 minutes ou plus. Gardez l'os pour la récupération après en avoir fait du bouillon".



MARTHA LOGAN  
Experte en Economie  
Ménagère de Swift

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

Dites **PREMIUM SWIFT** pour avoir les meilleures viandes!



Au premier signe d'un rhume, prenez le rapide Sal Hepatica. Il s'attaque aux deux états qui sont la cause du prolongement d'un rhume.



Deux cuillerées à thé de pétillant Sal Hepatica dans un verre d'eau combattent rapidement ces sensations de maux de tête et d'indolence.

## Prompt soulagement des rhumes, maux de tête, indigestions



**Le rapide SAL HEPATICA**  
Soulage plus promptement, plus intégralement parce que :

1. Rapidement (ordinairement en l'espace d'une heure), il évacue les déchets des voies intestinales, et cela doucement.
2. En même temps, le double effet de Sal Hepatica aide à diminuer l'excédent d'acidité gastrique.

QUAND vous souffrez d'un rhume, de votre estomac qui est détraqué ou que vous avez la désagréable sensation d'un mal de tête, il faut s'en prendre ordinairement à deux états — des impuretés dans l'organisme et un excédent d'acidité gastrique. Et le Sal Hepatica vous apporte un soulagement plus rapide, plus intégral parce qu'il combat ces deux états à la fois !

Le Sal Hepatica est rapide, il agit ordinairement en l'espace d'une heure. Cependant il agit doucement et intégralement en canalisant les matières humides dans les voies intestinales. Il est agréable à prendre, ne cause aucun ennui, ne produit aucune conséquence fâcheuse.

Ainsi, la prochaine fois qu'un rhume vous menacera ou quand vous aurez la sensation d'un mal de tête ou d'un abattement, prenez deux cuillerées à thé de rapide Sal Hepatica dans un verre d'eau. Vous avez tôt fait de retrouver votre joyeux entrain d'autrefois quand vous prenez le pétillant, rapide Sal Hepatica !

Procurez-vous aujourd'hui, chez votre pharmacien, une jarre format économique de famille.

### Pourquoi le Sal Hepatica est si efficace :

1. Agit rapidement — ordinairement en l'espace d'une heure.
2. Ne cause ni ennui ni coliques.
3. Agit doucement et intégralement, canalisant dans l'intestin les matières humides.
4. Vous aide à combattre l'excès d'acidité gastrique.
5. Agréable et facile à prendre.
6. S'emploie économiquement.



# Lorsqu'il vous faut un laxatif, prenez le SAL HEPATICA rapide

Un produit de Bristol-Myers — Fabrication canadienne

## LA MEDECINE POUR TOUS

### LA COQUELUCHE

Maladie aux complications trop souvent fatales. — Considérée, il n'y a pas longtemps encore, comme inévitable, la coqueluche peut être prévenue, grâce à la vaccination.

Par le docteur NORBERT VEZINA

IL SEMBLE bien que la médecine préventive soit à la veille de porter un coup terrible à la coqueluche, cette terreuse d'enfants. Considérée à tort par beaucoup de gens comme une maladie qui finit toujours par guérir, la coqueluche est en réalité une affection qui cause plus de décès que la diphtérie, la scarlatine, la rougeole ou la tuberculose, chez les enfants en bas de 5 ans. Mais ce tableau peu consolant est sur le point de changer. Aujourd'hui nous sommes assurés qu'à partir de maintenant la coqueluche va perdre peu à peu de son aspect menaçant et va devenir de plus en plus rare.

Dans une infection microbienne comme la coqueluche où une première atteinte confère une immunité durable il était logique de penser que la vaccination pourrait donner une prévention efficace. Après des années d'expérimentation et d'hésitations, ceux qui ont étudié la question sont en droit à l'heure actuelle d'affirmer la valeur du vaccin contre la coqueluche ; ce vaccin, bien préparé et bien administré, est appelé à réduire le nombre de cas de coqueluche à une fraction de ce qu'il est présentement. Nous apporterons ici un exemple qui confirme bien l'efficacité de cette méthode. Jusqu'à 1935 Cleveland et sa banlieue, Shaker Heights, présentaient chaque année à peu près les mêmes pourcentages d'enfants atteints de coqueluche. Depuis 1936 les trois quarts des enfants de Shaker Heights ont été vaccinés contre la coqueluche tandis qu'à Cleveland même, la vaccination était peu pratiquée. Résultats : depuis 1936 les cas de coqueluche sont quatre fois moins nombreux à Shaker Heights qu'à Cleveland.

Vous pouvez donc vous rendre compte pourquoi il appert presque sûrement qu'avec un usage plus répandu de cette vaccination préventive il y aura moins de coquelucheux. Une diminution des cas de coqueluche veut dire aussi une diminution de la mortalité infantile.

Beaucoup de médecins actuellement conseillent aux mères de faire vacciner leurs enfants contre la coqueluche, mais leurs quintes seront moins fréquentes, moins fortes et leur maladie en général beaucoup plus courte que chez les non-vaccinés. Avant de parler de faillite du vaccin il faut se rappeler aussi qu'il y a des toux spasmodiques, qui peuvent simuler la coqueluche mais qui n'ont rien de commun avec elle.

Comme plusieurs autres vaccins, le vaccin anti-coquelucheux ne donne pas une protection indéfinie, c'est-à-dire que l'enfant vacciné une première fois devra, dans certains cas, être vacciné de nouveau au bout de 2 ou 3 ans si on constate que l'immunité qu'il avait acquise diminue ou est disparue, ce dont on peut s'assurer en mélangeant une goutte de son sang avec un réactif spécial. L'accord n'est pas encore fait quant à la

durée de l'immunisation conférée par la vaccination. Il se fait à l'heure actuelle des recherches dans le but de déterminer exactement pendant combien de temps l'enfant se trouve protégé par la vaccination. Il semble bien que dans la plupart des cas cette protection s'étende sur une période de 2 ans environ. Il faut penser de plus que chaque mois qui s'ajoute à l'âge d'un enfant le rend plus résistant vis-à-vis de la coqueluche, maladie d'autant plus sérieuse que l'enfant est plus jeune.

Nous ne devons pas perdre de vue que le vaccin possède une valeur préventive mais non curative. Une fois la coqueluche déclarée, il est peu probable que l'injection du vaccin soit de quelque utilité.

La vaccination ne résout donc pas le problème qui se pose en présence d'enfants qui sont entrés en contact avec des coquelucheux ou de ceux qui présentent déjà les premiers symptômes de la maladie. Des études très intéressantes ont été faites au sujet du sérum de convalescent comme moyen de traitement. Il ne s'agit pas d'un vaccin. On prélève une certaine quantité de sang d'une personne qui a déjà eu la coqueluche. Si on injecte ce sang à un enfant qui fait de la coqueluche, on note souvent que ses attaques de toux deviennent plus supportables et que la maladie dure moins longtemps.

La coqueluche débute par une inflammation de la gorge et du nez. La voix devient rauque et une petite toux sèche apparaît. En même temps, l'enfant devient maussade et il se manifeste le soir une petite élévation de la température. Tout ceci fait penser à un mauvais rhume. Au bout d'une ou deux semaines, les quintes caractéristiques apparaissent : l'enfant est pris d'une toux convulsive pendant laquelle les veines du cou se gonflent et la face devient bleutée.

Il se produit une asphyxie de quelques secondes. L'accès se termine par une inspiration sifflante et par le rejet d'abondantes mucosités filantes.

Une toux qui apparaît chez un enfant de moins de 5 ans doit faire craindre la coqueluche. Si les quintes viennent signer la maladie, l'enfant sera placé dans une chambre ensoleillée et bien ventilée. Si l'enfant vomit, il faudra choisir de préférence pour donner les aliments le moment qui suit une très grande crise ; il existe alors une période d'accalmie dont on profitera. Le traitement évidemment sera sous la surveillance du médecin.

En l'an 1942 cependant, votre enfant a quatre chances contre une de ne pas contracter la coqueluche si vous avez soin de le faire immuniser à l'aide d'un vaccin approprié, selon les données acceptées par le corps médical. Cette nouvelle victoire de la médecine sera plus manifeste dans quelques années.

## LES DESTINÉES DE LA VIE

(Suite de la page 35)

— Oui, car je ne pouvais pas admettre que mon mari eût une maîtresse!

— Je le comprends. Mais continue, ma bien-aimée. Ah! ce ne sont pas seulement mes oreilles qui t'écoutent, c'est aussi mon âme!

— J'avais de nouvelles pensées, très amères, très sombres; en m'y abandonnant, que de choses j'ai comprises! Que de choses m'ont été presque soudainement révélées! J'ai examiné sérieusement quels étaient les devoirs de la femme dans le ménage, les devoirs de l'épouse envers son mari, et je me suis aperçue, non sans effroi, que je n'en avais remplis aucun.

— Oh! Angèle!

— Je m'accusais, m'adressant de cruels reproches; si mon mari avait une maîtresse, c'était ma faute; pourquoi ne l'avais-je pas aimé comme il méritait de l'être? Pourquoi l'avais-je ainsi condamné à jouer auprès de moi le rôle d'un père?

Et, ajouta la jeune femme toute rougissante, je sentais combien j'aurais été heureuse si, étant véritablement votre femme, vous m'aviez rendue mère.

Comme honteuse des paroles qu'elle venait de prononcer, elle cacha son visage sur la poitrine de M. de Bloville.

Lui s'inclina, en proie à une violente émotion et appuya ses lèvres sur le front d'Angèle.

Elle se redressa en s'écriant:

— Je suis pour toujours délivrée de mes pensées troublantes; j'ai le soleil au cœur et la joie dans l'âme! La vie est en moi, je me sens vivre! Je suis donc une femme!... Je t'aime, je t'aime!... Ah! que Gabrielle de Lestange soit désormais aussi heureuse qu'elle a été malheureuse autrefois! Pourrons-nous jamais faire assez pour elle? Pourrons-nous l'aimer assez pour lui faire oublier tout ce qu'elle a souffert? C'est à elle que nous devons toute notre reconnaissance, c'est elle que nous devons bénir! Je frémis en pensant à ce qui serait fatalement arrivé si elle n'était pas venue à Paris, et si la curiosité ne m'avait point poussée à la porte de ton cabinet; c'est elle qui mit fin à ce terrible malentendu qui existait entre nous et allait causer notre malheur à tous deux.

Elle sait que sa fille est toujours digne d'elle et de ses enfants; mais elle te croit toujours malheureux, elle ignore que, grâce à elle, le bonheur, toutes les joies sont dans notre maison.

— Elle saura cela demain; j'irai la voir à l'hôtel où elle loge.

— Je t'accompagnerai; tu le veux bien, dis?

— Oui, nous irons ensemble.

— Oh! la sœur du commandant de Lestange, la tante de Mme de Bloville, loger à Paris dans une chambre d'hôtel!

— Pas pour longtemps, encore deux ou trois jours.

— Quelle admirable femme, mon ami, et comme elle est bien la digne sœur de mon père... Car c'est pour se punir de sa faute...

— Qui a été plus celle d'un autre que la sienne, interrompit M. de Bloville.

— Soit; mais c'est pour ne pas déshonorer le nom de Lestange qu'elle a disparu et que, pendant tant d'années, elle s'est cachée sous ce nom de Mariotte. Quel courage il lui a fallu, et comme je la trouve admirable! Réduite à l'état de servante du père Malouët et ne disant rien qui pût faire soupçonner au

vieux marin qu'elle était la sœur de son commandant, de l'homme qu'il a toujours en si grande vénération, dont il garde en son cœur le pieux souvenir! Je le vois, à genoux, se frapper la poitrine et pleurer comme un enfant, le bon vieillard, quand il apprendra ce qu'est véritablement Mariotte. Moi, mon bon ami, c'est à genoux devant elle que je lui demanderai de me faire le récit de ses malheurs.

— J'en connais une partie, Angèle; ce que je sais, je te le raconterai.

— Et aussi ce que tu sais de Christiane, n'est-ce pas?

— Oui. Je ne veux plus avoir rien de caché pour toi.

— D'abord, Christiane est ma cousine.

— Oui, Angèle, et elle est ma sœur.

— Est-ce donc pour cela que je n'ai pas été jalouse d'elle?

— Peut-être, fit M. de Bloville en riant.

Passant subitement d'une impression à une autre, Angèle s'écria:

— Oh! quand je pense que nous étions à la veille de divorcer...

— Mais, ma chérie, il ne faut plus penser à cela.

— C'est malgré moi; je me demande ce que je serais devenue, séparée de toi.

— Moi, dit M. de Bloville, je serais mort!

Angèle lui fit un collier de ses bras et, de nouveau, l'embrassa avec transport.

— Maintenant, reprit-elle, tu dois vivre pour moi, comme je dois vivre pour toi!

Souriante, elle le regarda avec une expression de tendresse indicible.

— Angèle, je t'adore! s'écria-t-il, tu es toute ma vie!

Elle se serra amoureusement contre lui et murmura à son oreille:

— Je t'aime, je t'aime!

Elevant la voix, elle reprit:

— A présent, je ne suis plus ta fille, je suis ta femme!

Le lendemain, à onze heures du matin, Angèle était à son piano et M. de Bloville dans son cabinet, travaillant avec le chef de la comptabilité et celui de correspondance qui avait remplacé Fernand Lanqueval.

De même que la sombre tristesse du banquier avait eu son influence sur tout le personnel de la banque, déjà la satisfaction, la joie du maître se reflétaient sur le visage de chacun, depuis le modeste commis jusqu'au chef supérieur de la maison, le fondé de pouvoirs. C'est que M. de Bloville s'était promené le matin pendant plus d'une heure dans les bureaux, adressant aux uns et aux autres de bienveillantes paroles, et avait annoncé que chacun recevrait une gratification et qu'il y aurait ensuite une augmentation d'appointements.

Les domestiques de l'hôtel avaient été les premiers à ressentir les effets de l'accord subitement rétabli entre Madame et Monsieur.

« Allons, se disaient-ils entre eux, tout va bien, maintenant! »

Et ils sentaient la joie leur revenir au cœur.

Delphine annonça à sa maîtresse la visite de Mlle de Brunière.

La jeune femme se leva pour recevoir sa tante et se jeta à son cou en s'écriant:

— Ah! marraine, marraine, que je suis donc contente de vous voir!

La vieille demoiselle n'était plus habituée à un accueil aussi affectueux.



**C'EST VRAI!**  
CE NOUVEL INGRÉDIENT MIRACULEUX  
REND LE NOUVEAU NETTOYEUR  
**OLD DUTCH AMÉLIORÉ**  
**50% PLUS VITE!**

**COUPE LA GRAISSE D'EMBLÉE!  
NETTOIE PLUS VITE—EST SÛR!**

Voyez par vous-même avec quelle facilité et quelle rapidité vous faites votre nettoyage quotidien quand vous employez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré. C'est parce que le nouvel ingrédient rapide dissout la graisse d'une façon quasi-magique, faisant un nettoyage à double-action qui met fin aux gros frottages et à la fatigue.

Comme toujours, le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré est absolument sûr. Il N'ÉGRATIGNE PAS parce qu'il est fait de Seismotite.

Demandez-en à votre épicer aujourd'hui. Aucun changement n'a été apporté à la boîte ni à l'étiquette — la différence est à l'intérieur. Fabrication Canadienne



AVEC TON GOÛT, LE MIEN S'ENTEND—  
ET BOIRE SEC C'EST IMPORTANT

OUI-ET DE PLUS, SI C'EST LÉGER  
LA SOIF NE PEUT PAS RÉSISTER

UN EXCELLENT APÉRITIF  
PARCE QU'IL EST **SEC**

UN MERVEILLEUX RAFFRAÎCHISSEMENT  
PARCE QU'IL EST **LÉGER**

LA LAGER

**Frontenac**  
*Bleue*

Coupon d'abonnement

**LE SAMEDI**

Chez les  
dépositaires,  
10 cents  
l'exemplaire



Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée  
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

## BREATHING WAIST

FAITE DE  
Nylon  
EXTRA-LEGER

MODÈLE 2960



Ayez soin de votre Gothic. N'achetez pas plus qu'il ne faut — Votre Patrie a besoin de caoutchouc et de coton.

**GOTHIC**  
Cordtex  
BREVETÉS

NYLON—la sensationnelle invention du jour! Léger comme l'air, aucun repassage, sèche en un clin d'oeil! Tout cela adapté aux caractéristiques particulières de la bande respiratoire—qui respire avec vous, laissant au diaphragme toute liberté de mouvement. Toutes tailles.

GMF-42-4

UN MODÈLE POUR TOUTE CORPULENCE



EN LISANT...

## LA REVUE POPULAIRE

vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens

En mars:

## L'AUMÔNE D'AMOUR

Par JEAN D'YVELISE

Un des plus beaux romans de la littérature française.

Lisez également une foule d'articles richement illustrés sur les sujets les plus variés.

PROFITEZ de notre abonnement spécial

\$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE, 975, RUE DE BULLION  
MONTRÉAL, CANADA

tueux. Elle se recula de quelques pas pour mieux examiner sa nièce et resta un instant stupéfiée.

— Angèle, dit-elle, plus que jamais tu es une énigme pour moi; je te vois aujourd'hui toute rayonnante; que se passe-t-il donc?

Mme de Bloville fit asseoir sa tante et se plaça en face d'elle.

— Chère marraine, répondit-elle, vous me disiez avant mon mariage, et vous me l'avez répété depuis, que le jour viendrait où j'aimerais M. de Bloville comme une femme doit aimer son mari.

— Eh bien?

— Vous aviez raison, marraine, maintenant j'aime M. de Bloville, non plus comme autrefois, le bon ami, mais ainsi qu'un époux doit être aimé de sa femme.

— Que me dis-tu là? s'exclama la vieille demoiselle, n'en pouvant croire ses oreilles.

— Vous me disiez aussi, marraine, que M. de Bloville me rendrait la plus heureuse des femmes.

— Oui, je t'ai dit cela; alors, hélas! je ne me doutais guère...

— Vous n'avez pas de regrets à avoir, chère marraine, vous ne vous êtes trompée en rien; j'aime, j'adore mon mari, et je suis la plus heureuse des femmes.

— Angèle, je ne comprends pas, mon Dieu, est-ce que je suis folle?

— Mais regardez-moi donc, marraine, et voyez si je n'ai pas la joie dans les yeux, le bonheur dans le regard; ah! cette joie, ce bonheur sont plus encore dans mon cœur et dans mon âme!

La jeune femme avait sur les lèvres un délicieux sourire.

— Je ne comprends toujours pas, Angèle; qu'est-ce que tout cela signifie?

— Cela signifie, marraine, que mon mari n'a pas cessé de m'aimer et que, pas plus que moi, maintenant, il ne pense à divorcer.

— Mais cette... Dame aux perles?

— La belle Carmen de Médina n'a jamais été la maîtresse de M. de Bloville.

— Oh! oh!

La jeune femme expliqua à sa tante pourquoi M. de Bloville avait joué devant le monde, cette comédie, dont il avait prévu les conséquences et devant lesquelles, cependant, il n'avait pas reculé, n'ayant qu'une pensée, celle de créer un cas de divorce, afin que sa femme, libre, pût épouser celui qu'elle aimait toujours, croyait-il.

Mlle de Brunière avait écouté comme en extase, mais non sans laisser échapper des exclamations. Et quand la jeune femme cessa de parler, elle s'écria:

— Il a fait cela, voilà ce qu'il a fait! Et moi qui lui ai dit en face qu'il était un homme indigne, absolument méprisable... Mon Dieu, mon Dieu, pourra-t-il jamais me pardonner?

— Mais il ne vous en veut pas, marraine, et vous le verrez bien tout à l'heure, à l'accueil qu'il vous fera.

— Angèle, je tomberai à ses genoux. Ah! on n'aura jamais assez d'admiration pour un homme pareil! Autrefois, je le voyais grand, paré de toutes les noblesses du cœur, de toutes les beautés de l'âme; à présent, il m'apparaît plus grand encore, il s'élève jusqu'au ciel, plane au-dessus de tous les autres hommes, mais garde son sourire d'indulgence et de bonté pour les faiblesses et les misères humaines.

Mlle de Brunière, dans son enthousiasme, ne savait comment exprimer son admiration.

— Angèle, Angèle, s'écria-t-elle, c'est superbe ce qu'a fait M. de Bloville; mais il est sublime, cet hom-

me, il mérite qu'on l'aime, qu'on l'adore comme un dieu!

— Chère marraine, dit la jeune femme avec une certaine gravité, je suis heureuse de vous entendre parler ainsi de mon mari; mais il faut que tous ceux qui ont jeté le blâme sur lui, qui l'ont accablé de sarcasmes et d'injures, qui ont cru avoir le droit de le mépriser, il faut que tous partagent votre admiration; je compte sur vous, marraine, pour que le tort que M. de Bloville s'est fait soit vite réparé.

— Je comprends, ma chérie; c'est demain le jour de Mme de Mondeville, je me rendrai chez elle de bonne heure et j'y passerai tout l'après-midi.

— Je vous connais, chère marraine, je n'ai pas à vous recommander de ne dire absolument que ce que le monde doit savoir.

— Sois tranquille, Angèle.

— On s'est beaucoup étonné de ce que depuis notre mariage, M. de Bloville n'avait donné aucune fête, eh bien, marraine, vous pouvez annoncer que mon mari et moi avons décidé de donner dans quinze jours une grande fête, avec concert et bal à l'hôtel de Bloville. Dans cinq ou six jours, nous enverrons les billets d'invitation.

— L'idée est excellente, ma chérie; cela fera immédiatement cesser tous les bavardages.

— C'est en ayant cette idée que j'ai fait consentir M. de Bloville à donner cette fête.

XV

En famille

APRÈS quelques instants de silence, Angèle reprit:

— Maintenant, chère marraine, et avec l'assentiment de mon mari, je vais vous confier un secret, un secret de famille, que vous devrez garder pour vous seule.

La vieille demoiselle regarda sa nièce, ouvrant de grands yeux étonnés.

— Marraine, continua Angèle, vous m'avez parlé d'une sœur de mon père, appelée Gabrielle, qui a tout à coup disparu sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. On a dit, et vous me l'avez répété, qu'elle était accidentellement tombée dans la mer et s'était noyée.

— N'est-ce pas ce qui est arrivé?

— Non, marraine, Gabrielle de Lestange se laissa séduire par le banquier Jacques de Bloville, le père de mon mari, qui abusa odieusement de la confiance qu'elle avait en lui. La malheureuse devint enceinte; ne pouvant plus dissimuler sa grossesse, elle s'enfuit de la maison de cette Mme de Tessin que vous avez connue, pour aller au loin cacher sa honte. On peut supposer qu'elle voulait se soustraire à la colère de son frère; mais on doit croire surtout qu'elle avait à cœur de ne point déshonorer le nom de Lestange, et la preuve, marraine, c'est que depuis, elle ne s'est plus appelée Gabrielle de Lestange.

— Ainsi, elle n'est pas morte?

— Elle vit toujours, marraine.

— Mais qu'est-elle devenue, la malheureuse?

— M. de Bloville et moi ne savons pas encore bien sa douloureuse histoire; en dernier lieu, nous l'avons connue à Kérouan, servante du père Malouët, sous le nom de Mariotte.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu m'apprends! s'exclama Mlle de Brunière.

— C'est un chapitre de l'histoire de Gabrielle de Lestange. Mariotte a une fille mariée à un misérable, un espèce de bandit, et qui est mère de jeunes enfants. L'année dernière, après la visite que M. de Bloville

nous a faite à Kérouan, il s'est rendu chez le père Malouët. Là, Mariotte, se gardant bien de lui dire que sa fille était sa sœur, recommanda à M. de Bloville la pauvre jeune femme et ses enfants, qui se trouvaient dans la plus extrême misère. De retour à Paris, M. de Bloville s'empressa de rendre visite à la malheureuse dans son taudis; il s'intéressa à elle et à ses enfants.

Ce qu'il fit, vous le devinez, marraine: la misère disparut, les larmes furent séchées. Le petit garçon entra pensionnaire au collège Rollin et la mère partit pour la Bretagne avec sa petite fille appelée Renée; elles passèrent trois mois à Verquen, auprès de Mariotte. Au retour, la petite Renée fut placée par M. de Bloville dans un pensionnat de jeunes filles, et Christiane, la mère, qui se trouvait enfin délivrée de son odieux mari, entra en qualité de lingère chez la comtesse de Brion.

— Mais, Angèle, c'est toute une histoire, cela.

— Attendez, marraine, j'arrive à la page la plus intéressante. Christiane quitta sa place, consentant à s'associer à mon mari et à jouer dans cette comédie, que vous connaissez maintenant, le rôle de l'Espagnole Carmen de Médina.

Mlle de Brunière était au comble de la surprise.

— Remarquez bien, marraine, continua Angèle, que mon mari ignorait absolument que Christiane fut la fille de Jacques de Bloville; mais, sur le navire « Dauphin », le commandant de Lestange lui avait appris le malheur de Gabrielle, malheur dont il rendait responsable Jacques de Bloville. Par une de ses amies qui habite Paris et qu'elle avait chargée de prendre des renseignements au sujet de Christiane, Mariotte sut que sa fille, sous le nom de Carmen de Médina, était la maîtresse richement entretenue du banquier Charles de Bloville. D'après vos principes et vos propres sentiments, marraine, vous pouvez juger de ce qui se passa dans l'esprit et le cœur de Gabrielle de Lestange. Elle accourut à Paris, vint trouver mon mari et lui parla avec une extrême violence. La scène eut lieu dans le cabinet de M. de Bloville, et moi, cachée derrière une tapisserie, j'ai tout entendu.

J'étais aussi indignée que Mariotte, qui criait à M. de Bloville: « Rendez-moi ma fille, rendez Christiane à ses enfants et à sa vie honnête et laborieuse! », et comme elle je trouvais la conduite de mon mari abominable. Mais il ne disait rien encore, lui, et son calme inexplicable et son impassibilité sous un flot d'injures exaspéraient la pauvre Ma-

riotte. Poussée à bout, elle lui cria que ses relations avec Christiane étaient monstrueuses, horribles, incestueuses!

Alors, enfin, M. de Bloville bondit et un grand cri de joie s'échappa de sa poitrine.

« Ainsi, s'écria-t-il, prenant les mains de Mariotte, vous êtes Gabrielle de Lestange et Christiane est ma sœur! Ah! je vais donc enfin pouvoir réparer le mal qu'a fait mon père! »

Et il eut vite rassuré la pauvre mère, en lui disant ce que tout à l'heure je vous ai appris. Hier soir, une explication eut lieu entre mon mari et moi, et maintenant, dans l'ivresse de mon bonheur, je peux m'écrier: Je suis la plus heureuse des femmes!

— Moi, ma chérie, je suis émerveillée et dans le ravissement de tout ce que tu viens de m'apprendre. Enfin, tout est bien qui finit bien! Mais Mariotte, cette pauvre Gabrielle de Lestange, ta tante aussi, Angèle, où est-elle? Est-ce qu'elle est retournée à Verquen?

— Non pas, marraine, elle va rester à Paris, auprès de sa fille; mon mari ne se lasse pas, ne se lassera jamais de faire des heureux. Mais, continua-t-elle avec un doux sourire, il y en a un qui va se trouver comme une âme en peine; c'est le bon vieux père Malouët qui ne se consolera pas facilement de la perte de sa servante. On ne l'entendra plus crier sur la falaise: « Hé! la Mariotte, la Mariotte, où diable êtes-vous donc? »

Mlle de Brunière se mit à rire. A ce moment, M. de Bloville entra dans le salon.

— Bonjour, ma chère tante, dit-il d'un ton joyeux; je ne suis pas surpris, je savais que vous étiez avec Angèle.

Sa chère tante, il l'appelait sa chère tante, quand, depuis le mariage, toujours très froid avec elle, il ne l'avait jamais appelée autrement que mademoiselle! La joie qu'elle éprouva lui causa une émotion dont elle faillit suffoquer. Elle s'était levée.

— Monsieur de Bloville, prononça-t-elle d'une voix tremblante et mouillée de larmes, pardonnez-moi!

Elle allait tomber à genoux; il l'en empêcha, et en l'embrassant sur les deux joues:

— Ma tante, dit-il, je n'ai rien à vous pardonner; mais j'ai à vous remercier, ce que je n'ai pas encore fait, de m'avoir donné Angèle. Ma chère petite femme vient de vous parler, sans doute, d'un malentendu qui existait entre nous.

— En effet, Monsieur...  
(A suivre au prochain numéro)

**PETITE FÉE** (Suite de la page 7)

qui lui avaient permis d'être remarquée parmi tant d'autres.

Cependant, Hollson, au moment des paroles décisives, semblait hésiter. Il étudiait la jeune fille avec une extraordinaire acuité. Visiblement, il cherchait à percer le mystère de sa personnalité. Il voulait la connaître. Est-ce pour cela qu'un beau jour, il sonna sans être attendu chez les dames Rivier, dont il s'était procuré l'adresse.

Une petite bonne peu stylée l'introduisit dans un minuscule salon dont la porte large ouverte montrait une salle à manger tout encombrée de chiffons de mousseline à patron, comme un atelier.

Surprise, penchée encore sur la table, les grands ciseaux en main, Elyane lui paraissait toute différente, avec une petite robe, très simple, en serge bleue éclairée seulement de linon

blanc au col et aux poignets. Très rouge, les larmes aux yeux, elle cherchait ses mots pour expliquer le désordre dans lequel il la surprenait:

— Excusez-moi... je... je m'amuse.

Mais, sans écouter, l'air épanoui. Paddy s'avança vivement, les deux mains tendues.

— Voulez-vous, voulez-vous, demanda-t-il sans autre préambule, devenir ma femme?

Elle s'affola, perdit la tête, se mit à pleurer, tant l'incohérence de ces événements la bouleversait.

— Je savais bien, murmura-t-il un instant après, que ce qu'on disait ne pouvait être vrai, mais tout de même, vous avez bien failli me mettre en fuite, savez-vous, avec votre élégance. Je suis content d'aimer une femme française et non une poupée.

LÉO DARTEY

**C'EST QUAND LA QUALITÉ FAIT DÉFAUT QU'ON COMPREND CE QU'ELLE VAUT DANS UNE PEINTURE**

**PEINTURE PRATT & LAMBERT**  
FAITE PAR LES FABRICANTS DU Vernis à Planchers "EI" À SÉCHAGE RAPIDE

PRATT & LAMBERT-INC. • FORT ERIE, ONTARIO • NEW YORK • BUFFALO • CHICAGO

**FEMMES de 40ans**  
qui détestez ces "années difficiles"

Surveillez ces symptômes qui, quelquefois, peuvent révéler votre âge!

Si la période de "maturité" de la femme (38 à 52) vous rend chagrine, nerveuse, cafardée quelquefois, si vous éprouvez une sensation de faiblesse, d'étourdissement, de chaleur, l'ennui de "l'irrégularité" — faites alors l'essai du Composé Végétal Lydia E. Pinkham — très salubre pour contribuer à soulager la douleur — causée par ce désordre fonctionnel. Pris régulièrement, ce médicament efficace contribue à reconquérir la résistance contre ces symptômes. C'est ainsi que le Composé Pinkham a été bienfaisant à des milliers et des milliers de femmes durant les "maturités" pénibles. Il est également efficace pour les femmes plus jeunes, contribuant au soulagement de la douleur et la nerveuse irritabilité résultant de la faiblesse mensuelle de la femme. Fabrication canadienne!

*Lydia E. Pinkham's*  
COMPOSÉ VÉGÉTAL

**Le Samedi**  
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

**coupon d'abonnement**

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois; (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

**La BEAUTÉ PHYSIQUE**  
c'est la joie de vivre



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertige? De migraine? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

**TRAITEMENT SANO "A"**

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE  
HEURES DE BUREAU  
Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRES LUCE  
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)  
Montréal, P.Q.

Votre nom \_\_\_\_\_  
Votre adresse \_\_\_\_\_

## MON VOYAGE A ST-PIERRE ET MIQUELON

(Suite de la page 5)

Créé pour  
Plaire



MODELE 7882

Taille élégante,  
dans un confort absolu

NU-BACK réunit ces deux qualités recherchées: d'une part, fins tissus, bonne coupe et fabrication soignée vous assurant ligne parfaite, éternelle jeunesse. D'autre part, le dos à coulisse breveté qui "l'empêche de remonter," élimine tout tiraillement aux épaulettes ou aux jarretelles.

**NuBack**

UN ESSAI VAUT LES MEILLEURES DESCRIPTIONS

N'achetez pas plus qu'il ne faut.  
Les matériaux sont rationnés—votre  
Patie en a besoin pour la Victoire!

NEW 62-1

mes yeux les cols bleus et les vestes, et parachever les bérêts; la serge et le lainage ont été achetés sur place et les ouvrières sont pour la plupart des mères de famille nécessiteuses.

L'après-midi j'ai acheté le numéro 1 du nouveau journal hebdomadaire de Saint-Pierre: *La Liberté de Saint-Pierre et Miquelon*, et le soir, j'ai écouté le programme de la France Libre qui passe entre 8 h. 30 et 9 h. 30: bulletins d'information, causeries et musique.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai visité l'Ecole Ste-Croisine tenue par les sœurs de St-Joseph de Cluny, qui s'occupent également de l'orphelinat et de l'hôpital.

Chaque matin, à 8 h. 30, petits et grands élèves (250 environ) se réunissent pour faire ensemble le salut au drapeau; ceci depuis la fondation de l'école en 1826. Les garçons font le salut militaire, les filles portent la main à leur cœur, tandis que les voix fraîches entonnent: *Salut, ô drapeau de la France*, et que tous les yeux devenus graves sont fixés sur le symbole de la patrie. Dans les classes, qui vont du jardin d'enfants au brevet, j'ai retrouvé avec émotion les livres et les atlas dont je me servais moi-même. Au mur, les planches illustrées évoquent le hameau français, la vie familiale, les animaux de la basse-cour. Les enfants en tablier noir, égayé d'un liséré rouge ou d'un col blanc, sont fort attentifs. Je suis frappée de la sagesse des tout petits, que l'on envoie vers dix heures, en rang, «prendre leurs précautions» et qui attendent sagement leur tour devant la porte en récitant en chœur les additions qu'ils viennent d'apprendre: «cinq et deux font sept, six et trois font neuf...»

J'ai été visiter ensuite l'Ecole communale dont la maîtresse principale, Mme B., gaillarde ardente, avait été envoyée en congé forcé par l'administrateur de Bournat, après l'incident que voici:

Le 31 octobre dernier, jour où le général de Gaulle avait demandé à tous les Français d'observer cinq minutes de recueillement en souvenir des «otages» injustement massacrés, l'administrateur de Vichy avait prié l'institutrice de lire en classe un message du maréchal Pétain invitant les Français à l'union. Mme B... entra en classe quelques minutes avant quatre heures pour rappeler à ses élèves les incidents de Bordeaux et de Nantes, les laissant libres d'observer ou non les cinq minutes de silence. Elle-même sortit et la classe tout entière resta plongée dans le silence de 4 h. à 4 h. 05. La maîtresse se vit par la suite condamnée au repos forcé et sa remplaçante que l'on attendait prochainement est, paraît-il, arrivée à Fort de France, il y a quelques jours.

A Saint-Pierre, chaque maison de bois a un aspect soigné, accueillant. Devant chaque entrée, la porte est protégée du vent et de la neige par un «tambour», sorte de guérite qui rappelle celle de nos sentinelles. Aux fenêtres l'on remarque souvent des plantes, à l'intérieur les nappes et les rideaux sont à carreaux de couleur vive, et près du fusil de chasse pend le plus souvent un violon. Le Saint-Pierrais moyen est un artiste, et j'ai été invitée à un concert improvisé, où j'ai entendu de vieilles mélodies françaises du 14<sup>e</sup> siècle, des valses, et pour finir du Botrel et la Légion du Général de Gaulle, que l'on sif-

fle, que l'on chante et que l'on joue. Un repas délicieux m'a été offert; j'ai retrouvé la carafe de vin et la miché de pain blanc sur la table, et le ragoût fumant et les pommes rissolées... et j'ai bu — je l'avoue sans honte — plus d'apéritifs, de vin et de fine, que jamais dans ma vie...»

Les Saint-Pierrais sont de nature railleuse, ils excellent à donner des surnoms. Dans l'Ile, on nomme *pointus* les habitants de la Pointe, *lanciers* les habitants de l'Anse, *vilains* les habitants de la ville. Un des coiffeurs surnommé *David* a un ennemi, solide gaillard, *Goliath* évidemment! et le tambour du village est surnommé le *père Staline*.

Depuis l'arrivée des Français Libres, la proportion de chômeurs a été resorbée de 45%, le prix du pain a sensiblement baissé.

Un Atelier-Ecole de menuiserie-charpenterie a été ouvert. La durée des cours est de trois mois, et les jeunes chômeurs peuvent s'y inscrire tout en continuant de toucher l'indemnité de chômage.

Grâce aux nombreux secours envoyés du Canada et des Etats-Unis, des vêtements en grand nombre ont été distribués aux nécessiteux, et l'on espère pouvoir distribuer prochainement des vitamines et du lait en poudre aux enfants.

J'ai retrouvé à Saint-Pierre plusieurs des jeunes officiers qui avaient rallié le général de Gaulle à Londres au début du mouvement. Venus d'Afrique, d'Europe ou d'Amérique, ils étaient comme moi très émus de retrouver dans chaque maison, dans chaque boutique, sur chacune des physionomies avenantes, une expression de la France. Le sourire des enfants, le regard clair des vieux pêcheurs, le manuel de classe, le cantique entendu à la messe, nous rappelaient la France. C'est comme si ces lles avaient été détachées des côtes bretonnes par quelque grande tempête, sentinelle française aux portes de l'Amérique. Et voici que cette colonie, la plus ancienne, est appelée à se lever en armes, première parcelle du sol habité par des Français, libérée, pour délivrer la mère-patrie.

Pour nous tous, la portée symbolique du ralliement de Saint-Pierre est très grande. Nous sommes fiers d'assurer aux alliés une base navale désormais libre, d'assurer à nos équipages de nouveaux bras. Mais il y a plus. Pour nous le désir de Saint-Pierre de rallier la France Libre, les tracts clandestins et la résistance qui se manifestaient contre la propagande nazie, le succès éclatant du plébiscite nous permettent d'être plus sûrs encore du commun désir qui existe dans chaque petite bourgade et dans chaque grande ville de France. Et ce message que je veux citer pour finir, envoyé par un ancien combattant Saint-Pierrais au commandant du *Surcouf*: «en mon nom personnel, et en celui de mes camarades anciens combattants, je vous prie d'accepter, commandant, le témoignage de notre profond respect et aussi de notre admiration... Ancien matelot de la brigade des fusiliers marins de l'amiral Ronach, je fus blessé en Belgique en 1914, je fais comme pour l'inspection, je me mets au garde à vous, talons joints, et je salue le commandant du *Surcouf* et son équipage.»

Ce message, c'est comme si toute la France l'avait écrit!

ELISABETH DE MIRIBEL

(Ecrit en mer, à bord du S.S. Belle-Isle, le 9 février 1942)

## Comment Combattre LES DOULEURS RHUMATISMALES

Les douleurs rhumatismales sont souvent causées par l'acide urique qui se trouve dans le sang. Les reins devraient débarrasser le sang de cette impureté. Si les reins ne remplissent pas leur tâche, et que l'excès d'acide urique reste, il en résulte de l'irritation et des douleurs atroces dans les muscles et les articulations. Soignez les douleurs rhumatismales en gardant vos reins en bon état. Prenez régulièrement des Pilules Dodd's pour les Reins—le remède favori depuis un demi-siècle. 109F

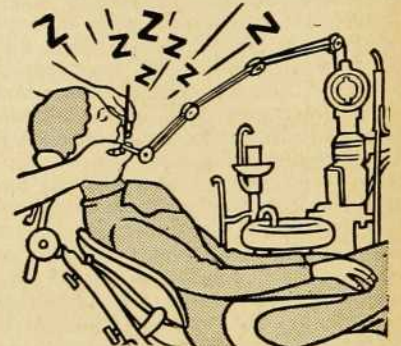
**Pilules Dodd pour le Rein**

## PISTOLET-LUMIERE DE POCHE GRATIS

Garçons! voici une nouveauté épatante! Appuyez le doigt sur la détente, et le pistolet jettera une abondante lumière! Deux batteries comprises.

Donné GRATIS et expédié PORT PAYE en vendant pour \$3.00 seulement des fameuses graines de semences "Gold Medal" ou bien, des Cartes de Pâques. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent.

CADEAU EXTRA pour la promptitude.  
Dépt. D6, Les Gens de la Médaille d'Or  
1440, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal



Pour atténuer les douleurs de l'obturation et de l'extraction des dents, prenez une capsule **ANTALGINE** avant de visiter le dentiste.

En vente partout 25¢ et 75¢ la boîte. (30)

**ANTALGINE**

## JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENR.  
2515, rue St-Joseph, Québec

POUR TOUX, RHUMES,  
**SIROP** BRONCHITES  
TOUJOURS LE FAVORI **MATHIEU**

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Une riche américaine se promenait sur le Broadway, ayant en laisse un jeune bouledogue qui laissait à peine percevoir sur la lèvre inférieure les foreuses ou crocs bien propres à sa race.

La jeune dame — et son chien — se décida à tourner sur la Fifth Ave, quand, un deuxième bouledogue, bien anglais celui-là, se trouva nez à nez, non pas avec la dame mais avec le caniche américain.

— Tiens, tiens, bonjour cher allié, lui dit le disciple de John Bull. Comment ça va ?

— Plutôt mal que bien, répliqua le chien de l'Oncle Sam. Tu as su que nous avons un nouvel ennemi.

— Oui, grand dieu ! mais qu'allons-nous faire ?

— Japons !

Une bonne femme arrive en visite chez une de ses amies ; il pleut comme aux pires jours du déluge et elle n'a pas de parapluie.

— Oh ! dit l'amie en la voyant entrer toute ruisselante d'eau, vous ne me dites pas que vous avez reçu toute la pluie !

— Oh, non ! ma chère, répond l'autre ; j'ai simplement reçu celle qui m'est tombée sur le dos, mais il en est tellement tombé sur toute la ville que si j'avais tout reçu j'aurais bien été noyée.

Jos va aux informations au bureau de réclamations d'un grand magasin.

— J'ai laissé mon parapluie dans votre magasin hier.

— Nous allons voir parmi ceux que l'on apporte ici, monsieur ; comment est fait le vôtre ?

— Oh ! vous savez, je ne suis pas orgueilleux et ne demande pas un parapluie avec une poignée en or ; un bon parapluie fera très bien mon affaire.

Deux jeunes mamans se racontent les qualités et les exploits de leurs bébés.

— Le mien, dit l'une, marche tout seul et il est de l'âge du vôtre. Est-ce que le vôtre a des dents ?

— Non.

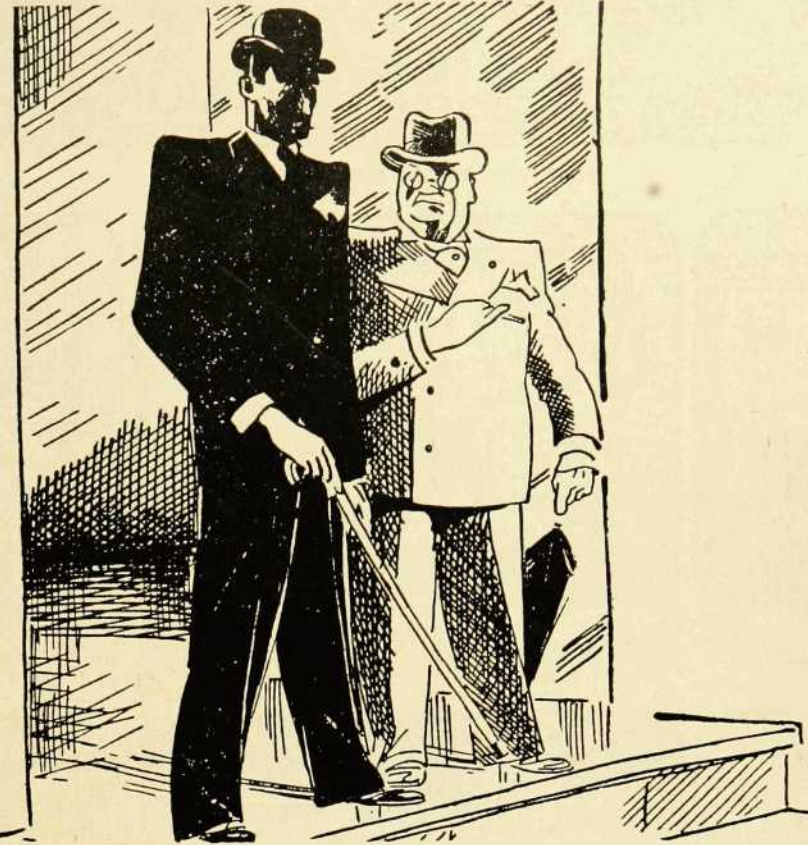
— Le mien en a déjà quatre. Est-ce que le vôtre parle ?

— Non, pas encore.

— Le mien nous dit toutes sortes de choses.

— Il est bien fin, à ce que je vois, mais dites-moi donc, se rase-t-il lui-même ou va-t-il chez le barbier ?

# RIONS, C'EST L'HEURE...



— Je ne comprends pas qu'un homme ayant placé tant de monde soit actuellement réduit à la misère !

— C'était un politicien ? ...

— ... Non, un contrôleur de théâtre.

— Ecoute, ma femme, tu n'es pas économe et tu sais que de ce moment-ci surtout nous devons faire bien attention aux dépenses.

— Pas économe, moi ? tu n'as pas l'air de savoir que je garde soigneusement ma robe de mariage d'il y a dix ans pour un second mariage possible. Si ce n'est pas de l'économie, ça, c'est à ne pas savoir ce que tu veux.

*Le quêteux* — Mon bon monsieur, je n'ai pas mangé à midi et je ne sais pas si je pourrai faire un repas ce soir.

*Le vieux monsieur riche* — Oui, je vois ce que c'est, toujours la même histoire : la cuisinière vous a planté là, et madame ne sait même pas faire cuire un œuf à la coque.

— Vous avez connu X... le député ; on dit que c'est une fameuse canaille.

— Je ne peux pas dire que je le connais, je ne lui ai parlé qu'une seule fois et, encore, c'était par erreur : je l'avais pris pour un barbier que je connaissais.

— Avez-vous fait des excuses ?

— Mais non, puisque le barbier n'était pas présent.

Un maître d'école apprend aux élèves la signification du mot « doucement » et, pour bien leur faire comprendre, il se met à marcher très lentement, puis demande :

— Dites-moi maintenant de quelle manière j'ai marché ?

Un petit gars qui l'avait bien observé s'empresse de répondre :

— Avec les pattes croches, monsieur !

*Madame Becdur* — Non, monsieur, vous n'épouserez pas ma fille, je vous déteste trop pour cela, et je voudrais même trouver le moyen de vous rendre malheureux pendant tout le temps qui me reste à vivre.

*Le jeune homme* — C'est bien facile, madame, devenez ma belle-mère.

Une demoiselle, quelque peu pédante et très fière des petits diplômes qu'elle vient de décrocher, fait la leçon à sa mère.

— Maintenant que j'ai mes premiers diplômes, dit-elle, je vais étudier la psychologie, la philologie, la ...

— Minute ! dit la mère d'un ton bref ; je t'ai préparé un cours complet de soupologie, de patatologie, de couturologie, d'époussetologie et de repassologie. Mets un tablier et commence par éplucher les patates.

— Sais-tu que ton frère a un fier toupet ?

— Pas possible ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a emprunté mon habit de soirée, mais comme il le trouvait un peu grand, il l'a fait ajuster par le tailleur.

— En effet, c'est du toupet.

— Mais ce n'est pas tout, il m'a ensuite envoyé la note à payer au tailleur.

— Vous voyez cette vache blanche, dit le fermier, c'est celle qui fournit le lait que nous buvons à la maison.

— Eh, dit une fille de la ville qui se trouvait là, c'est sans doute la vache noire là-bas qui fournit le café ?

Dans une soirée, un jeune homme risque un compliment à une demoiselle qui a le caractère grincheux, même quand on lui dit une amabilité.

— Vous avez vraiment le don de la beauté, lui dit le jeune homme.

— C'est possible, répond la fille, mais je regrette de ne pas pouvoir vous faire le même compliment.

— Oh ! reprend le jeune homme que cette réflexion au vinaigre n'a pas démonté, vous pourriez certainement le faire si vous pouviez mentir aussi bien que moi.

— Vous dites que cette personne-là est une femme d'affaires : de quelles affaires s'occupe-t-elle donc ?

— Mais de celles de toutes les autres femmes, même si ça ne la regarde pas.

## H. BRAULT présente TOM BRINFIN et DODOLF

UN PEU DE CE PIMENT FORT DANS LE TABAC A CHIQUE DE DODOLF LE BOCHE, VA LE METTRE EN FURIE !



SITÔT QU'IL VERRA CETTE BELLE "PLUG", IL VA MORDRE DEDANS COMME UN LION ENRAGÉ !



HUM ! UNE BELLE PLUG DE TABAC KANAVEN, ALLONS-Y POUR UNE BONNE GROSSE CHIQUE !



KAMARADE !



# L'OEIL SACRÉ

## De Satpura

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME EPISODE



1 — « Voilà donc l'hospitalité que vous nous offrez », dit Munro. « Donnez-moi le diamant et vous serez libres », lui répondit Graves.



2 — Soudain, Doris, assise sur un divan, leva la main et poussa fortement le couvert du hublot, faisant choir le revolver du docteur.



3 — « Très bien, Doris », dit le détective en ramassant l'arme, « nous gagnons la première manche. Mais que fera le misérable maintenant ? »



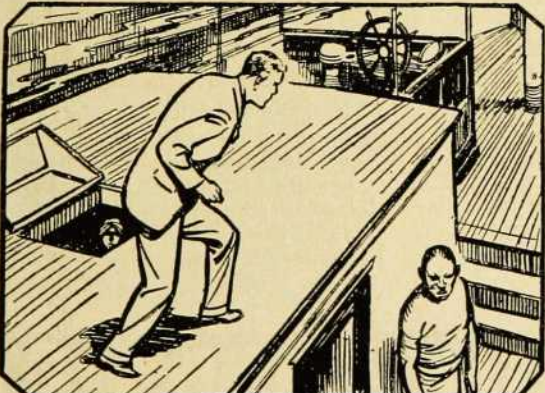
4 — Le docteur Graves plaça un homme à la porte de la cabine, afin d'empêcher nos amis d'en sortir, et s'éloigna pour aller chercher de l'aide.



5 — Ayant fait le tour de la cabine, Munro découvrit une trappe au plafond. Il décida de passer par là afin de trouver un moyen de s'évader.



6 — Aidé de son serviteur, il sortit sans trop de bruit et se trouva sur le toit de la cabine. Il examina d'abord les alentours.



7 — Sur la pointe des pieds, il fit le tour du toit. Il vit le garde, qui se tenait près de la porte, armé d'une massue. L'évasion était difficile.



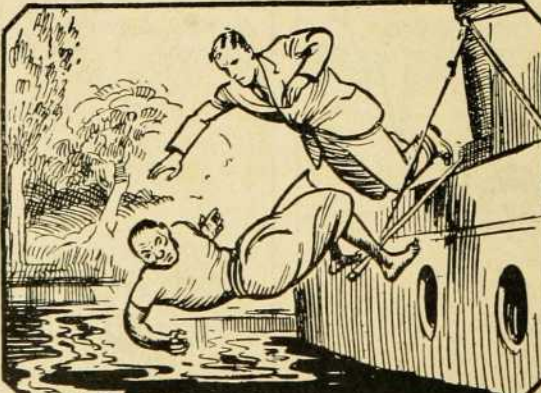
8 — Néanmoins, Munro, dans un grand désir de reconquérir sa liberté, décida d'agir. Il sauta sur le garde qui tomba sous son poids.



9 — Dans un cri de rage, l'indigène se releva aussitôt. Munro vit la massue levée et crut plus prudent de s'approcher de son adversaire.




10 — Les deux hommes luttèrent corps à corps. Le garde était fort. Mais Munro réussit à lui faire lâcher la massue qu'il tenait.



11 — Aucun ne s'aperçut qu'ils étaient près du bord, jusqu'à ce que les légers supports se brisèrent sous leur poids les entraînant à l'eau.



12 — Soudain, un cri lancé par Samba avertit Munro du danger : un hippopotame s'avançait. Samba lança une corde à son maître. (A suivre)



# Jean le DÉBROUILLARD

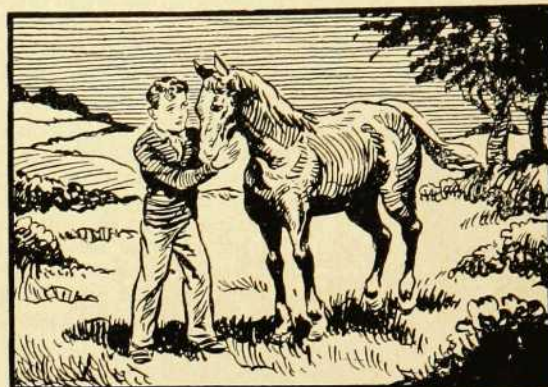
## NEUVIEME EPISODE



1 — Jean était très surpris de constater que Sir Alcide Tremblay emmenait Monique dans son yacht, à la faveur de la nuit. Pourquoi tout ce mystère? Soudain Jean fit entendre un long sifflement dans les bois.



2 — Il courait maintenant tout en sifflant et en appelant, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots se fit entendre. A travers les arbres, parut bientôt un poney qui leva la tête joyeusement à la vue de Jean, tout heureux.



3 — Chum, c'était le nom du poney, appartenait au vicaire de la paroisse, et il était libre de vagabonder à travers les bois. Jean, devenu l'ami du cheval, répondait à son appel, et le laissait monter sur son dos, à volonté.



4 — Le poney paraissait comprendre que son jeune ami avait besoin de son aide. Il se laissa monter et conduire par Jean, qui prit la route longeant la rivière, mais séparée de celle-ci par un rideau d'arbres. Chum semblait voler, ses sabots touchaient à peine la terre.



5 — Ils galopèrent ainsi dans les bois sur une distance d'un mille, et arrivèrent à ciel découvert et tout près de la rivière. Jean fut heureux d'apercevoir le canot-automobile, qui emportait Monique et son père. Sir Alcide se dirigeait vers la mer.



6 — Jean, sur son poney, continua à avancer, jusqu'au point où la rivière, formant des baies, ne lui permit plus de suivre le canot. Il se trouvait sur une falaise surmontant la mer et l'embouchure de la rivière. Jean reconnut la chaloupe de son oncle Jason, reposant sur la grève.



7 — Jean tapa amicalement la croupe de l'animal et le renvoya en liberté dans les bois. Le cheval, docile, s'en alla en galopant. Jean s'appêta alors à descendre la falaise, étant certain qu'il avait de l'avance sur le canot-automobile.



8 — La descente était dangereuse. Jean eut beaucoup de difficultés. Il faillit tomber à deux reprises. Enfin, il arriva sur la grève et s'approcha de la chaloupe, dont il s'était servi pour pêcher quand les aliments se faisaient rares à la cabine. « Que dirait mon oncle s'il me voyait? » pensa Jean.



9 — Jean eut vite fait d'amener la chaloupe en eau profonde; puis, ayant saisi les rames, il s'éloigna rapidement du bord. Il dirigeait la chaloupe vers l'embouchure de la rivière. S'il pouvait simplement découvrir où Alcide emmenait Monique, il serait satisfait. (A suivre)

## CETTE SEMAINE, IL Y A UN AN

15 Mars. — La population de la province de Québec, en 1939, s'élevait à 3,151,871 habitants, d'après le rapport *Statistiques municipales* que vient de déposer en Chambre le ministre des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, l'hon. Oscar Drouin. Ce chiffre ne comprend que les habitants domiciliés en des territoires érigés en municipalités. Si l'on tient compte des quelque 60,000 à 70,000 habitants vivant dans des endroits non érigés en municipalité, l'on peut estimer la population de la province en 1939, à 3,220,000 habitants.



16 Mars. — Un ouragan qui s'est abattu soudain dans l'est du Dakota et l'ouest du Minnesota, a causé la mort d'au moins 44 personnes, tout en désorganisant les communications et en faisant des dégâts considérables à la propriété. Presque tous les morts sont des automobilistes qui ont dû abandonner leurs voitures et ont cherché refuge dans des abris de fortune, quand le vent atteignit la vitesse de 85 milles à l'heure. On craint, ce soir, pour la vie de plus de 25 personnes blessées grièvement par la tempête.

17 Mars. — Mgr Louis-Alexandre Dubuc, prêtre domestique et curé de la paroisse St-Jean-Baptiste de Montréal depuis 1913, est décédé subitement hier matin au presbytère de la paroisse. Mgr Dubuc, qui s'était senti très las samedi après-midi, a succombé à une syncope. Il était âgé de 76 ans et avait célébré son cinquantième anniversaire de prêtrise et ses vingt-cinq ans à la cure de St-Jean-Baptiste. La translation des restes se fera mercredi après-midi à 4 h.; le service funèbre sera chanté jeudi matin à 9 h.



18 Mars. — La plus puissante armée qui ait jamais été organisée sur le territoire italien, en Afrique, se prépare à donner l'assaut final contre l'empire de Mussolini. Il y a des troupes des différentes parties de l'empire britannique : Angleterre, Australie, Nouvelle-Zélande, Indes et Colonies africaines. Il y a aussi des bataillons de Français (libres), de Polonais, de Tchèques et de Belges. Plusieurs centaines d'avions américains ont été assemblés et participeront bientôt aux manœuvres. On s'attend à une contre-attaque des Italiens.



19 Mars. — Un accord a été conclu aujourd'hui entre les Etats-Unis et le Canada pour la canalisation à eau profonde du fleuve Saint-Laurent dans la section internationale des rapides. Ce projet dont l'exécution prendra quatre ans et entraînera une dépense de \$226,170,000, a pour double objet le développement de la navigation et de l'énergie électrique. Un accord entre la province d'Ontario et le gouvernement fédéral confère à cette province le droit immédiat d'une quantité supplémentaire d'énergie à Niagara.



20 Mars. — La Fédération des œuvres de charité canadiennes-françaises a recueilli, cette année, la somme de \$473,658.35 durant les douze jours de sa campagne de souscription, sur un objectif de \$441,000, soit 127.3 pour cent. Presque toutes les sections ont dépassé leur objectif, mais la section des arrondissements paroissiaux se classe encore bonne première, avec un pourcentage de 122.6. L'hon. F.-Philippe Brais, président de la campagne, a dit qu'un tel surplus ne pouvait être espéré dans de telles circonstances.

21 Mars. — D'Angleterre vient la nouvelle que de dramatiques conséquences ont suivi la proscription du Parti nazi par les évêques hollandais. Cette condamnation est le résultat de l'attaque menée par Mussert, renégat nazi hollandais, contre l'Eglise catholique en Hollande. Mussert organisa les parades dominicales de section d'assaut dans le but d'empêcher les membres catholiques du parti nazi hollandais d'assister à la messe du dimanche. Les protestations des évêques ont été le prétexte de persécutions nazies.



## NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Environ trois millions d'américains, dont quarante-trois pour cent sont des femmes, portent des perruques ou des parties postiches de chevelure.

On fait des modèles d'aéroplanes, ne pesant guère que cinq livres et contenant cependant tout l'équipement nécessaire, pour leur conduite par ondes de radio; ils sont capables de décoller et d'atterrir, de se diriger sur un objectif désigné, de plonger, de décrire toutes sortes de courbes et de revenir à leur point de départ; ils peuvent même dégager des écrans de fumée. Il est hors de doute qu'un jour des avions de ce genre sillonneront les airs, et ce n'est pas encore cela qui rendra les guerres plus humaines.

Les seuls chiens domestiques qui sont encore accouplés avec des loups sont les Malemutes, ainsi nommés parce qu'on ne les trouvait autrefois que dans la seule tribu d'Esquimaux les Malumiut de l'Alaska.

Les pneus d'une auto doivent être assez fréquemment changés d'une roue à l'autre si l'on veut prolonger leur durée. En supposant l'usure à cent pour cent pour les quatre roues, celle du pneu gauche d'avant est de quatorze pour cent, celle du pneu droit d'avant dix-neuf pour cent, celle du pneu gauche d'arrière vingt-neuf pour cent et celle du pneu droit d'arrière trente-huit pour cent.

La plus grande ligne télégraphique appartenant à l'industrie privée aux Etats-Unis est celle que la Western Union loue à l'United States Steel Corporation. L'ensemble de cette ligne a 15,214 milles de longueur et comporte soixante et un bureaux dans quarante-six villes. Elle délivre une moyenne de soixante mille télégrammes par semaine.

Les Etats-Unis ont 93 cimetières nationaux dont dix sont à l'étranger; il y en a six en France, un en Angleterre, un en Belgique, un à Mexico et un à Sitka dans l'Alaska.

Les *supersons*, c'est-à-dire ceux dont les vibrations sont de plus de vingt mille par seconde, ne sont pas entendus par l'oreille humaine, et ils peuvent faire de curieuses choses, par exemple vaporiser des huiles lourdes, enflammer des copeaux de bois, cuire des œufs sans chaleur et réduire du verre en poussière impalpable.

Un des grands marathoniens du monde a été Mensen Ernst, norvégien qui connut la célébrité vers 1830. Il fit une fois le voyage à pied, de Constantinople à Calcutta, aller et retour, soit une distance totale de 5,625 milles en cinquante-neuf jours.

Les peuplades que nous appelons parfois *Kirghises*, se tiennent pour offensées lorsqu'on leur donne ce nom; cela tient à ce que, dans leur langue, le mot *khirgis* signifie voleur ou brigand. Leur véritable nom est Kassak dont nous avons fait Cosaque.

Au cours des vingt-trois dernières années, plus de deux mille livres ont été publiés en divers pays au sujet des responsabilités de la première grande guerre mondiale. Le plus important de ces ouvrages fut une œuvre en quarante volumes par le gouvernement allemand.

Dans les universités allemandes, il y a des cours spéciaux que les jeunes gens peuvent suivre pour devenir des dirigeants en Grande-Bretagne ou dans les Amériques. Un de ces cours à l'Université de Berlin comptait six cents élèves qui ont déjà reçu une éducation spécialisée et qui reçoivent maintenant le dernier *poli* qui doit en faire des dirigeants pour New-York, le New-Jersey, la Pennsylvanie et autres états et provinces des Etats-Unis et du Canada.

L'une des plus belles chutes d'eau de l'Amérique du Sud est la chorre-ra de San Antonio, plus connue sous le nom de chute du rio Vinagre ou Pasambio, l'un des affluents du Cauca; elle se précipite, en une seule nappe, de 260 pieds de hauteur. Plus bas se trouve une cataracte plus petite, la cascade *las Monjas*, tombant entre deux parois trachytiques verticales. Le rio Vinagre roule des eaux tellement acides, qu'on ne peut rester auprès de la cascade de San Antonio sans ressentir aux yeux, baignés par la brume, un picotement des plus douloureux. M. Boussingault a calculé que 8 tonnes  $\frac{1}{2}$  d'acide sulfurique, et 32 d'acide hydrochlorique se perdent par vingt-quatre heures dans le rio Vinagre. L'effet de ses eaux est tel qu'un poisson ne peut vivre dans le Cauca pendant une espace de 36 milles, jusqu'après le confluent du rio Palace. La cascade de San Antonio est située à peu de distance du volcan Puracé, dont l'altitude est de 16,200 pieds.

Les pores de la peau sont au nombre d'environ quatre cents par pouce carré dans la peau du dos, et deux mille cinq cents pour la même surface de la paume des mains ou de la plante des pieds.

En 1915, une rumeur courut aux Etats-Unis, selon laquelle une association de distillateurs était disposée à payer un million de dollars pour un genre de bouteille qu'il était impossible de remplir après usage. Plus de dix-sept cents inventions furent brevetées dans l'espoir de gagner ce prix mais on apprit alors que la rumeur était fautive, et que jamais une offre semblable n'avait été faite.

Plusieurs pays d'Europe ont changé leur calendrier au seizième siècle et l'année commença, pour eux, le premier janvier au lieu du 25 mars. L'Ecosse n'adopta ce changement qu'en l'année 1600, et l'Angleterre en 1752.

L'auberge de Walloomsac, à Bennington, dans le Vermont, est ce que l'on peut appeler une taverne historique; elle n'a jamais fermé ses portes depuis le jour de sa fondation, en 1764.

Les musiciens n'étaient pas toujours très bien payés autrefois; ainsi l'on trouve, dans une chronique de l'année 1476, que le 10 décembre de cette année-là, la duchesse Yolande de Savoie, sœur du roi Louis XI, engagea quatre compagnons musiciens, à un écu par mois chacun, pour jouer de la harpe, du luth, du tabeyrin et du rebec.

Les Etats-Unis, qui fabriquent tant de choses, à peu près tous les objets de consommation régulière, n'ont encore jamais manufacturé les aiguilles ordinaires d'acier qui servent pour la couture.

# LISEZ

★ ★ ★

Les 3 MAGAZINES  
LES PLUS EN  
VOGUE

La Revue  
Populaire

Le  
Samedi

le  
**FILM**

Coupon d'abonnement aux 3 magazines

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement)  
pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI,  
LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, de Bullion, Montréal



# Ce qu'ils attendent tous



Le "Coca-Cola" glacé, appelé aussi "Coke", tient une place unique parmi les boissons rafraichissantes. Il prend soin de la soif. Vous aimez son goût, son pétilllement et la façon dont il vous rafraichit. Les gens prennent du "Coca-Cola" glacé dans l'espoir de bien se rafraichir . . . et ils ne sont jamais déçus car le "Coca-Cola" est justement ce qu'il faut.



Allô . . .  
C'est moi  
"Coca-Cola"  
que l'on  
appelle aussi  
"Coke"